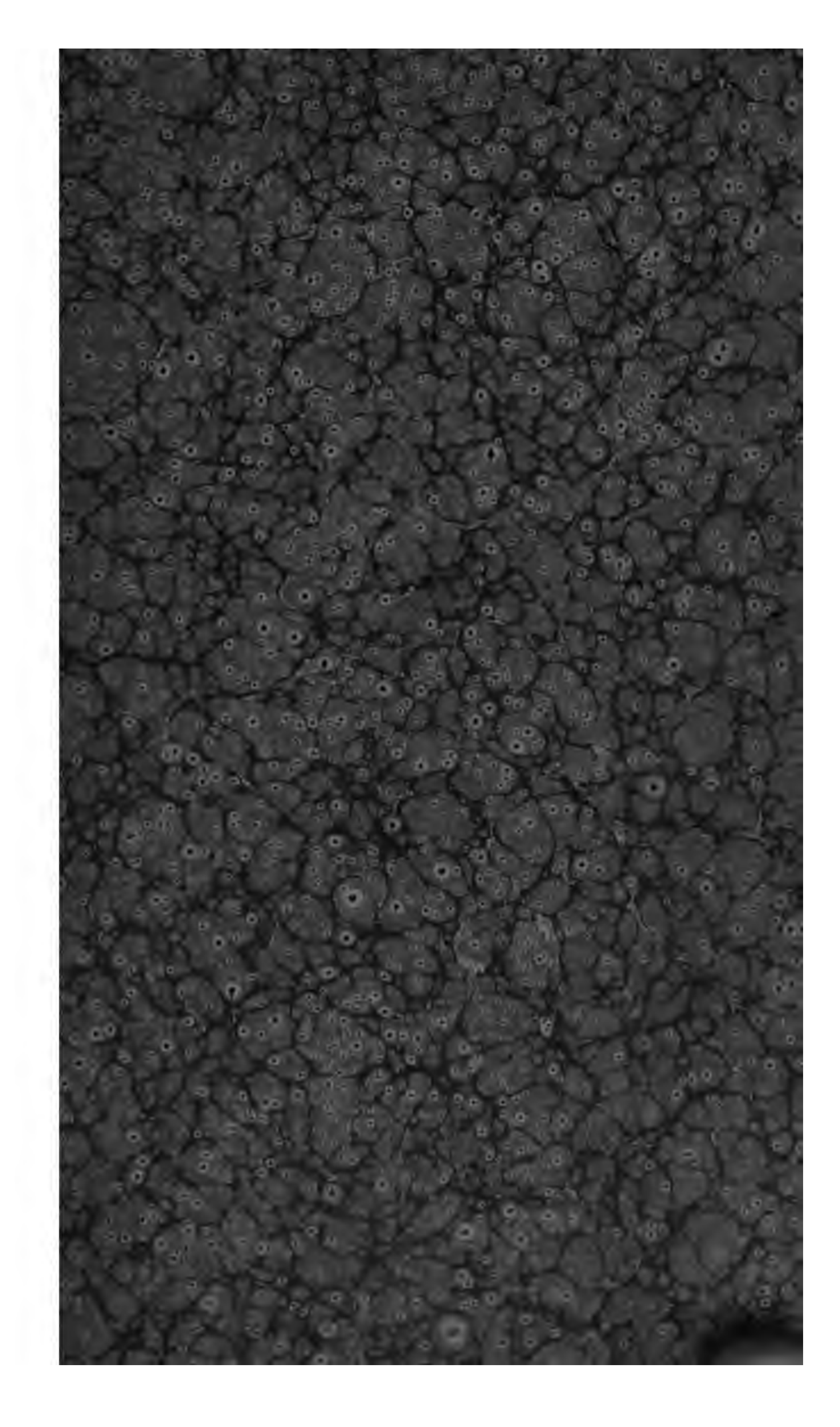



SE TAIRE ET FAIRE



# VOYAGES,

# RELATIONS ET MÉMOIRES

## ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

# DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

# VOYAGES,

# RELATIONS ET MÉMOIRES

## ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

# DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

**PAR H. TERNAUX-COMPANS.**



## HISTOIRE

DU

# ROYAUME DE QUITO,

PAR DON JUAN DE VELASCO.

**Tome second.**

---

INÉDITE.



**Paris.**

**ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

---

M. DCCC XL.

# HISTOIRE

DU

# ROYAUME DE QUITO,

**PAR DON JUAN DE VELASCO,**

NATIF DE CE ROYAUME.

**TOME SECOND.**

⊳○⊲

**INÉDITE.**

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

# DANS CE VOLUME.

## LIVRE IV.



## LIVRE V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VELASCO.

# HISTOIRE

DU

# ROYAUME DE QUITO.

## LIVRE IV.

### CONQUÊTE DU ROYAUME DE QUITO PAR LES ESPAGNOLS.

Rien n'est plus difficile à raconter que l'histoire de cette conquête, tant elle est remplie d'événements divers et simultanés. Il faut suivre la marche de plusieurs armées qui com-

battent à la fois sur divers points, et traiter de tant de sujets à la fois, que personne jusqu'à présent n'a pu le faire d'une manière claire et complète. Ce n'est que dans les histoires générales du Pérou que l'on trouve, épars çà et là et sans aucune liaison, les faits qui se rattachent à notre sujet; je ne me flatte pas d'avoir complétement réussi à en éclaircir la marche, mais j'ai du moins mis quelque ordre dans la chronologie de faits jusqu'à présent très confus.

Pour bien comprendre cette conquête, il faut la considérer comme une tragi-comédie composée d'événements sérieux et ridicules, et représentée sur le théâtre de Quito à la fois par une foule de personnages. Les principaux acteurs sont au nombre de six: le premier est Ruminahui qui, après avoir usurpé tyranniquement le royaume, s'obstine à le défendre contre les Espagnols; le second est le capitaine Sébastien de Belalcazar, qui en entreprend la conquête avec les soldats et au

nom du capitaine-général Francisco Pizarro; le troisième est le capitaine Pedro de Alvarado, qui, avec la permission de l'empereur Charles-Quint, part, dans le même but, de la Nouvelle-Espagne; le quatrième est le capitaine Diego de Almagro, que Pizarro envoie contre Alvarado; le cinquième est le général Quizquiz, qui, abandonnant le royaume de Cuzco, va défendre celui de Quito et les droits de la maison royale d'Atahualpa; le sixième, enfin, est le capitaine Hernando de Soto, envoyé par Pizarro contre Quizquiz. Le rôle de bouffon est joué par le cacique Otavalo, et celui du démon de la discorde par l'interprète Filipillo, qui reçoit enfin le prix de ses perfidies.

## § 1.

---

**État pitoyable du royaume sous la tyrannie de Rumiñahui.**

1. Rumiñahui, dont le nom veut dire *figure de pierre*, était natif de Quito. Son intrépidité, sa valeur et ses talents militaires en firent, dès le règne de Huayna-Capac, un des plus célèbres capitaines du royaume. Pendant la guerre civile il commanda glorieusement l'armée d'Atahualpa; celui-ci l'avait rappelé de Cuzco pour prendre, à Caxamarca, le com-

mandement de 5,000 hommes qu'il avait fait venir de Quito. Il venait d'arriver dans cette ville, quand il assista à l'entrevue qui eut lieu, au palais des Bains, entre l'Inca et les envoyés de Pizarro. Il prévit, avec beaucoup de sagacité, les malheurs qui menaçaient son souverain, et versa des larmes en se séparant de lui pour aller prendre le commandement de son corps de troupes, la veille de la conférence qui devait avoir lieu à Caxamarca, entre ce prince et Pizarro.

2. Le jour suivant, lors du massacre des Indiens, il entendit bien le bruit de l'artillerie au moment même où il réunissait ses troupes campées aux environs de la ville; dès qu'il apprit que l'Inca était prisonnier, il se dirigea vers Quito. Prévoyant la mort de son souverain, loin de chercher à lui porter secours, il travailla à lui succéder; dès qu'il fut sur les limites de Quito, il annonça hautement qu'il était chargé par l'Inca de gouverner pendant sa prison et après sa mort, jusqu'à

ce qu'un de ses fils fût placé sur le trône.

3. Aussitôt qu'il fut arrivé à Quito, au commencement de 1533, il dépouilla Cozo-Panga du gouvernement du royaume, et se fit remettre tous les trésors de son souverain, dont celui-ci l'avait fait dépositaire en partant pour la guerre civile. Cozo-Panga obéit, croyant qu'il disait vrai : l'Inca Illescas, frère cadet d'Atahualpa, se soumit à son autorité, moins par confiance en ses paroles que parce qu'il était un homme de peu de courage, sans force pour s'opposer à Rumiñahui. A dater de ce moment, Illescas ne fut plus que tuteur du jeune prince, fils de son frère ; et, peu de temps après, il fut obligé de partir pour Caxamarca.

4. Bientôt après on reçut l'ordre de l'Inca, qui demandait une grande partie de ses trésors pour servir au payement de sa rançon ; mais, comme cet ordre était adressé à Cozo-Panga et non à Rumiñahui, celui-ci expliqua ce fait en disant que l'Inca supposait qu'il n'était pas encore arrivé à Quito. Cependant

il ne voulut rien livrer des immenses trésors du roi, qui étaient déjà tous en son pouvoir, en déclarant que, malgré tout ce qu'on donnerait, jamais son souverain ne rachèterait sa vie, et qu'il valait mieux les conserver pour ses fils, ses héritiers légitimes. L'Inca Illescas voyant cela, et désirant avec ardeur la liberté de son frère, réunit le peu d'or qui lui appartenait et se rendit dans la province de Puruha, dont il dépouilla le temple et le palais; il alla livrer tous ces trésors à Pizarro; mais il n'eut pas assez de force et de courage pour voir son frère dans sa prison, et, prétextant la nécessité d'aller prendre soin de ses enfants, il se hâta de retourner à Quito.

5. Peu de temps après son arrivée, on reçut la nouvelle de la mort d'Atahualpa. Rumiñahui en fut ravi et crut que le moment où ses espérances devaient s'accomplir était arrivé. Ayant appris qu'avant sa mort l'Inca avait ordonné qu'on plaçât son corps dans le sépulcre de ses ancêtres, près de Liribamba,

dans la province de Puruha, il partit à la tête de ses troupes pour aller au-devant du cortége, et célébra les obsèques de l'Inca avec tant de splendeur et tant de démonstrations de douleur, qu'il s'attira par là l'affection des Indiens et même des personnes de la famille royale, qui croyaient trouver en lui leur plus ferme appui. L'Inca Illescas lui recommanda d'avoir soin des jeunes enfants du feu roi, dont il s'était chargé pendant son absence. Ruminahui lui répondit que son seul désir et le seul but de ses efforts était de placer l'un d'eux sur le trône; car il prévoyait bien que Hualpa-Capac l'aîné serait aussi sacrifié par les barbares chrétiens.

6. Il avait aveuglé tout le monde par son hypocrisie; on ignore si Mama-Oclo-Cori-Duchicela, première épouse et sœur d'Atahualpa, femme de beaucoup de prudence et d'esprit, fut trompée aussi par lui, ou si elle le trompa elle-même. Soit qu'elle pénétrât les desseins du tyran et ne voulût pas rester ex-

posée à ses insultes, soit qu'elle crût à ses protestations, elle lui fit promettre de l'enterrer dans le même tombeau qu'Atahualpa et se retira ensuite dans l'intérieur de son palais où elle se donna la mort pour aller rejoindre son époux. Peu de jours après, on ensevelit aussi son fils aîné Hualpa-Capac. Rumiñahui accomplit la promesse qu'il lui avait faite, et, sous prétexte de consoler le reste de la famille royale, qui était plongée dans la douleur, il fit préparer un banquet splendide pour tous les grands et les seigneurs de la cour.

7. Quand il les eut tous plongés dans l'ivresse, il les égorgea jusqu'au dernier, aidé seulement de deux de ses confidents. Puis, ayant lié l'Inca Illescas, le seul qui ne se fût point enivré, il massacra sous ses yeux tous les fils d'Atahualpa, sans en excepter un seul, ainsi que toutes les épouses et toutes les concubines du roi défunt, qui étaient ou qui pouvaient être enceintes; après avoir rendu

Illescas témoin de ce triste spectacle, il l'écorcha tout vivant et fit faire de sa peau un tambour, auquel son crâne servait de fond (Niza, *Conquista de Quito*. Gomara, *Hist. gen.*, c. 125.)

8. S'étant ainsi débarrassé de tous les obstacles, il se fit prêter serment et reconnaître comme souverain, sans que personne pût s'y opposer. Il convertit le monastère des Vierges du Soleil en un harem de concubines, réforma les troupes, nomma de nouveaux officiers, et se mit à faire de nouvelles levées pour s'opposer aux Espagnols; car il sentait bien que l'appât de ses richesses, qui en réalité étaient très-grandes, ne tarderait pas à les attirer. Comme Huayna-Capac avait tenu sa cour à Quito pendant près de quarante ans, il y avait accumulé d'immenses trésors pour le service de son palais et l'ornement des temples.

9. Rumiñahui envoya ensuite des messagers dans toutes les provinces pour ordonner aux gouverneurs de réunir le plus de troupes

qu'il leur serait possible, afin de résister à l'ennemi commun, qui, déjà maître de la plus grande partie de l'empire, se dirigeait sur Quito. Ne doutant pas que ses ordres ne fussent exécutés, il se hâta de se mettre en campagne avec 8,000 hommes seulement, car, à cette époque, le royaume était dépourvu de soldats, à cause des levées continuelles qu'avaient nécessitées les guerres civiles.

10. Les gouverneurs, principalement ceux du nord, méprisèrent ses ordres et refusèrent de le reconnaître pour leur souverain; ils se réjouissaient au contraire de ce que ses forfaits allaient recevoir leur juste châtiment des mains mêmes de l'ennemi. Tous se considéraient déjà comme indépendants en voyant que l'ordre harmonieux par lequel ils avaient été unis en un seul corps de monarchie et avaient vécu soumis au joug de tant de souverains, était complétement dissous; ils ne pensèrent donc plus dès lors qu'à leurs intérêts particuliers. Ils préféraient même se sou-

mettre aux chrétiens plutôt qu'au tyran, usurpateur d'une dignité qu'il était incapable de soutenir.

Le premier qui se révolta fut le cacique de Cañar, qui envoya un courrier à la colonie de San Miguel, pour demander au gouverneur Sébastien de Belalcazar aide et secours contre les violences de Ruminahui. Quelques autres résolurent de se retirer dans les montagnes; d'autres pensèrent follement qu'ils pourraient maintenir leur indépendance.

11. Parmi ces derniers se trouvait le cacique d'Otavalo, qui se fiait au dévouement de ses sujets et au prompt refuge qu'il pourrait trouver dans les montagnes impénétrables des environs. Il espérait pouvoir vivre libre du joug de l'ennemi et ne pensa dès lors qu'à chercher l'occasion de s'enrichir en accumulant des trésors. Il s'était informé minutieusement du costume, des armes et de la manière dont les chrétiens montaient à cheval. Ces renseignements devaient lui servir à se faire une armée

qui ressemblât à la leur; il organisa donc une nombreuse cavalerie, composée d'Indiens montés sur des lamas et des pacos domestiques, imitant, autant que possible, les habits et les armes des étrangers.

12. Il réunit aussi plusieurs milliers de fantassins et marcha, avec cette armée ridicule, vers la province voisine de Carangui, afin de jouer aux habitants le tour grossier qu'il avait médité. Cette province était une des plus riches du royaume; le palais du roi et le temple du Soleil, qui étaient les premiers édifices que Huayna-Capac avait fait construire dans sa populeuse capitale, renfermaient des trésors immenses, sans compter les ustensiles d'or et d'argent appartenait aux particuliers, qui enlevaient ces métaux des montagnes voisines aussi facilement que de la terre. Cieça de Léon assure que ce temple était plein de très-grands vases en or et en argent, et de tant de joyaux et de richesses, qu'il est impossible d'en faire la description, car le mur même

était couvert d'or et d'argent (*Chrón. del Perú*, c. 37).

13. En arrivant à la petite Cordillière, que traverse la route royale, le cacique se fit précéder par plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes, d'enfants, qui faisaient semblant de courir en pleurant, et en fuyant devant les chrétiens qui les suivaient de près. Les habitants de Carangui, surpris par cette nouvelle, dirigèrent leurs regards vers le chemin, et voyant défiler le long des montagnes la nombreuse cavalerie de Pacos et de Lamas, ils furent saisis de crainte et, abandonnant leurs maisons, ils s'enfuirent précipitamment dans les montagnes. L'infanterie, en arrivant dans la ville, saccagea à son aise les maisons, le temple et le palais, et porta à Otavalo tous les trésors qu'il contenait. Les fugitifs, revenus de leur surprise, apprirent par leurs espions que tout n'avait été qu'une fiction, à l'exception du pillage qui était bien réel. Leur désespoir fut si

grand qu'ils déclarèrent aux Otavalos une guerre qui dura plusieurs années, et que la haine qu'ils leur vouèrent à cette époque s'est perpétuée jusqu'à nos jours (*Idem*, chap. 39).

14. Tandis que cette comédie avait lieu entre ces deux provinces, Ruminahui était arrivé, avec ses troupes, dans celle de Puruha; celle-ci était, à cette époque, entièrement dépourvue de gens capables de porter les armes, car elle avait été la plus intéressée dans les guerres civiles d'Atahualpa, et avait fourni pour cette raison beaucoup de soldats. Son principal gouverneur était le célèbre général Calicuchima, oncle maternel de l'Inca, qui avait été brûlé à Caxamarca. Son jeune frère Cachulima, seigneur de Cacha, s'était retiré et restait étranger à tous ces troubles. Le lieutenant gouverneur de Puruha se soumit à Ruminahui, craignant ses violences, et fit tous ses efforts pour lui fournir des troupes.

15. Malgré tout cela, l'armée de l'usurpateur ne comptait pas douze mille hommes, quand il apprit que les habitants de Cañar avaient demandé des secours contre lui aux Espagnols de San Miguel de Piura. Il divisa alors sa petite armée, se fiant plus à ses ruses qu'au nombre de ses gens. Il laissa huit mille hommes dans le Tambo royal, et dans la forteresse de Tiocaxas, sous le commandement du vice-gouverneur de Puruha, et s'avança avec le reste sur les frontières de la même province, dans l'espérance de recevoir des renforts considérables; il s'établit dans une petite forteresse voisine de Tiquizambi, qui dominait un défilé formé par deux Cordillières peu élevées, et qui servait de passage à la route royale; il ordonna à ses espions d'observer les mouvements de l'ennemi, qui était déjà très-près. C'était le capitaine Sébastien de Belalcazar, qui, par une marche forcée, et à l'aide de ses nouveaux alliés de Cañar, avait campé à quelques lieues de distance. Puisqu'il

s'est arrêté ici, il est bon de dire avant tout de quelle manière et avec quelles forces il allait à la conquête de Quito.

## § 2.

**Le capitaine Sébastien de Belalcazar est envoyé à la conquête du royaume de Quito.**

1. Sébastien de Belalcazar était le plus fameux capitaine de l'armée de Francisco Pizarro; il s'était déjà distingué dans la conquête de la Nouvelle-Espagne, par sa valeur et ses talents. Avant que Pizarro eût quitté Caxamarca pour se rendre à Cuzco au commencement d'octobre 1533, il lui avait conféré tous les pouvoirs nécessaires pour entreprendre la conquête du royaume de Quito, en lui accordant le titre de capitaine général et gouverneur de tout le pays dont il ferait la con-

quête, avec tous les priviléges attachés à ce titre, ainsi que le droit de nommer ses officiers et de créer des emplois. Mais comme il avait besoin, pour le moment, de tous ses gens pour l'expédition de Cuzco, il l'envoya en attendant en qualité de gouverneur de la colonie de San Miguel, lui ordonnant de se mettre en campagne aussitôt qu'il aurait reçu les secours que l'on attendait de Nicaragua et de Panama.

2. Il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. La renommée des trésors du Pérou et l'espérance d'en trouver de plus considérables encore à Quito, décidèrent les habitants des anciennes colonies de Nicaragua, de Guatimala, de Panama, de Carthagène, et ceux d'autres villes voisines, à abandonner leurs premiers établissements, et à venir, malgré la défense des gouverneurs de ces provinces, chercher fortune dans la colonie de San Miguel (Gomara, *Hist. gen.*, cap. 125). A peine Belalcazar était-il arrivé dans ce dernier endroit, que deux vais-

seaux vinrent, l'un de Panama et l'autre de Nicaragua, chargés de chevaux, de munitions et de soldats. Belalcazar, ayant reçu à cette époque les envoyés des Cañarès, qui demandaient du secours contre Rumiñahui, ne leur laissa pas le temps de se reposer et résolut de partir à l'instant sans attendre de nouveaux ordres de Pizarro ( *Ibid.* ).

3. Il choisit donc, tant parmi les colons de San Miguel que parmi les nouveaux venus, 280 hommes, dont 80 cavaliers et 200 fantassins, parmi lesquels il y avait plus de 50 arquebusiers. Cette armée était beaucoup plus considérable que celle que commandait Pizarro lors de l'expédition de Caxamarca; elle lui était cependant inférieure par deux bonnes raisons, tant parce que les Indiens avaient acquis depuis lors des lumières et de l'expérience, et qu'il n'était pas facile de persuader à Rumiñahui qu'ils venaient signer des traités de paix en qualité d'envoyés de l'empereur et du pape, que parce qu'elle manquait complé-

tement d'officiers expérimentés et déjà connus par leurs exploits. Les principaux et les plus nobles étaient les capitaines Juan Diaz de Hidalgo et Diego de Daza; mais ils n'avaient ni le courage ni l'expérience nécessaires pour une pareille entreprise.

4. Belalcazar choisit pour commander la cavalerie et l'infanterie les capitaines Pedro de Puelles, Pedro de Tapia, Pedro de Añasco, Pedro de Villan, Alonzo Sanchez, Fernando Rodriguez, Balthasar de Ledesma et Francisco de Tobar. Mais celui qui surpassait tous les autres, tant par son courage et son audace que par la réputation qu'il avait acquise au Nicaragua, quoiqu'il fût par sa naissance et ses mœurs la lie des hommes, était un certain Juan de Ampudia. La nécessité obligea Belalcazar à le prendre pour son lieutenant général. Il se trompa malheureusement en faisant choix d'un homme dont la cupidité insatiable, les cruautés et la tyrannie nuisirent beaucoup à l'expédition et souillèrent même la

gloire et l'honneur du général. Belalcazar eut cependant le bonheur d'emmener avec lui, comme aumônier de l'armée, Fray Marcos de Niza de l'ordre de saint François, et si différent de Valverde. Ce bon religieux, effrayé des violences dont il avait été témoin à Caxamarca, s'était retiré à San Miguel pour le bien spirituel de cette colonie. On l'avait déjà nommé premier commissaire de son ordre pour les provinces du Pérou, et sa persévérance pendant une année entière à noter tout ce qu'il apprenait et tout ce qu'il voyait, l'avait rendu capable de servir d'interprète de la langue péruvienne, qu'il comprenait passablement bien.

5. C'est à la tête de cette petite armée que Belalcazar partit de San Miguel au mois d'octobre 1533. Sa marche à travers les provinces du royaume n'éprouva d'autre obstacle que les chemins qui étaient difficiles pour la cavalerie; les Indiens ne lui opposèrent aucune résistance, puisqu'ils avaient demandé sa protection et

recherché son alliance. Cependant ils souffrirent beaucoup du caractère sanguinaire d'Ampudia qui, pressé d'apaiser son ardente soif d'or, fit brûler vif Chapara, un des principaux seigneurs de Cañar ( Niza, *Inf.* ). Malgré cela, les Cañarès étaient si impatients de se délivrer de Rumiñahui, qu'ils excusèrent cette action barbare, n'ignorant pas que le capitaine général y était complétement étranger. On offrait à celui-ci sur son passage des Indiens pour porter les fardeaux et pour être envoyés en avant et servir d'espions contre le tyran qui, comme je l'ai dit, se trouvait entre l'extrémité de cette province et celle de Puruha.

6. Il est indubitable que Belalcazar eût été sur sa route exposé aux plus grands dangers s'il n'avait pas eu à sa disposition des guides et des espions si fidèles. La sagacité de Rumiñahui lui fit comprendre aussitôt que la principale supériorité des Européens provenait de leurs chevaux. Voulant donc les priver de

cet avantage, il fit creuser dans les défilés que l'armée était obligée de traverser, une quantité de fossés légèrement recouverts d'herbes, des trous très-profonds où les pieds des chevaux devaient s'enfoncer, et plaça de distance en distance, des pieux auxquels étaient attachés des nœuds coulants. Il alla camper avec ses quatre mille hommes dans une petite plaine à l'extrémité de ces défilés, qui, outre les piéges dont je viens de parler, étaient défendus par une petite forteresse.

7. Belalcazar, en arrivant dans cet endroit, fut averti de tout par les espions; de sorte que, changeant de direction et guidé par les mêmes Indiens, il assiégea la forteresse et enveloppa le camp ennemi avec sa cavalerie. Ruminahui, furieux de voir que ses stratagèmes avaient échoué et que la retraite lui était coupée, attaqua de front les Espagnols dans un endroit où ils pouvaient facilement déployer leur cavalerie. Le combat fut sanglant, car, malgré les ravages qu'elle faisait dans les rangs des In-

diens, ceux-ci ne cessèrent le combat qu'à la nuit. Plus de 600 Indiens restèrent sur le champ de bataille; Belalcazar perdit un officier, deux soldats et quatre chevaux, et eut un grand nombre d'hommes et de chevaux dangereusement blessés. Ruminahui profita de la nuit pour se retirer avec les restes de son armée, espérant être plus heureux s'il parvenait à s'emparer d'une meilleure position (*Niza conq.*).

8. Il campa, en effet, à l'entrée d'une autre plaine plus étroite, située à quelques lieues plus au nord, après l'avoir remplie de mille piéges invisibles; son intention était d'attirer les chevaux dans cet endroit par une fuite simulée, afin qu'ils s'y enfonçassent. Mais il ne put réussir dans ses projets, parce que les espions les ayant découverts, firent passer les chevaux par un autre endroit, sans suivre les Indiens, qui se rallièrent à Tiocaxas. Les Espagnols ne furent pas peu surpris, pendant la marche de cette journée, de rencontrer sur leur chemin les têtes des chevaux qui avaient

péri, plantées sur de grands pieux; les Indiens les avaient couronnées de fleurs, en signe de triomphe. Le danger que Belalcazar avait couru dans ces diverses occasions lui apprit à ne pas faire un pas sans se faire précéder par ses fidèles Indiens.

9. Ceux-ci découvrirent bientôt l'armée de Rumiñahui, qui était composée d'environ 11,000 hommes, campés dans la vallée sablonneuse de Tiocaxas, près du tambo royal et de la forteresse, qui était défendue par une bonne garnison, sous les ordres du gouverneur de Puruha, tandis que l'armée était commandée par l'usurpateur en personne. La vallée n'avait pas besoin d'être entourée d'aucun piége, parce qu'elle était remplie d'un sable profond et mouvant, et d'une grande quantité de crevasses, qui n'étaient pas commodes pour les chevaux. Cependant on ne pouvait éviter de passer par là, parce que les deux petites Cordillières qui entourent la vallée étaient tout à fait impraticables.

10. Ces circonstances avaient déjà fait choisir cet endroit pour théâtre du combat entre Tupac-Inca, et Hualcopo-Scyri, qui fut mis en déroute, et de celui où l'Inca Huayna-Capac défit le roi Cacha. Celui que s'y livrèrent Belalcazar et Rumiñahui resta longtemps indécis et douteux, comme l'assurent Niza et Cieça de Léon (*Chron.*, ch. 43), et fut enfin décidé en faveur du premier par un étrange événement. Rumiñahui, encouragé par ses premiers succès et ayant considérablement augmenté son armée, doutait d'autant moins du succès que les Espagnols étaient forcés de combattre dans un endroit très-désavantageux.

11. Les Indiens ayant découvert, au point du jour, l'avant-garde de Belalcazar, se rangèrent en bataille et attaquèrent les Espagnols avec tant de valeur, que ceux-ci, malgré leurs chevaux et leur artillerie, ne pouvaient obtenir aucun avantage. Le combat dura toute la journée, et quand la nuit fut venue, les Indiens se retirèrent, se croyant sûrs de la vic-

toire et poussant des cris de triomphe, quoiqu'ils eussent perdu plus de mille hommes. Les Espagnols étaient accablés de fatigue, presque tous leurs Cañarès avaient perdu la vie; sept Espagnols et un grand nombre de chevaux gisaient aussi sur le champ de bataille. Ils avaient en outre un si grand nombre de blessés, que Belalcazar commençait à désespérer du succès.

12. Il assembla le soir même un conseil de guerre, et les avis de ses officiers furent presque également partagés : les uns étaient d'avis de continuer l'entreprise, sans se laisser arrêter par un faible ennemi, dont les ruses étaient déjà connues, et dont les armes ne pouvaient être comparées aux leurs. Les autres, au contraire, instruits par l'expérience, furent d'avis de faire une prompte retraite vers la province de Cañar, pour y attendre de nouveaux renforts de San Miguel et faire aussi une levée d'Indiens dans cette province,

afin de continuer l'entreprise avec plus de sûreté (Niza, *ibid.*).

13. Belalcazar penchait pour ce dernier parti, considérant que les vivres commençaient à manquer, parce que Rumiñahui avait tout ravagé sur son passage. Il allait donc être adopté, quand, à minuit, on entendit un bruit effrayant, dont on ne pouvait s'expliquer la cause. C'était le volcan de Cotopaxi qui faisait sa seconde éruption; j'ai déjà dit plus haut que la première avait eu lieu la veille du jour où Atahualpa fut fait prisonnier.

14. Les Indiens virent dans cette éruption le signe auquel Viracocha leur avait annoncé qu'ils reconnaîtraient que le moment de leur destruction était venu. Sans examiner les raisons qu'ils donnent de cette opinion, et qui ne sont point à mépriser, il est certain que ce phénomène les remplit d'un tel effroi, qu'il mit leur armée dans une déroute complète.

## § 3.

**Belalcazar prend possession de la province de Puruha, et fait sa première entrée dans Quito, ravagé par Ruminahui.**

1. Le violent tremblement de terre qui accompagna l'éruption du volcan avait beaucoup surpris les Espagnols, mais ils furent bien plus effrayés le jour suivant, lorsqu'ils virent les montagnes et les vallées tellement couvertes de cendre et de sable qu'on ne pouvait rien distinguer. Bientôt cependant ils furent remplis de joie en voyant que leur dangereux ennemi avait disparu, car on n'apercevait plus un seul Indien dans cet endroit ni dans les environs. Leur fuite précipitée ne

leur avait pas donné le temps d'achever de brûler les vivres qu'ils gardaient dans le tambo, et dont une grande partie était déjà réduite en cendres. Les Espagnols profitèrent de ce qui restait et se mirent à l'abri dans le tambo même pour se reposer et délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

2. Belalcazar profita de son séjour en cet endroit pour envoyer quelques Cañarès à la découverte, afin d'apprendre le lieu où s'était retiré Rumiñahui, et pour tâcher en même temps de découvrir quelques vivres pour les soldats et les chevaux, qui mouraient de faim à cause du manque d'herbe, qui était tout enterrée sous les cendres. Les espions revinrent le jour suivant avec la nouvelle que Rio-Bamba, capitale de la province de Puruha, éloignée d'une petite journée, était entièrement abandonnée par ses habitants, à l'exception des femmes, des vieillards et des enfants, qui étaient seuls restés après le dernier pillage qu'avait ordonné Rumiñahui lors de sa retraite vers Quito.

3. Les Espagnols, pleins de joie, se mirent en route et entrèrent le jour même dans Rio-Bamba. Cieça de Léon dit que ce fut dans cet endroit que Belalçazar gagna la dernière bataille (*Crón. del Perú*, c. 42); mais il se trompe, car Niza, témoin oculaire, puisqu'il faisait partie de l'expédition, assure que ce fut à Tiocaxas, et que l'éruption du volcan arrivée pendant la nuit dissipa l'armée de Rumiñahui, de telle sorte qu'elle ne put jamais se réunir de nouveau. (*Conquista de la provincia de Quito.*) Il est vrai que Belalcazar livra un combat dans la plaine de Rio-Bamba; mais ce fut longtemps après et avec d'autres Indiens, comme je le dirai en son lieu.

4. Belalcazar ayant fait son entrée à Rio-Bamba, sans la moindre difficulté, fut assez heureux pour trouver intact le tambo royal qui avait échappé faute de temps aux ravages de Rumiñahui; il s'y reposa de ses fatigues avec tous ses gens. Car la nuit même de sa retraite de Tiocaxas, causée par l'éruption du

volcan, l'usurpateur avait fait détruire tous les édifices publics qu'il rencontra, afin que les étrangers ne pussent pas en profiter. Il commença par les magasins royaux qui étaient pleins de vivres et de vêtements, et les brûla de manière à n'en laisser aucun vestige. De là il passa au temple, où il n'y avait plus que l'image du soleil et quelques objets précieux, l'Inca Illescas ayant tout pris précédemment pour servir à la rançon d'Atahualpa. Après avoir pillé tout ce qui restait, il le brûla et le démolit ainsi que le palais ou habitation royale dont il ne demeura que des murs calcinés et des monceaux de cendres. Il en fit autant au monastère des vierges, auxquelles il avait donné la liberté dès sa première entrée. Enfin, passant au tambo, il se contenta d'y mettre le feu d'un côté, après quoi il s'enfuit en toute hâte, faisant subir le même sort aux autres maisons particulières qu'il trouvait sur sa route, car il se croyait poursuivi par les chrétiens. Soit que le feu ne prit pas bien au tambo, soit

que le peu de gens qui l'habitaient fussent parvenus à l'éteindre, ce fut le seul édifice que les Espagnols trouvèrent encore en entier et dans lequel ils purent se loger.

5. Comme j'ai donné trois noms différents à la capitale de la province de Puruha, et que ces noms se trouvent tous trois dans les anciens auteurs qui en parlent très-souvent, parce que les événements les plus remarquables de la conquête se passèrent dans cette ville, je veux expliquer en quoi consiste cette différence. Cette antique capitale couvrait trois plaines contiguës, resserrées entre deux chaînes de montagnes peu élevées, qui se rétrécissent vers les deux extrémités. La première est située au nord-ouest dans un climat agréable; elle s'appelait anciennement Liribamba, et était la capitale des anciens rois du Puruha; elle était baignée d'un côté par la rivière du même nom, qui porte aujourd'hui celui de San Juan. Cette plaine est connue à présent sous le nom de Gatazo.

6. La plaine du milieu, qui est la moins grande, a eu et conserve encore le nom de Caxabamba, ce qui veut dire *plaine située entre deux défilés ou deux portes*. Celle de la partie méridionale est la plus grande, et a une température froide ; on l'a appelée Rio-Bamba, c'est-à-dire *la plaine par où l'on passe pour sortir*. Elle a donné dans la suite son nom à toute la province. Du temps des derniers scyris ou rois de Quito, originaires de cette province, la population de ces trois plaines s'augmenta tellement que les trois villes n'en formèrent plus qu'une seule qui contenait 60 mille habitants. Lorsque Tupac-Inca l'eut conquise sur le scyri Hualcopo, il y construisit une forteresse et un tambo royal dans lequel il plaça une forte garnison avant de retourner à Cuzco. Quand le roi Cacha la leur reprit, il démolit les constructions élevées par l'Inca; mais Huayna-Capac, son fils, en refit de meilleures, ajoutant un temple et les autres édifices que Rumiñahui détrui-

sit en dernier lieu. (*Cieça Crónica*, c. 42.)

7. Belalcazar se reposa trois jours dans cette ville. Pendant ce temps un grand nombre d'Indiens vinrent se soumettre à lui; ils étaient natifs de Quito et avaient servi Ruminahui; mais ils l'avaient abandonné à la bataille de Tiocaxas, et s'étaient enfuis pour ne pas le suivre. Cachulima vint aussi : il était seigneur de Cacha, qui n'est éloigné que de quelques lieues. Ce noble et sage Indien était frère du général Calicuchima et oncle maternel d'Atahualpa. Il avait ardemment désiré l'arrivée des Espagnols, afin d'être délivré de Ruminahui. Il se soumit à Belalcazar, et lui offrit généreusement, non-seulement sa personne, mais ses vassaux et tout ce qu'il avait de vivres dans sa seigneurie. Il lui dit de quelle manière il l'avait acquise et comment il l'avait conservée en paix au milieu des troubles. Il l'informa de l'état déplorable dans lequel se trouvait le royaume, par les tyrannies de Ruminahui, qu'il croyait

devoir être promptement abandonné du peu de troupes qui ne le suivaient que malgré elles.

8. Cachulima rendit des services si importants à Belalcazar, pendant la conquête, que celui-ci le maintint dans la possession de sa seigneurie, et tâcha de la lui faire confirmer par des cédules royales de Charles-Quint. Fray Marcos de Niza le catéchisa et le baptisa sous le nom de Don Marcos Duchicela; il fut l'aîné de la nouvelle chrétienté, et sa ville fut la première paroisse d'Indiens dans le royaume, où la famille royale de Quito subsista plus d'un siècle et demi après la conquête. Belalcazar, rassuré par ses renseignements et par l'alliance du personnage le plus considérable de tout le royaume, se détermina à marcher aussitôt à la poursuite de Ruminahui, laissant à Rio-Bamba, aux soins de Cachulima, les blessés et les malades; il effectua son voyage sans trouver le moindre obstacle, jusqu'à la capitale de Quito, éloignée de 35 lieues; mais

il est bon de dire quelles furent les dernières opérations de Rumiñahui.

9. Après avoir pillé, brûlé et ruiné les édifices publics et une partie de la ville de Rio-Bamba, il passa à celle de Mocha, capitale de la petite province du même nom et voisine de la précédente. N'y trouvant pas le gouverneur Zapo-Zopangui, qui avait refusé de le suivre, sous prétexte de lui recruter des troupes, il mit d'abord le feu à sa maison et ensuite au tambo et aux magasins royaux qui étaient remplis de provisions. Cieça de Léon dit qu'ils étaient grands et aussi magnifiques que ceux de Rio-Bamba (*Id.*, ch. 42). Il fit subir le même sort au tambo et aux habitations royales de Mullihambato; de là il alla commettre les mêmes horreurs dans la province de Latacunga, où il pilla le peu de richesses que renfermaient encore le temple du Soleil et le palais; car les Indiens de cette province les en avaient pour la plupart retirées et les avaient cachées.

10. Ruminahui, semblable à un lion blessé et furieux, entra dans Quito avec très-peu de monde, car presque tous ses soldats l'avaient successivement abandonné; voyant qu'il était hors d'état de résister à Belalcazar, qu'il s'attendait à chaque instant à voir arriver, il se livra à toute la férocité de son caractère. En entrant dans l'appartement de ses femmes, il leur dit de se réjouir, et que bientôt les Espagnols allaient arriver pour se divertir avec elles. Quelques-unes d'entre elles ayant cru, dans leur simplicité, que c'était une plaisanterie, elles se mirent à rire, ce qui le transporta d'une telle fureur qu'il les fit toutes massacrer. (Gomara, *Hist. gen.*, c. 125.)

11. Aidé du peu de gens qui lui restaient fidèles, il s'empara des immenses trésors d'Atahualpa; mais, comme il ne pouvait tout emporter, il en enterra la plus grande partie avec un tel secret, que l'endroit où il les cacha fut et est toujours resté jusqu'à nos jours

enveloppé du plus profond mystère. Il retira de la ville tout ce que ses gens purent emporter; il mit le feu au palais, aux temples du Soleil et de la Lune, aux magasins et à tout ce dont il ne voulait pas que les chrétiens pussent s'emparer. Il rompit les conduits de toutes les fontaines, et détruisit tout ce qui lui tomba sous la main. Quand il fut sorti de la ville, s'étant aperçu que les chrétiens n'arrivaient pas encore, il y entra de nouveau, et mit le feu en plusieurs endroits, de sorte qu'elle fut en grande partie consumée; car comme presque tous les habitants avaient pris la fuite, on ne put parvenir à arrêter les progrès de l'incendie.

12. Ce fut ainsi que ce monstre, auprès duquel Néron serait un saint, se vengea à la fois des Espagnols, en enterrant une partie des trésors et en emportant le reste, qui ne pouvait lui être d'aucune utilité, et des Indiens qui l'avaient abandonné; car Ampudia en fit périr un grand nombre dans les tortures, en vou-

lant les forcer à lui indiquer l'endroit où ces trésors étaient enterrés et à lui révéler ce qu'ils ignoraient. La douleur des Espagnols ne fut pas moins vive en se voyant ainsi frustrés du principal avantage qu'ils espéraient retirer de leur expédition. Ruminahui se réfugia sur les rochers élevés et escarpés d'une montagne couverte de neige, à quelques lieues de distance de la capitale ; c'est pour cette raison qu'on donna à cette montagne le nom de Ruminahui, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ce fut dans ces retraites élevées et sauvages qu'il vécut quelque temps, sans qu'on ait su jamais s'il y mourut accablé sous le poids de ses souffrances et de ses remords, ou si peut-être il se réfugia dans un autre endroit. On ignore aussi où il a pu enfouir les trésors qu'il avait emportés avec lui.

13. C'est dans ce misérable état que se trouvait la fameuse capitale du royaume lorsque le capitaine Belalcazar y entra à la fin de décembre 1533. Il n'avait éprouvé pendant sa

route aucun obstacle ; loin de là, il avait rencontré des populations entières qui venaient à sa rencontre pour se soumettre à lui et lui offrir leurs services. Mais ne trouvant dans la ville, au lieu des montagnes d'or qu'il venait y chercher, que des pierres et des cendres, il chercha à connaître le lieu où s'était retiré Rumiñahui, sans pouvoir y parvenir. Les Espagnols furent si affligés de ce cruel désappointement, qu'il s'en fallut peu qu'ils n'abandonnassent leur chef et ne s'en retournassent à San Miguel, donnant au diable la malheureuse expédition qu'ils avaient entreprise. Cependant l'espoir de retrouver les trésors enfouis les apaisa un peu, et Belalcazar put ainsi prendre ses mesures pour l'avenir.

14. Ces événements, racontés uniquement par Niza, comme témoin oculaire, et confirmés par la tradition constante, sont défigurés et grossièrement transposés par Gomara. D'après lui, c'est lorsque les Espagnols étaient déjà dans la ville que Rumiñahui revint une

nuit y mettre le feu, et il ajoute que, ne retrouvant pas les trésors d'Atahualpa, on recueillit cependant beaucoup de richesses provenant de la fouille des tombeaux (*ib.*, c. 125). Ce second fait est certain; mais le premier est faux, parce que l'incendie eut lieu quelques jours avant l'arrivée des Espagnols, et comme nous l'avons raconté; le feu avait été éteint en entier par les pluies abondantes qui survinrent, et les eaux de ces pluies, jointes à celles des fontaines dont les canaux étaient rompus, avaient inondé les rues et l'intérieur des maisons incendiées de telle manière qu'on ne savait où poser le pied.

15. Belalcazar vit avec douleur que la ville ne pouvait fournir ni vivres ni logements commodes pour ses troupes fatiguées, et que de longtemps il ne pourrait la mettre en état de devenir le siége du gouvernement du royaume. Considérant que celle de Rio-Bamba, capitale de Puruha, se trouvait dans un bien meilleur état, il résolut d'y fixer sa résidence princi-

pâle en attendant que tout le royaume fût soumis, ce qui ne lui paraissait pas difficile, puisqu'au lieu de trouver des obstacles, il ne remarquait que de très-bonnes dispositions de la part des Indiens.

16. Il chargea donc son lieutenant général, Juan de Ampudia, homme entreprenant et qui ne trouvait d'obstacle à rien, de rester à Quito avec une partie des troupes, de réparer le mieux possible la ville, en commençant par recouvrir toutes les maisons dont les murs étaient en bon état, et de chercher à s'attirer l'affection des populations environnantes avant d'entreprendre la conquête des provinces du nord. Ampudia choisit pour exécuter ces ordres bienveillants des gens qui ne valaient pas mieux que lui et des officiers dont il n'avait à craindre ni obstacle ni contradiction.

17. Belalcazar retourna à Rio-Bamba avec le reste des troupes au commencement de janvier 1534, et en fit, ainsi que le dit Cieça de

Léon, la capitale du royaume (*Crón.*, c. 42). C'est pour cela que l'on trouve dans les historiens diverses dates pour l'entrée de Belalcazar dans Quito. Les uns disent qu'il en prit possession à la fin de 1533, et ceux-ci font allusion à sa première entrée, qui, comme nous l'avons dit, eut lieu en effet au mois de décembre de cette année; d'autres disent que ce fut le jour de la Pentecôte de l'année suivante (1534), et ceux-ci font allusion à l'entrée solennelle qu'il fit ce jour-là dans la ville de Quito lorsqu'elle eut été réparée et lorsqu'il en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint, en lui rendant son titre de capitale du royaume.

18. A peine Belalcazar était-il arrivé à Rio-Bamba avec ses troupes, dans l'espérance d'y jouir d'un peu de repos en améliorant cette province, qu'il apprit la nouvelle surprenante, et qu'il ignorait encore, de l'arrivée du capitaine Diego de Almagro, à la tête d'une nombreuse expédition. A peine celui-

ci fut-il arrivé, que survint aussi le capitaine Pedro de Alvarado, avec des troupes meilleures et plus nombreuses. Comme la réunion de ces trois fameux capitaines à Rio-Bamba est l'événement le plus important de la conquête, je dois pour le bien faire comprendre en donner l'explication.

## § 4.

**Réunion, à Rio-Bamba, des trois capitaines, Sebastien de Belalcazar, Diego de Almagro et Pedro de Alvarado.**

1. Les premiers succès de Pizarro, et son voyage en Espagne, en 1528, ayant fait connaître toute la richesse du Pérou, Pedro de Alvarado obtint de l'empereur Charles-Quint d'aller prendre part à cette conquête, à la condition de ne pas prétendre au pays qu'avaient déjà soumis les Espagnols. Il avait été nommé gouverneur de Guatimala, en récompense du courage et de la noble conduite qui l'avaient distingué dans la conquête de la Nouvelle-Espagne. Le désir d'obtenir de plus

grands honneurs, et l'ambition des richesses, lui donnèrent l'idée de cette nouvelle entreprise. Après avoir obtenu la permission de la cour, il envoya le capitaine Garcia Holguin, avec deux navires, observer les côtes du Pérou, et s'informer de l'état de ces divers pays, et quels étaient ceux qu'occupaient déjà les troupes de Pizarro. Holguin, à son retour, lui dit de quelle renommée jouissait le royaume de Quito, que l'on disait contenir beaucoup plus de richesses que tout le reste du Pérou, car Huayna-Capac, le plus puissant de tous les Incas, y avait tenu sa cour pendant longtemps, et Pizarro n'avait pas encore porté ses vues de ce côté.

2. A cette nouvelle il arma aussitôt cinq navires sur lesquels il mit une certaine quantité de cavalerie, puis en arrivant au port de Nicaragua, il s'empara de force de deux autres navires qui s'apprêtaient à partir avec des troupes et des armes pour aller au secours de Pizarro. Les équipages de ces deux navires

consentirent volontiers à se joindre à lui, espérant s'enrichir plus promptement dans un pays qui n'était pas encore exploité. Il partit donc de Nicaragua avec 500 hommes d'élite et un grand nombre de chevaux; il alla débarquer à Puerto-Viejo, au moment où Pizarro partait de Caxamarca pour se rendre à Cuzco.

3. Aussitôt que le capitaine général du Pérou eut appris l'arrivée d'un ennemi et d'un rival aussi puissant, il envoya le capitaine Diego de Almagro avec un fort détachement pour attaquer d'abord le général Quizquiz à Xauxa, sauver les trésors qu'il y avait laissés, et aller de là observer les mouvements du gouverneur de Guatimala, en empêchant, s'il était possible, son débarquement. Almagro, qui était le plus habile de tous les compagnons de Pizarro, et le principal intéressé dans son entreprise, partit de Cuzco avec lui, comme je l'ai dit en son lieu, et avec le capitaine Hernando de Soto; Alma-

gro se sépara d'eux pour aller avec la presque totalité des troupes à Tumbez, tandis que Soto demanda de nouveaux renforts à Pizarro, et alla à la poursuite du général indien, qui se dirigeait vers Quito avec son armée.

4. Tandis que Soto recevait les renforts qu'il demandait, Almagro arriva à Tumbez; il y apprit qu'Alvarado avait déjà débarqué à Puerto-Viejo : il retourna aussitôt à San Miguel, prit plus de monde et de chevaux, et se dirigea à marches forcées vers Quito. Cependant le capitaine Alvarado avait fait la plus grande partie du chemin au milieu des plus rudes fatigues, sans guides, sans interprètes et sans la moindre connaissance du pays, à travers des déserts et des forêts immenses, coupés par des rivières et de hautes montagnes.

5. Ce fut dans la province d'Esmeraldas qu'il trouva la première consolation et le premier signe des richesses qu'il allait chercher. Ses soldats en retirèrent plusieurs charges

d'or, et des émeraudes très-fines qui, malgré leur poids, leur parurent légères dans les premiers moments. En se rendant de là à Quito, il perdit un grand nombre de chevaux; et le manque de vivres que les Espagnols éprouvèrent au milieu de ces forêts désertes, les força d'en tuer plusieurs autres.

6. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qu'ils eurent à souffrir en traversant les hautes montagnes des environs de Quito, car ils y pénétrèrent par le côté le plus roide et le plus difficile. Épuisés de fatigue ils furent obligés d'abandonner les charges d'or et d'émeraudes pour ne pas périr tous au milieu des neiges qui couvraient ces hauteurs (Cieça, *Crónica*, c. 42). C'est là qu'ils reçurent la triste nouvelle de l'éruption du volcan. Si cet événement fut favorable à Belalcazar, qui se trouvait à Tiocaxas, il fut fatal à Alvarado, qui était tout à fait sans abri et dans la partie la plus nue des Cordillières, de manière que lui et ses gens cru-

rent rester enterrés sous la neige, que venaient recouvrir la cendre et le sable qui provenaient du volcan.

7. Après avoir surmonté par d'immenses efforts toutes les difficultés qui s'opposaient à leur passage, ils parvinrent enfin à traverser la Cordillière, au moment où Belalcazar partait de Quito pour se rendre à Rio-Bamba. Les troupes d'Alvarado, malgré les fatigues incroyables qu'elles avaient eu à soutenir, et la perte de plusieurs chevaux, étaient cependant bien supérieures à celles de Belalcazar et d'Almagro réunies, tant par le nombre, que par la réputation militaire et la noblesse des officiers qui les commandaient, parmi lesquels on remarquait les capitaines Diego de Alvarado, Alfonso de Alvarado, Gomez de Alvarado, Garcilaso de la Vega, Juan de Saavedra, Alfonso de Palomino et autres.

8. Belalcazar, qui ne s'attendait à rien, fut extrêmement surpris, en arrivant à Rio-Bam-

ba, d'y trouver Almagro; mais son étonnement augmenta lorsqu'il fut durement réprimandé par lui de ce qu'il était parti de San Miguel pour entreprendre la conquête de Quito, sans attendre les nouveaux ordres de Pizarro. Il s'excusa sur la nécessité de secourir les Cañarès et sur les ordres qu'il avait reçus de Pizarro lui-même; mais leur querelle prit un caractère si grave, qu'ils furent près d'en venir aux mains. Belalcazar dut enfin céder, et il se soumit à Almagro comme à l'un des deux principaux chefs de la conquête, lui remettant le commandement de toutes ses troupes, et le gouvernement du pays. (Cieça de Leon, *Crónica*, c. 42.) Dès qu'ils furent d'accord, Almagro avertit Belalcazar du véritable but de son voyage, dont celui-ci était loin de se douter.

9. Almagro, persuadé, d'après ce que lui disaient les Indiens, qu'Alvarado ne pourrait pas traverser la Cordillière sans aller à Rio-Bamba par la province de Chimbo, avait ré-

solu de l'attendre dans cet endroit. Ne voulant pas perdre de temps, il s'occupa à soumettre quelques villages et une partic du pays, avec l'aide du fameux interprète Filipillo, qui l'accompagnait dans l'espérance que quelqu'une des femmes de Rumiñahui pourrait lui plaire. Un jour qu'il était allé avec quelques soldats vers l'extrémité de Liri-Bamba, il remarqua que le pont qui traversait la rivière, appelé depuis San Juan, était coupé et incendié. C'était par là qu'on passait pour prendre la route royale, qui conduit à Quito; ce pont avait été construit par Huayna-Capac, dans un endroit où la rivière était très-étroite; il était fait avec de grandes pièces de bois; Belalcazar y avait passé en allant à Quito et en revenant. Il remarqua aussi que sur l'autre rive le passage était défendu par quelques Indiens armés.

10. Ne comprenant rien à cela, il traversa la rivière, quoiqu'avec beaucoup de difficultés, parce que les eaux étaient très-hautes dans

ce moment; il attaqua les Indiens et fit leur chef prisonnier. Celui-ci lui donna l'explication de l'énigme, et lui dit qu'ayant été attaqués dans la province de Mocha par un grand nombre de chrétiens, les Indiens avaient pris les armes, et étaient venus dans cet endroit pour détruire le pont, afin que les chrétiens ne pussent pas s'unir à ceux de Rio-Bamba. Ceci fut pour Almagro un mystère beaucoup plus grand encore, car l'Indien ajoutait que les chrétiens étaient au nombre de cinq cents et attaquaient la forteresse, qui était défendue par le gouverneur Zopo-Zopangui (Gomara, *lib.*, c. 127). Le général espagnol envoya aussitôt sept cavaliers à la découverte, car il croyait impossible qu'Alvarado eût pu sortir des montagnes par ce côté. Les cavaliers ne revinrent que le jour suivant, car c'était effectivement Alvarado qui les avait retenus prisonniers.

11. Il ignorait jusqu'à ce moment qu'il y eût des Espagnols dans le pays. Comme il manquait d'interprète, il n'avait pu rien com-

prendre à ce que lui disaient les Indiens de Mocha. Il apprit de ces sept Espagnols l'état du Pérou, les succès de Pizarro, la conquête actuelle du royaume de Quito, et le peu de troupes qu'Almagro et Belalcazar avaient à Rio-Bamba. Après s'être fait tout raconter avec détail, il lui parut dur d'abandonner ses espérances de conquête; quoiqu'il ne fût autorisé à s'établir que dans les endroits non explorés par d'autres Espagnols, il avait beaucoup dépensé dans l'armement, et avait souffert encore plus pour arriver jusque-là. Croyant de bonne foi que Pizarro n'avait pas porté ses armes dans ce royaume, il se détermina à marcher contre Almagro, qui était moins fort que lui; il exécuta ce projet le jour suivant, après avoir donné la liberté aux sept prisonniers (*idem*, *ibid.*). Almagro, troublé de la nouvelle qu'on lui apportait, résolut de se retirer vers Cuzco, laissant Belalcazar et ses gens encourir toutes les chances et tout le danger. Filipillo, informé de cette résolution,

trouva l'occasion de couronner toutes ses méchancetés et toutes ses perfidies. Il se fit accompagner d'un cacique du pays qu'il trompa, et passa secrètement au camp d'Alvarado, qui était venu se placer de l'autre côté du fleuve; là il lui révéla la résolution d'Almagro, et lui dit que s'il voulait s'emparer de lui, il le pourrait facilement faire cette nuit même; que non-seulement il le guiderait et lui en faciliterait les moyens, mais qu'il lui promettait aussi de soumettre tout le royaume à son obéissance, au moyen des caciques et des seigneurs qu'il avait commencé à persuader, comme on pouvait le voir par celui qui l'accompagnait.

12. Alvarado, ravi des promesses que lui faisait Filipillo, ne voulut pas attendre la nuit, et s'avança, bannière déployée, vers Rio-Bamba, éloignée seulement de deux milles, résolu de livrer aussitôt le combat. Almagro avait décidé la retraite à cause de la faiblesse de ses troupes, mais voyant qu'il ne pouvait éviter un engagement, il se décida à se défen-

dre. Il divisa son armée en deux corps, et attendit l'ennemi derrière les grandes murailles des magasins royaux incendiés, qui pouvaient lui servir de quelque défense. Mais, au moment où on allait en venir aux mains, il s'éleva de tous côtés des voix qui demandèrent la paix; elles étaient si nombreuses, que les deux chefs furent obligés de s'arrêter et de convenir d'une trêve pour avoir le temps de conférer ensemble.

13. Un certain docteur Caldera, de Séville, homme habile et éloquent, se porta pour arbitre et se fit exposer les raisons de part et d'autre; il leur représenta l'intérêt public et le scandale qu'il y aurait à répandre le sang de leurs compatriotes, et leur ayant persuadé de sacrifier chacun une partie de leurs prétentions, il proposa à Alvarado de céder tous ses navires à Pizarro, ainsi que tous les objets de son armement, lui permettant en même temps de garder à son service tous les gens qui voudraient y rester, tandis qu'Almagro, pour

le dédommager de toutes ses dépenses, lui payerait cent mille *pesos* d'or fin, ce qui ferait quatre cent mille piastres fortes.

14. Le traité fut conclu solennellement, et Alvarado s'engagea, sous la foi du serment, à ne jamais renouveler ses anciennes prétentions et à retourner tranquillement dans son gouvernement de Guatimala (Gomara, *idem*). Ses soldats se plaignirent beaucoup, car ils avaient espéré faire rapidement fortune en combattant sous lui. Ils furent cependant obligés de se soumettre au traité, et restèrent presque tous avec Belalcazar.

15. Almagro n'avait pas avec lui une somme suffisante pour payer à Alvarado ce qu'il lui avait promis, parce que Belalcazar, n'ayant pas trouvé à Quito les grandes richesses qu'il espérait, n'avait pu recueillir que quelques petites sommes. Il savait cependant par Ampudia que le seul temple du royaume encore intact, situé dans la province de Cayambé, était couvert de plaques d'argent, mais il n'o-

sait disposer de ces trésors sans un ordre exprès de Pizarro (*idem, idem*). On convint donc qu'Almagro se rendrait à San Miguel, et qu'Alvarado l'accompagnerait, pour y être payé et pour livrer en même temps ses vaisseaux à Pizarro. Mais avant d'entreprendre ce voyage, les trois généraux résolurent de se reposer quelque temps ensemble à Rio-Bamba.

16. Les deux capitaines ne quittèrent donc cette ville qu'à la fin de février 1534; Alvarado emmena avec lui ses meilleurs officiers et presque la moitié de ses gens, le reste ayant voulu demeurer avec Belalcazar; celui-ci avait pris particulièrement en affection le capitaine Alfonse Palomino, officier très-habile et d'un grand jugement, dans lequel Alvarado avait la plus grande confiance, et l'un de ceux qui étaient déterminés à le suivre. Mais Belalcazar le décida à rester, promettant de l'envoyer dans les pays du nord, hors du royaume, dans lesquels on disait qu'il y avait beaucoup d'or. Palomino resta, et jouit de sa

faveur tant qu'Ampudia fut éloigné; mais il s'en retourna bientôt, voyant que l'entreprise dont on lui avait promis le commandement était toujours retardée.

17. Lorsque Filipillo retourna auprès d'Almagro, celui-ci n'ignorait pas la trahison qu'il avait commise à Liri-Bamba, mais il n'en laissa rien voir, soit à cause d'Alvarado, soit qu'il le crût nécessaire pour le bien de l'entreprise. Mais cet infâme interprète ne tarda pas à expier toutes ses méchancetés, car Almagro ayant entrepris peu de temps après l'expédition du Chili, il y découvrit la grande conspiration des Indiens avec l'Inca Manco-Capac contre les Espagnols, conspiration dans laquelle Filipillo jouait le principal rôle. Aussitôt qu'il sut qu'il était découvert, il prit la fuite; mais Almagro ayant envoyé à sa poursuite, il fut pris et condamné à être écartelé vivant. Au moment de mourir, il ouvrit les yeux sur ses crimes, et, plein de repentir et de douleur, il confessa à haute voix qu'il avait

accusé faussement son bon roi Atahualpa, dans le seul but de posséder une de ses femmes; qu'il avait trahi à Liri-Bamba en passant du côté d'Alvarado, et qu'il avait donné des conseils et des renseignements à Manco-Capac pour qu'il égorgeât tous les Espagnols à Cuzco, à Lima, et dans tous les endroits où ils se trouvaient. Il subit son supplice, et la terre fut délivrée de ce monstre, qui était le déshonneur non-seulement de l'Amérique, mais du genre humain.

## § 5.

**Retour d'Almagro et d'Alva ado. — Dernières opérations du général Quizquiz et sa mort malheureuse.**

1. En arrivant dans la province de Cañar, Almagro apprit de quelques Indiens de Tumi-Bamba, que le général Quizquiz parcourait les environs, poursuivi par les chrétiens. Il ne voulut point croire à cette nouvelle, ni emmener avec lui les Cañarès, qui lui offraient de lui livrer Quizquiz. J'ai dit qu'après avoir été défait à Xauxa par Almagro et Soto, il s'était dirigé vers le royaume de Quito, qu'il espérait pouvoir défendre; et quand Almagro partit pour Tumbez, Soto demanda de nou-

veaux renforts pour aller à la poursuite de Quizquiz. Dans cet intervalle, celui-ci se dirigea vers la Cordillière et alla camper avec son armée dans la province de Huanca-Bamba, qui dépend du royaume de Quito. Des habitations royales et des forteresses qu'il occupait, et qui étaient les meilleurs édifices construits par Huayna-Capac, il vit défiler l'armée de Belalcazar, qui se disposait à la conquête du même royaume, et, après avoir observé les forces des Espagnols, il attendit le résultat de leurs combats avec Rumiñahui. Il espérait, pendant son séjour dans cette province, grossir sa petite armée, qui n'était composée que de dix à douze mille hommes. Il fut rejoint en effet par quelques détachements d'Indiens qui étaient dispersés, mais il s'aperçut, en arrivant à Tumi-Bamba, qu'ils étaient peu disposés à combattre, parce que toute la province de Cañar s'était soumise à Belalcazar pour se délivrer du joug de Rumiñahui. Il retourna dans la province de Zarza, où il éprouva les mêmes

difficultés; il y leva de force quatre mille hommes, avec l'intention d'aller tout droit jusqu'à celle de Puruha, où il espérait renforcer facilement son armée, parce que les habitants étaient dévoués à la famille d'Atahualpa.

2. Telle était la position du général péruvien lorsque Pizarro envoya à sa poursuite le capitaine Soto à la tête de forces considérables, et avec lui ses deux frères Fernando et Gonzalo. Croyant trouver Quizquiz à Huanca-Bamba, ils se dirigèrent vers cet endroit; mais ayant su qu'il avait déjà quitté cette ville, ils continuèrent de le poursuivre. On apprit ces détails à Almagro quand il arriva à Cañar, et quoique cette nouvelle lui parût invraisemblable, il marcha contre lui avec trois cents hommes. A peine furent-ils arrivés dans la petite province de Chaparas, qu'ils rencontrèrent et surprirent deux mille Indiens commandés par le capitaine Zota-Urco, ancien cacique de Tiquizambi, qui avait servi sous Atahualpa du temps des guerres civiles. Il mit bas les

armes sans coup férir et avoua qu'il conduisait l'avant-garde de Quizquiz, qui le suivait à une journée de distance avec une armée de quinze mille hommes, et menait avec lui ses femmes et une grande quantité de troupeaux et de vivres.

3. Almagro, dont les chevaux avaient perdu leurs fers à cause de la difficulté des chemins, les fit ferrer aux flambeaux au milieu de la nuit. Craignant à chaque instant d'être attaqué par les Indiens, il marcha en toute hâte à leur rencontre, dans l'espérance de les surprendre. Les deux armées se découvrirent le lendemain matin, mais Quizquiz ne voulait s'engager dans aucun combat, tant parce qu'il était embarrassé d'un grand nombre de femmes, que parce qu'il voulait laisser passer l'ennemi et continuer sa route avec plus de sécurité. Il traversa avec adresse le chemin et s'empara des hauteurs, où il se mit en sûreté. L'Inca Huayna-Palcon, frère consanguin et cousin maternel d'Atahualpa, avait accompagné dans toutes

ses expéditions le général indien ; il commandait une aile de deux mille hommes ; n'ayant pas eu le temps de gagner les montagnes, il se retrancha sur des rochers escarpés, mais peu élevés. Assiégé dans cette forteresse naturelle, il se défendit avec courage, jetant tant de pierres sur la cavalerie, que celle-ci en souffrit beaucoup. L'Inca se trouvant sans vivres pour ses gens, tout ce qu'il portait étant avec le gros de l'armée, abandonna pendant la nuit sa position avantageuse et se remit en marche. Toute la cavalerie s'élança à sa poursuite, mais il manœuvra si bien qu'il parvint à continuer sa marche, en combattant toujours, et à opérer enfin sa jonction avec Quizquiz (Gomara, *idem*, ch. 128).

4. Almagro, considérant non-seulement la difficulté, mais encore l'inutilité de la poursuite, continua sa route. Quizquiz, croyant alors que le royaume était entièrement évacué par l'ennemi, puisqu'il s'en retournait, se porta tranquillement en avant. Almagro ren-

contra, sans s'y attendre, l'arrière-garde de Quizquiz; elle était nombreuse et conduisait les quatre mille Indiens qu'il avait levés de force, ainsi que quinze mille pacos ou lamas, avec beaucoup de vivres. Les Indiens s'emparèrent d'un pont qu'il était obligé de passer et le défendirent avec courage; d'autres traversèrent le fleuve un peu plus haut avec l'intention d'attaquer les Espagnols en les prenant en flanc, et décidés à les exterminer. Ils choisirent une petite hauteur, qui n'offrait pas d'avantage à la cavalerie, et les attaquèrent si vigoureusement, que ceux-ci furent sur le point d'être entièrement perdus. Plusieurs chevaux furent tués et beaucoup de soldats furent blessés; le capitaine Alfonso de Alvarado eut la jambe traversée par une flèche, et Almagro échappa par miracle à la mort. Les Indiens éprouvèrent peu de perte, et auraient pu achever leur victoire si, dans le désir de venir au secours des leurs qu'ils croyaient en danger, ils ne se fussent décidés à se retirer en abandonnant

les quatre mille recrues et les quinze mille lamas qu'ils conduisaient, et après avoir mis le feu aux autres bagages, qu'il était difficile d'emporter (*Idem*, *ibid.*, ch. 129).

5. Quizquiz et l'Inca Huayna-Palcon descendaient du lac de Colta pour entrer dans la plaine de Rio-Bamba, pensant n'y pas trouver un seul chrétien, lorsque Belalcazar, instruit de ce mouvement, leur coupa le chemin avec toute son armée. Comme sa cavalerie pouvait aisément manœuvrer dans cet endroit, la victoire se déclara pour lui. Quizquiz se retira avec le reste de son armée sur la Cordillière voisine, qui entoure cette plaine. L'Inca, voyant que quelques officiers étaient sur le point de l'abandonner, réunit un conseil de guerre et déclara que ce n'était plus le moment de tenter la fortune; que la source d'où sortaient tant de chrétiens était incompréhensible, et que leur nombre s'augmentant de jour en jour, ils s'étaient emparés de l'empire; qu'il voyait en conséquence arri-

ver l'époque où, suivant leur tradition sacrée, ils seraient obligés de se soumettre à la domination étrangère; qu'il reconnaissait que les armes des étrangers étaient invincibles et que la fortune les favorisait toujours; que, persuadé enfin par ses propres yeux qu'il ne leur restait aucune espérance, il croyait plus sage de se soumettre pour sortir de la lutte avec honneur et obtenir au moins quelques conditions avantageuses.

6. Quizquiz, qui n'avait jamais connu la peur, reçut comme une insulte le sage raisonnement de l'Inca; il lui reprocha sa lâcheté, et lui dit qu'il souillait toute la gloire qu'il avait acquise jusqu'alors. Huayna-Palcon, humilié, lui répondit d'une voix altérée que ses raisons étaient justes, et que s'il voulait s'assurer qu'elles n'étaient pas dictées par la lâcheté, il n'avait qu'à livrer aussitôt une seconde bataille aux chrétiens, et que lui et les siens seraient prêts à mourir en combattant avec honneur plutôt que de vivre en fugitifs dans

les forêts. Quizquiz, beaucoup plus irrité, jura par le Soleil qu'il châtierait les mutins ; mais l'Inca, devenu furieux, lui traversa la poitrine de part en part d'un coup de lance, et les autres témoins de l'événement accoururent aussitôt et lui coupèrent la tête (Niza, *Conq. de la provincia de Quito.* — Gomara, c. 128).

7. Telle fut la fin malheureuse du plus grand homme qu'ait jamais eu l'empire florissant du Pérou ; qui l'avait gouverné pendant près de trente ans à la satisfaction générale, et avec une autorité absolue et un zèle infatigable. Nous ne savons pas quel était son véritable nom : celui de Quizquiz, qui se traduit par *barbier*, lui vint de l'emploi qu'il exerçait dans sa jeunesse, et qui consistait à couper avec adresse le peu de barbe que l'Inca Huayna-Capac avait au menton. A peine était-il mort, que toute son armée se dissipa comme une fumée. Huayna-Palcon, revenu de sa colère, éprouva la plus grande douleur d'avoir tué de ses propres mains un homme qu'il avait aimé

tendrement toute sa vie, et qui avait fait jusqu'à la fin tous ses efforts pour le placer sur le trône. Il se rendit aussitôt à Cacha, dont il était originaire, auprès de son oncle maternel Cachulima, qui avait reçu le nom de Don Marcos Duchicela; mais à peine y était-il arrivé que ses chagrins lui occasionnèrent une fièvre violente qui l'enleva au bout de quelques jours (Niza, *ibid.*).

8. Cette dernière victoire ayant mis tout le royaume, sans opposition, entre les mains des conquérants, Cieça de Leon l'appelle *très-avantageuse* (*Cron.*, ch. 42); mais il la confond avec celle que remporta Belalcazar sur Rumiñahui. Les divers corps de l'armée dispersée se rendirent ou volontairement ou après une faible résistance. Le capitaine Belalcazar, se voyant délivré du plus grand ennemi de la nation espagnole, et n'ayant plus à craindre les Indiens, se trouva en état de poursuivre la conquête et d'organiser à son gré les affaires du royaume. Comme il lui manquait pour

cela le papier, le fer et quelques autres choses de première nécessité, il envoya deux soldats avec quelques Indiens fidèles en chercher à San-Miguel et porter en même temps à Pizarro la relation de cette dernière victoire.

9. A cette occasion le bon religieux Fray Marcos de Niza trouva le moyen d'exécuter son projet de retourner à la Nouvelle-Espagne; il prétexta qu'étant désigné comme premier commissaire général de son ordre dans les provinces du Pérou, où était venu déjà un nombre considérable de religieux, il fallait qu'il pensât à les établir dans le pays, ainsi qu'à en envoyer quelques-uns à Quito. Le véritable motif de son départ était le mécontentement excessif qu'il éprouvait de Belalcazar, à qui il avait demandé, par écrit et de vive voix, de lui faire la grâce de modérer le zèle de son lieutenant-général Ampudia, qui s'était livré aux plus sanglantes cruautés et aux plus affreuses tyrannies envers les Indiens de Quito, mettant à feu et à sang leurs villages, sans

autre cause que son insatiable avarice. Belalcazar, loin d'y porter remède, semblait approuver par son silence toutes ces barbaries. C'est pour cette raison que tous les écrits de Niza sont si violents, moins contre Ampudia, qu'il ne regarde que comme l'instrument, que contre Belalcazar lui-même.

10. Niza rejoignit le capitaine Pedro de Alvarado à San-Miguel; celui-ci revenait de Pacha-Camac, où il avait reçu de Pizarro même les cent mille pesos d'or qu'on lui avait promis, ainsi que beaucoup d'autres présents. Il laissa dans le pays non-seulement les soldats qui l'avaient suivi, mais aussi les Alvarados ses parents, qui jouèrent par la suite un grand rôle dans le Pérou, ainsi que le capitaine Garcilasso de la Vega, qui fut le père de l'écrivain du même nom. Quelques auteurs mal informés disent que Pizarro reçut avec magnificence Pedro de Alvarado dans la ville de Lima, et que ce fut dans cet endroit qu'il lui donna les cent mille pesos d'or.

11. C'est une erreur, car ce fut le 6 janvier 1535 que Pizarro posa la première pierre de cette nouvelle ville, et le 18 du même mois il lui conféra le titre de ville avant qu'elle fût terminée. Si Alvarado ne retourna pas dans son gouvernement de Guatimala à la fin du mois précédent, il est indubitable qu'il partit au plus tard dans les premiers jours de 1535. L'auteur le plus exact sur ce point est Gomara, qui assure, d'après ce qu'il tenait d'Alvarado lui-même, qu'il fut reçu et payé à Pachacamac, quand Pizarro n'avait pas encore l'idée de fonder la ville de Lima (*Hist. gén.*, c. 129). Si quelques personnes reculent cette date, d'autres au contraire l'avancent; comme, par exemple, le docteur Robertson, qui place la fin de l'histoire d'Alvarado et son retour à Guatimala en 1533 (*Hist. d'Am.*, liv. 6, f. 123).

12. Toute la différence qui existe entre les auteurs vient du long séjour que fit Alvarado à San-Miguel après y être arrivé en com-

pagnie d'Almagro dans le mois de mars 1534, sans avoir d'entrevue avec Pizarro jusqu'à la fin de la même année. Ce retard vint d'abord de sa part : il voulut donner des ordres pour remettre ses navires à Puerto-Viejo, et attendre la nouvelle certaine de leur exécution. Lorsqu'elle lui parvint, il se vit obligé de prolonger encore son séjour à San-Miguel, à cause du bruit qui courait qu'Almagro et Pizarro étaient en querelle dans la ville de Cuzco.

13. Il est vrai que lorsque Alvarado arriva à San-Miguel avec Almagro, celui-ci apprit par le bruit public ce que Pizarro avait obtenu de la cour : Pizarro était confirmé dans sa charge de gouverneur du Pérou, auquel on donnait le nom de Nouvelle-Castille; on lui accordait soixante-dix lieues de pays en sus des deux cents qu'il avait eues d'abord, la partie de la rivière de San-Juan en se dirigeant vers le sud; on joignait à cela des priviléges et le titre de marquis de los Atavillos. Quant à Almagro, il était pourvu d'un autre gouver-

nement indépendant dans le Pérou, sous le nom de nouveau royaume de Tolède, lequel devait commencer aux limites de celui de Pizarro et s'étendre vers le sud sur un espace de deux cents lieues. On lui accordait le titre d'adelantado et de gouverneur, et on lui donnait plein pouvoir dans la juridiction de son territoire. Fernando Pizarro était créé chevalier de l'ordre de Saint-Jacques.

14. A peine Almagro eut-il appris ces nouvelles qu'il laissa le capitaine Alvarado à San-Miguel et partit en toute hâte pour s'emparer de la ville de Cuzco, pensant qu'elle faisait partie du pays qui lui était accordé. Les deux frères Juan et Gonzalo Pizarro s'y trouvaient dans ce moment et s'opposèrent si obstinément aux projets d'Almagro, qu'ils furent sur le point de décider leur différend par les armes. A cette nouvelle, Francisco Pizarro quitta Pacha-Camac pour se rendre à Cuzco; mais ne voulant pas se brouiller avec Alma-

gro, il chercha à l'apaiser en lui offrant des conditions avantageuses.

15. Il lui proposa d'entreprendre la conquête du Chili, lui promettant que si ce pays ne répondait pas à ses espérances il partagerait aussitôt avec lui le gouvernement du Pérou, selon les ordres de la cour, qu'on n'avait pas encore reçus officiellement et auxquels il ne croyait, par conséquent, pas obligatoire pour lui de se conformer. Almagro accepta généreusement ces propositions; ils renouvelèrent donc, le 12 juin 1534, leur ancienne amitié et leur traité; Almagro partit pour le Chili, et Pizarro, en retournant vers les provinces maritimes, s'arrêta sur sa route pour fonder la ville d'Arequipa, d'où il partit à la fin de l'année pour celle de Pacha-Camac, dans les environs de laquelle il avait formé le projet de construire la capitale de son gouvernement. Alvarado, en apprenant son retour, alla le trouver, et fut reçu et payé, comme nous l'avons dit, avant la fin de l'année 1534.

## § 6.

**Entrée solennelle du capitaine Sébastian de Belalcazar dans la ville de Quito. Il projette de nouvelles conquêtes.**

1. Belalcazar, retenu à Rio-Bamba jusqu'aux premiers jours du mois de mai de 1534, termina avec satisfaction non-seulement les différends survenus entre Almagro et Alvarado, mais aussi la soumission des provinces du sud. Cependant son lieutenant-général Ampudia avait de son côté, si ce n'est réduit, au moins dévasté les autres provinces du nord jusqu'aux extrémités du royaume. Il avait été chargé de réparer dans la ville de Quito les dégâts que Ruminahui y avait causés, et de gagner l'af-

fection du peuple indien, dont les caciques et les seigneurs étaient venus volontairement se soumettre.

2. Il exécuta cet ordre en employant plus de dix mille Indiens aux travaux les plus rudes. Les uns allaient dans les forêts couper des madriers et des joncs, les autres construisaient les toits des édifices de moindre importance; un grand nombre était employé à fabriquer des tuiles et des carreaux, et la plupart à détruire les constructions et les édifices publics les plus importants, sans laisser pierre sur pierre, partout où avaient existé des palais, des temples, des magasins, des forteresses, des colonnes et des tombeaux des anciens rois, sous le prétexte de construire au plus vite, avec ces mêmes pierres, dans le style européen, l'église principale, la maison du gouverneur et les autres édifices publics et maisons particulières, ce qui se faisait avec le plus grand soin : mais le véritable but d'Ampudia était de rechercher, par les fouilles qu'il faisait

faire dans ces endroits, les trésors cachés de Huayna-Capac. Il en trouva en effet une grande quantité dans les tombeaux, mais pas autant qu'il croyait : c'est pour cela qu'il tourna sa fureur contre les pauvres Indiens.

3. Il n'est pas nécessaire de croire tout ce que raconte Niza comme témoin oculaire, ni tout ce que la renommée a répandu contre le nom exécrable d'Ampudia, pour éprouver toute l'horreur que mérite la conduite de ce général, qu'on ne peut comparer qu'à celle de Rumiñahui. « Il fit appeler, dit Niza (*Informacion á* » *la corte y al Obispo Zumarraga de Mexico*), » un des principaux caciques de Quito nommé » Huyes, lui lia les pieds et lui fit souffrir » mille autres tourments pour le forcer à lui » dire où était l'or d'Atahualpa, ce qu'il igno- » rait complétement. Il fit aussi brûler, sans » aucun motif, un autre chef appelé Chamba, » ainsi que Cozo-Panga, ancien gouverneur » des provinces de Quito; il était venu se sou- » mettre, mais comme il n'apportait pas assez

» d'or et ignorait l'endroit où était caché le » trésor, Ampudia lui fit subir cette mort » cruelle, ainsi qu'à beaucoup d'autres sei» gneurs : on eût dit qu'il ne voulait pas qu'il » en restât un seul dans le pays. »

4. Ayant appris enfin qu'une partie des trésors était enterrée dans la ville et que le reste avait été emporté par Ruminahui dans les rochers escarpés et déserts où il s'était réfugié, il en suivit la trace avec presque toute son armée. La vallée de Machachi, qui dominait cette montagne inaccessible, était pleine de villages indiens qu'il mit à feu et à sang, les considérant comme complices de la retraite du général indien. « Il prit dans cet endroit, dit » le même Niza, un grand nombre d'Indiens; » et après les avoir enfermés dans trois gran» des maisons, il y mit le feu, sans qu'ils » eussent fait la moindre chose contre les Es» pagnols, ni qu'ils eussent fourni le moindre » prétexte à cette vengeance; il arriva dans » cet endroit qu'un prêtre nommé Ocaña

» ayant retiré un enfant de l'incendie, un » autre Espagnol le lui arracha et le rejeta » dans les flammes. Ce soldat, s'en retournant » le même jour à son quartier, tomba mort » tout d'un coup, et je fus d'avis de ne point » lui accorder de sépulture chrétienne, etc. » (*Idem.*)

5. Ces hommes aveugles et furieux ne songeaient aucunement au mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes en exterminant les Indiens. « Ils » allaient reconnaître, dit Palomino, leurs » provinces et leurs villages, et en prendre » possession. Si les Indiens les recevaient en » amis et sans prendre la fuite, on les mettait » à la torture pour qu'ils avouassent où se » trouvaient les trésors. Si, avertis par l'exem» ple des autres, ils abandonnaient leurs » maisons, les Espagnols les incendiaient, dé» truisaient les provisions de vivres que ren» fermaient les dépôts, et poursuivaient les » fugitifs comme des bêtes fauves, avec des » chiens de chasse qu'ils nourrissaient de la

» chair des Indiens, et qu'ils retenaient par » des chaînes pour qu'ils les tuassent peu à » peu. Dans l'espace de quelques mois ils dé- » truisirent plus de cent mille pacos et lamas, » pour en manger le cœur, qu'ils aimaient » beaucoup. Ils rendirent impossible la cul- » ture des champs, ce qui occasionna une telle » famine, que les Indiens qui ne tombaient » pas sous leurs coups étaient trouvés morts » de faim dans les chemins. Il s'en fallut peu » que ceux qui avaient causé cette famine n'en » fussent eux-mêmes victimes, car on en vint » à payer un lama ou une fanègue de maïs » jusqu'à dix pesos d'or. » (*Informacion*, p. 2.)

6. Je ne suis pas étonné qu'un Ampudia, déshonneur de sa nation, et un Sanches, du même caractère, aient commis tant de barbaries, parce que je sais qu'ils étaient de vils soldats qu'on n'avait fait officiers que par nécessité, qu'ils étaient sans frein, sans discipline et éloignés de toute l'étendue d'un monde du souverain; à quoi il faut ajouter encore les

circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, et qui les mettaient à même de s'enrichir en un seul instant au moyen de ces violences; mais ce dont je m'étonne, au contraire, c'est du langage des historiens tant nationaux qu'étrangers.

7. Les écrivains nationaux qui firent connaître ces crimes n'accusèrent pas autant ceux qui les commirent que leur commandant Belalcazar, qui se trouvait à quarante lieues de distance, et les ignorait peut-être, ou qui, s'il les connaissait, ne pouvait pas y remédier sans abandonner en entier la conquête. Ils lui firent donc tant de mal que, chargé plusieurs années après de toutes ces accusations, il fut dépouillé de tous ses honneurs, de tous ses emplois et de tous ses biens, et mourut dans la dernière pauvreté au moment où on l'envoyait prisonnier en Espagne.

8. Je ne m'étonne pas moins des écrivains étrangers; les horreurs commises individuellement par des gens qui étaient le rebut des

peuples, sont attribuées par eux au corps entier de la nation, qu'ils accusent d'être sanguinaire; de sorte que, selon ces auteurs, tous les conquérants de Quito étaient des Rumiñahui; tous ceux d'Italie, des Néron; ceux d'Angleterre, des Cromwell; et enfin tous ceux de Portugal, des Carvalho. Mais laissons de côté cette discussion.

9. Telle était la condition où se trouvaient les provinces du nord lorsque Belalcazar apprit leur complète soumission, et la reconstruction de Quito, qui lui permettait d'y aller avec ses troupes. Il s'apprêta donc à partir, mais avant de se mettre en marche il demanda à Cachulima, dès lors appelé Don Marcos Duchicela, oncle maternel d'Atahualpa, ce qu'il désirait le plus en récompense de ses bons services. Celui-ci répondit qu'il ne voulait autre chose qu'un prêtre chrétien, qui vînt s'établir dans ses domaines de Cacha pour instruire et baptiser son peuple, et desservir l'église qu'il avait déjà préparée.

Belalcazar, quoique plein d'idées militaires et sans le moindre esprit de propagande, fut cependant si vivement touché de cette réponse, qu'il l'embrassa tendrement, lui accordant ce qu'il demandait et promettant d'en rendre compte en Espagne, comme il le fit en effet, ainsi que nous le verrons en son lieu.

10. Il transporta à Quito le siége du gouvernement du royaume, qui jusqu'alors avait été à Rio-Bamba; il donna à celle-ci le nom de ville de San-Pedro; il laissa un nombre suffisant d'habitants sous le commandement du capitaine Pedro del Villar, et se mit en marche avec ses troupes, dont le nombre avait augmenté par les nouveaux renforts qui étaient arrivés de San-Miguel; il fit son entrée solennelle dans Quito, l'étendard royal déployé, et en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint, le jour de la Pentecôte de l'année 1534.

11. Il opéra immédiatement la répartition des provinces du royaume, sous le titre de

commanderies, aux personnes qui s'étaient distinguées à son service, et avaient mérité les plus grandes récompenses. Le but de cette institution fut, dans le principe, louable et même nécessaire; chaque commandeur devait gouverner sa province et soumettre de gré ou de force les Indiens à l'obéissance et au travail, ce qui devait leur procurer des revenus considérables et augmenter le produit des tributs qu'on payait à l'empereur.

12. Il leur recommanda en même temps de chercher à établir dans chaque province, soit dans les villes indiennes, soit dans d'autres endroits qui paraîtraient plus convenables, des établissements espagnols qui prendraient d'abord le titre d'*asientos*, et pourraient recevoir par la suite les priviléges de villes ou de bourgs; en conséquence on établit dans les provinces du sud les *asientos* de Latacunga, Mocha, Hambato, Chimbo, Alausi, Chanchan, Cañar et Patos; et dans celles du nord, ceux de Cayambi, Otavalo, Carangui et Huaca.

13. Plusieurs autres provinces restaient encore à organiser. Avant de partir de Rio-Bamba, Almagro recommanda à Belalcazar de s'occuper particulièrement des provinces maritimes de l'ouest, et d'y établir des colonies, surtout dans deux ports de mer, l'un à Cancebi, et l'autre dans le golfe de Guayaquil. Mais ces provinces n'attiraient pas autant l'attention de Belalcazar que celles du nord, placées hors du royaume, et sur lesquelles il avait fondé les plus grandes espérances, à cause des richesses en or qu'on croyait qu'elles renfermaient. Il s'occupa donc d'abord de les soumettre, et en chargea son lieutenant-général Juan de Ampudia, au détriment du capitaine Alfonso Palomino, à qui il avait promis ce commandement.

14. Il donna à Ampudia soixante hommes d'infanterie, trente cavaliers et deux mille Indiens pour lui frayer le chemin, ainsi que les vivres et les munitions nécessaires. Il lui ordonna de ne s'engager dans aucun combat

avec les naturels, mais seulement de s'occuper à reconnaître les provinces et les pays les plus riches en métaux, en suivant toujours le chemin pratiqué entre les deux grandes Cordillières, jusqu'à l'endroit qui lui paraîtrait le plus convenable pour y poser les fondements d'une première colonie, et d'y attendre son retour des ports de mer. Cachulima, pendant son séjour à Rio-Bamba, lui avait fourni des renseignements et des lumières sur deux riches provinces limitrophes nommées Macas et Huambayas, dont les Incas avaient eu à peine connaissance, et qui n'étaient qu'alliées avec Atahualpa. Il envoya dans ces provinces deux personnes guidées par des Indiens de Cacha, pour chercher à contracter une alliance avec elles et voir s'il était possible de fonder dans cet endroit quelques *asientos* de mines.

15. Belalcazar, ne voulant pas s'arrêter dans les deux établissements maritimes, confia celui de Cancebi, appelé plus tard Puerto-Viejo, au capitaine Pedro de Puelles, en lui donnant

soixante hommes, trente chevaux et quatre mille Indiens. Il alla en personne à Guayaquil et y laissa cent hommes, cinquante chevaux et quatre mille Indiens; car les habitants étant nombreux, et d'autant plus indomptables qu'ils n'avaient jamais subi le joug des Incas, il fallait donc des forces considérables pour les maintenir dans le devoir.

16. Belalcazar, en retirant en même temps un si grand nombre d'Espagnols et d'Indiens d'un seul endroit, trouva le meilleur moyen de remédier au manque de vivres qu'avait causé dans le royaume de Quito la conduite imprudente et barbare de quelques conquérants; car, sans cela, il aurait été certainement en état de fournir des provisions pour plusieurs années. Je réserve pour le chapitre suivant les détails du voyage d'Ampudia dans le nord, et je dirai ici seulement ce qui a rapport aux deux ports de mer et aux messagers envoyés chez les Huambayas et les Macas.

17. Quand le capitaine Pedro de Puelles

arriva avec son détachement à Puerto-Viejo, il trouva que, par un ordre postérieur d'Almagro lui-même, le capitaine Francisco Pacheco en posait les fondements avec des gens venus de San-Miguel. Les deux fondateurs se querellèrent et soutinrent leurs droits respectifs. Ils s'adressèrent enfin au marquis Pizarro pour en décider; celui-ci déclara que le droit était du côté de Puelles, comme envoyé le premier, et l'engagea cependant à céder, puisque Pacheco avait déjà commencé la construction d'une ville qu'il regardait, du reste, comme dépendante du royaume de Quito. Puelles s'en retourna avec ses gens, auxquels s'était joint un grand nombre d'aventuriers, mais sans les quatre mille Indiens, qui étaient morts dans les terres chaudes, auxquelles ils n'étaient pas habitués.

18. Belalcazar, ayant traversé la Cordillière par la province de Chimbo, arriva sans obstacles dans celle de Huanca-Vilcas, près du golfe, mais en perdant à chaque journée

deux cents et trois cents Indiens de Quito. Les diverses et nombreuses peuplades des provinces maritimes, ainsi que celles de l'intérieur, savaient très-bien que tout le Pérou et tout le royaume de Quito étaient au pouvoir des chrétiens, et que tôt ou tard elles auraient à subir le même sort; considérant le nombre des soldats de Belalcazar, sans compter ceux qui occupaient les provinces voisines de Manta et de Puerto-Viejo, les seigneurs de ces provinces se consultèrent entre eux, et tombèrent d'accord qu'on ferait alliance avec Belalcazar.

19. Ayant ainsi soumis non-seulement les Huanca-Vilcas, mais aussi les *Chanduyes*, les *Yaguales*, les *Colonches*, les *Chongones*, les *Daules*, les *Chunanas*, et plusieurs autres tribus, il fonda la ville de San-Yago de Guayaquil, le 25 juillet 1535, à 2° 12′ de lat. mér., et à 1° 24′ de long. ouest de Quito. Il nomma les regidores, et choisit pour juge et capitaine de toute la province don Diego de Daza, homme

âgé, de haute noblesse et d'un grand sens, mais de nulle capacité pour l'administration. Il écrivit, de là, à ses amis et à ses protecteurs de San-Miguel, et, par eux, à ceux de Panama et de Nicarangua, pour leur faire le récit de ses succès et leur demander d'envoyer autant de gens qu'ils pourraient aux ports de Guayaquil et de Cancebi, peu éloignés du premier. Le capitaine Francisco Pacheco avait d'abord fondé dans une baie la petite ville de Manta, à environ 1° de latitude méridionale et 2° 30′ de longitude ouest de Quito. A cinq lieues de Manta, dans l'intérieur, il avait aussi fondé la ville de Puerto-Viejo. Ayant laissé la plus grande partie de ses troupes à Guayaquil, et perdu par les maladies presque tous ses Indiens, Belalcazar s'en retourna avec très-peu de monde, qu'il laissa même dans l'asiento de Chimbo, qui est un point important pour traverser la Cordillière. En arrivant à Quito, au mois de septembre 1535, il trouva de nouvelles troupes, qui ar-

rivaient de San-Miguel avec beaucoup de chevaux, des armes et quantité de fer; il choisit deux cents hommes, quatre-vingts chevaux et quatre mille Indiens, et alla à la recherche de son lieutenant Ampudia, laissant à Quito, pour gouverner pendant son absence, le capitaine Juan Diaz de Hidalgo.

20. A peine Belalcazar était-il sorti de la ville qu'arrivèrent les deux messagers qu'il avait envoyés dans les provinces de Macas et de Huambayas; ils étaient si contents du pays qu'ils avaient visité, que les renseignements qu'ils donnèrent en faisaient un nouveau Pérou par l'abondance de ses métaux précieux, dont ils revenaient chargés. Ils vantèrent les mœurs douces et humaines des naturels, et la facilité d'y fonder de nouvelles colonies. La seule incommodité qu'ils y eussent remarquée était le climat ardent et humide, causé par l'abondance des pluies, surtout dans la province de Macas, où se trouvaient les plus grandes richesses. Le lieute-

nant gouverneur Hidalgo, ne doutant pas de l'exactitude de ces renseignements, envoya aussitôt un fort détachement sous les ordres du capitaine Gonzalo Diaz de Pineda pour y former des établissements ou asientos de mines. Cet habile officier réussit à fonder, malgré le petit nombre de ses gens, les deux asientos de Huambayas et de Macas. De cet endroit il acquit de nouveaux renseignements sur d'autres pays aussi riches en or, et où la cannelle croissait naturellement; il forma le projet de les visiter, et y parvint, dans le cours de l'année suivante 1536, en traversant les interminables provinces de Quixos, et tout le pays qu'on appelle proprement *Canela*.

21. A peine Pineda était-il parti pour cette expédition qu'on reçut à Quito la nouvelle de la destruction totale de la nouvelle ville de Guayaquil. Depuis le départ de Belalcazar, ceux qu'il avait laissés enlevaient journellement aux Indiens leur or et leurs plus belles

femmes; de sorte que ceux-ci, fatigués d'une semblable tyrannie, prirent les armes et les attaquèrent par surprise. De 70 hommes environ qui étaient restés dans cette colonie, il n'y eut que le lieutenant gouverneur Diego de Daza, et cinq autres qui purent échapper au massacre et arriver à Quito après bien des fatigues et des dangers (Cieça, *Crón.*, cap. 56).

22. Le lieutenant gouverneur de Quito, Don Juan Diaz de Hidalgo, se mit en marche vers Guayaquil, accompagné du capitaine Pedrode Daza et d'un nombre de soldats suffisant pour réduire les rebelles et rétablir la colonie. Il emmena aussi trois mille Indiens pris dans les commanderies, afin de les exposer au premier choc de l'ennemi. Ces malheureux Indiens n'avaient pas besoin de ce moyen pour mourir, car ils allaient combattre contre un ennemi plus puissant, contre les fièvres mortelles qui les détruisirent tous dès qu'ils furent arrivés dans les terres chaudes, comme les sept mille autres qui avaient péri dans les

deux expéditions précédentes ( *Palomino, Inform.*, p. 2 ).

23. Les révoltés, pensant bien que les chrétiens voudraient venger la mort de leurs compagnons, se préparèrent à mourir tous plutôt que de se soumettre une seconde fois au joug des étrangers. Cette résolution était si ferme dans leur cœur qu'ils repoussèrent plusieurs attaques sans que les capitaines Daza et Tapia pussent pendant longtemps obtenir le moindre avantage; même dans un combat livré en rase campagne où la cavalerie avait toujours procuré aux Espagnols une victoire facile, les Indiens firent pleuvoir sur eux une si forte grêle de dards qu'ils leur tuèrent plus de vingt hommes et un plus grand nombre encore de chevaux, et les forcèrent à se retirer vers Quito.

24. Pizarro ayant appris cette défaite, et sachant que le gouverneur Belalcazar était occupé dans les conquêtes du nord, envoya aussitôt de Lima le capitaine Francisco de

Zacra avec un fort détachement. Celui-ci eut à soutenir mille combats sanglants sans pouvoir en venir à une action décisive. Contraints cependant, par de nouveaux renforts qui étaient arrivés, à capituler, les rebelles ne se soumirent qu'en déclarant que, puisqu'il existait un endroit d'où sortaient tant de chrétiens pour inonder leur pays, ceux-ci n'avaient qu'à faire venir aussi des chrétiennes, et à cesser de leur enlever leurs femmes. Ce ne fut qu'en acceptant cette condition et plusieurs autres qu'on put rebâtir Guayaquil, et Zacra eut soin de construire un fort pour s'y réfugier avec ses soldats en cas d'une nouvelle révolte; puis il demanda à Pizarro de lui envoyer une autre compagnie de chrétiennes.

25. Cette colonie aurait existé et prospéré pendant longtemps, si un nouvel événement imprévu ne l'avait pas détruite entièrement en moins d'une année; ce fut la révolte générale qui éclata dans le Pérou par l'influence de l'Inca Manco-Capac, qui, ayant mis le

siége devant les villes de Cuzco et de Lima, obligea le capitaine Zacra d'abandonner la colonie pour venir avec tout son monde au secours des Espagnols. Quand la paix fut rétablie, le marquis de Pizarro envoya aussitôt le capitaine Francisco de Orellana pour rétablir une troisième fois la ville de Guayaquil, en 1537 ( Cieça, *Idem*, cap. 56 ).

## § 7.

### Conquête de la province de Popayan.

1. L'objet de la nouvelle entreprise de Belalcazar dans le nord du royaume de Quito (1), fut de s'emparer d'un pays très-riche auquel on donna dans la suite le nom de gouvernement de Popayan. Il comprend une étendue

(1) Castellanos (*Elegia de Belalcazar*, chant 2) rapporte que Belalcazar rencontra à Quito un Indien natif de Bogota, et que ce fut sur la description qu'il lui fit des richesses de Cundinamarca qu'il se décida à se diriger vers le Nord. Piedra-Hita (*Historia de la Nueva-Granada*, Anvers, 1688, f°, liv. IV, chap. 1), rapporte le même fait. Il dit que cet Indien fut pris par Luis Daza à Latacunga, et que c'était un ambassadeur que le roi de Cundinamarca, serré de près par les Chizcas, avait envoyé à l'Inca pour implorer son appui. Il ajoute que cet Indien mourut pendant la route.

de six degrés et demi ou de cent soixante lieues du nord au sud, et de cent lieues environ de l'est à l'ouest. Il touche vers le nord au nouveau royaume de Grenade, à 7° 30′ lat. sept. dans la province d'Antioquia, et vers le sud, au royaume de Quito, à 1° environ de lat. mér. par la province de Pastos; il est borné à l'orient par le cours du grand fleuve de la Madeleine, et au couchant par les côtes de la mer du Sud et les pays indépendants du Darien.

2. Ce vaste pays est entouré de hautes montagnes jusqu'au delà du deuxième parallèle de latitude, et renferme à la fois des climats froids, tempérés et chauds. Depuis le deuxième parallèle il s'étend vers le nord entre trois Cordillières, plus basses et très-éloignées les unes des autres, formant ainsi entre elles des plaines immenses et des vallées brûlantes arrosées par de nombreuses rivières, qui descendent des deux chaînes de montagnes; entre la Cordillière de l'est et celle du milieu coule du sud au nord la rivière de la Madeleine; entre celle du

milieu et celle de l'ouest coule parallèlement le Cauca, qui reçoit aussi des ruisseaux; et enfin, à l'orient de la Cordillière occidentale, qui est la plus basse, se trouvent des pays tantôt plats et tantôt montueux, qui s'étendent jusqu'à l'Océan.

3. Toutes ces provinces ne sont pas moins fertiles que riches en métaux précieux; elles sont, sous ce rapport, bien supérieures au Pérou; elles étaient habitées par diverses peuplades indépendantes, dont aucune n'était assez nombreuse pour pouvoir, à elle seule, lever une armée considérable. Les habitants étaient sauvages et barbares, et descendaient, à ce qu'on croit, des Caraïbes des Antilles; car tous étaient anthropophages, et se faisaient continuellement la guerre pour s'entre-dévorer, c'est à peine s'ils avaient quelques idées religieuses; ils croyaient pourtant généralement à l'immortalité de l'âme, quoique l'idée qu'ils en avaient fût beaucoup plus vague que celle des Péruviens.

4. Ils étaient à peine sortis du premier degré de barbarie, qui consiste dans la vie errante de simples chasseurs. Ils cultivaient le maïs, plusieurs racines propres à la nourriture, et des bananes; ils avaient en abondance des porcs, des lièvres et des oiseaux, dont ils mangeaient la chair; mais, comme ils se procuraient tous ces objets sans fatigue, ils passaient leur vie dans le vice et l'oisiveté; ils haïssaient la sujétion et l'esclavage, n'ayant jamais eu à supporter le moindre joug. Si quelque petit seigneur était attaqué par un autre plus puissant, il abandonnait facilement sa maison et ses champs cultivés, et allait s'établir dans un autre endroit, certain d'y trouver des ressources égales, et quelquefois plus abondantes encore.

5. Un d'entre eux, nommé Popayan, était seigneur d'une grande province qui portait le même nom, et qui était située à un peu plus de deux degrés de latitude. Belalcazar s'en empara et en fit plus tard sa résidence

principale et la capitale de ses conquêtes; c'est pour cela que toutes les provinces environnantes prirent le nom de gouvernement de Popayan. Ce gouvernement comprenait d'abord tous les pays décrits plus haut; mais par la suite il fut diminué de beaucoup, parce qu'on annexa au nouveau royaume de Grenade le cours de la Madeleine et les villes que Belalcazar avait fondées sur ses rives. Je le décrirai tel qu'il fut dans le commencement.

6. Pour désigner la position des colonies espagnoles de ce pays, j'emploierai les degrés de longitude, non d'après le méridien de Ténériffe, de Paris ou de Londres, mais d'après celui de Quito, selon l'usage introduit par plusieurs géographes modernes. Ceux qui n'auraient pas de cartes calculées d'après ce méridien, peuvent, malgré cela, supputer les degrés, en sachant exactement la position de la ville de Quito, qui est traversée par ce méridien; or sa longitude calculée du pic de

Ténériffe, est de 295° 15′ 45″ Est; d'après le méridien de Paris, elle est à 90° 22′ ouest, et d'après celui de Londres, 77° 49′ 56″. Les nations qui habitaient cette province n'avaient jamais été conquises par les Incas, et n'étaient réunies entre elles par aucun lien. Cependant un bruit confus s'était répandu parmi elles de l'arrivée d'une nation puissante, qui avait conquis les royaumes du Pérou et de Quito. Mais, comme toutes les tribus étaient indépendantes et incapables, par leur barbarie, de s'unir pour opposer une résistance suffisante, elles ne songèrent pas à la défense, quoiqu'elles n'ignorassent pas le danger.

7. J'ai déjà dit comment Juan d'Ampudia, lieutenant-général de Belalcazar, avait été envoyé en avant pour préparer cette conquête; il avait reçu l'ordre de ne pas s'écarter de l'espace compris entre les deux Cordillières, et de ne s'engager dans aucun combat dangereux. Il était chargé seulement de reconnaître les pays et les peuplades qui l'habitaient. Il

devait s'arrêter dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus convenable pour fonder une colonie, et y attendre Belalcazar. Il partit donc de Quito au mois de janvier 1535 avec soixante hommes, trente chevaux et deux mille Indiens; la moitié de ceux-ci étaient destinés à aller toujours en avant pour frayer le chemin et chercher des vivres; il leur était recommandé de s'arrêter dans les endroits difficiles, ou lorsqu'ils apercevraient quelque danger; les mille autres devaient accompagner les Espagnols et porter les bagages. Nulle part ils n'éprouvèrent de résistance sérieuse; car aussitôt que ces tribus sauvages voyaient arriver des ennemis puissants, alliés avec d'autres Indiens, ils abandonnaient leurs maisons et leurs terres, et se réfugiaient dans les montagnes et dans les forêts, en laissant tout à la disposition des étrangers.

8. Ampudia continua toujours sa route sans faire alliance avec aucune de ces nations; dans leurs provinces et dans leurs villages il

causait les mêmes effets que la foudre ou le mercure. Semblable à celui-ci, il recueillait tous les métaux précieux qu'il trouvait dans les maisons, et comme celle-là il brûlait et réduisait en cendres les habitations et les champs cultivés.

9. En arrivant enfin à une distance de près de deux degrés, il rencontra quelque opposition dans la province de Lili, qui se composait des tribus de Xaumundi, de Palo, de Soliman et de Bolo, qui habitaient les bords des petites rivières qui se jettent dans le Cauca; ici, il fit usage avec plus d'activité de ses deux qualités distinctives, en mettant les villages à feu et à sang, et en ramassant tout l'or qu'il trouvait en abondance. Ce pays sembla à Belalcazar le plus convenable pour l'exécution de ses projets; c'est pour cela qu'y fixant sa résidence, il ne s'occupa pendant tout le reste de l'année qu'à faire des excursions dans les pays voisins, et à tout soumettre par la force des armes.

10. Quelques Indiens s'étant soumis, Ampudia voulut remplir les ordres de son chef en fondant aussitôt la première colonie. Il choisit sur les bords du Cauca un endroit commode, et y jeta, au commencement de 1536, les fondements d'une ville qu'il nomma Ampudia, et en désigna les juges et les regidores. Belalcazar resta longtemps en route et arriva au mois de septembre de la même année. Il amenait avec lui un corps choisi de deux cents hommes d'infanterie, de quatre-vingts chevaux et de quatre mille Indiens. Il divisa cette armée en quatre parties; une, composée seulement de mille Indiens, allait devant pour éclairer la route et recueillir des vivres; ils suivaient toujours les traces d'Ampudia, qui étaient reconnaissables aux monceaux de cendres que l'on trouvait de tous côtés; la seconde, qui servait d'aile gauche, placée à l'occident, était composée de cinquante soldats et de mille Indiens sous le commandement du capitaine Pedro de Puelles; la troisième, for-

mant l'aile droite et marchant à l'orient, était composée du même nombre de soldats et d'Indiens, et commandée par le capitaine Alonzo Sanches; la dernière formait le centre; elle était composée de cent hommes et de mille Indiens sous les ordres de Belalcazar lui-même, et devait envoyer des secours à la droite ou à la gauche suivant la nécessité.

11. Belalcazar avait ainsi disposé son armée dans le but de soumettre immédiatement toutes les provinces qu'il découvrirait. On aurait sans doute obtenu de meilleurs résultats si on n'avait pas confié l'aile droite à un homme qui ne valait pas mieux qu'Ampudia. Sanches, avant de sortir du royaume de Quito, avait déjà montré son caractère cruel dans la province de Huaca; il avait donné des ordres pour qu'on préparât des vivres et un corps de guerriers pour l'accompagner; mais il n'y avait plus d'Indiens, car Ampudia les avait tous emmenés avec lui. Il n'y eut donc que les femmes et les petits enfants qui vinrent

au-devant de lui chargés de tous les vivres qu'ils avaient pu réunir. Sanches, croyant qu'on lui avait désobéi et que les hommes ne voulaient pas le suivre, donna aussitôt l'ordre de passer au fil de l'épée les femmes et les enfants.

12. Palomino, qui raconte cet acte de cruauté, dit qu'il arriva alors un miracle : un soldat, en donnant un coup de sabre à une femme, le brisa par le milieu au premier coup, et au second il ne lui resta plus que la poignée, sans qu'il lui eût fait la moindre blessure. Un autre soldat, ayant voulu tuer une autre femme avec un poignard à deux tranchants, au premier coup son arme se brisa à quatre doigts de la pointe, et au second il ne lui resta que le manche, sans qu'il eût pu blesser la femme (*Informacion veridica*, p. 2). Cet auteur ajoute que des quatre mille Indiens qu'amena Belalcazar, et des deux mille qui allèrent en avant avec Ampudia, il n'y en eut pas vingt qui retournèrent chez eux, ayant tous péri

dans les terres chaudes et surtout à Patia (*Idem*).

13. En sortant du territoire de Quito, Belalcazar reconnut d'abord la nombreuse peuplade de Quilla-Cinga, partagée en plus de trente tribus indépendantes, qui, si elles eussent eu un seul chef, auraient pu empêcher la conquête en formant une armée de soixante mille hommes. Il en soumit plusieurs, tels que les Ipiales, Guatmataes et Funes, qui étaient au milieu; les Sapuyes, Tuquerres, Mallamas, Yasquales et autres situées à l'occident, et les Imazacamatas, Bexondinos et Meonsidinos à l'Orient, après quoi il se dirigea vers le Nord-Est. Il soumit les Sebondoyes et les Mocoas de l'ancienne Paria; mais il n'en resta qu'un petit nombre, parce qu'ils se retirèrent presque tous vers le Sud et s'établirent dans une province appelée Mocoa, que les habitants de Quito ne conquirent que longtemps après.

14. En arrivant chez les Pichivimbis et les

Cuyles, qui lui semblèrent moins sauvages, il vit, entre les rivières de Telimbi et de Patia, les premières mines d'or, et apprit qu'en allant vers le nord et le couchant elles devenaient beaucoup plus abondantes. S'avançant un peu plus vers le nord il soumit les féroces peuplades des Chapanchicas, Masteles et Abades, qui sont peu nombreuses, mais très-riches en or; sur les terres de la première il fonda la ville de Madrigal, qui dura peu de temps; il soumit un peu plus loin la province de Cachua, habitée par deux peuplades, les Patias et les Boxoleos, dont les terres très-chaudes, mais très-riches, furent le tombeau de presque tous les Indiens de Quito.

15. A la fin de 1535, Belalcazar arriva enfin au lieu où son lieutenant-général avait déjà fondé la ville d'Ampudia. Il trouva que cette colonie ne réunissait pas toutes les conditions désirables; il voulait une position avantageuse, qui pût servir de retraite et de dépôt pour ses troupes, ses armes et ses

munitions; il avait l'intention d'y faire sa résidence ordinaire, et d'envoyer de là des expéditions entreprendre des conquêtes de divers côtés. Il choisit donc un endroit plus convenable sur la rive orientale du Cauca, dans la province des Gorones, et fonda, au commencement de 1537, la ville de Santiago de Cali, par environ quatre degrés de latitude nord, et deux degrés et demi de longitude est de Quito. Le climat, ayant été reconnu malsain, la ville fut transférée par son lieutenant Miguel Muñoz, le 5 juillet de la même année, sur la rive occidentale, où elle est encore aujourd'hui.

16. La ville d'Ampudia cessa donc d'exister, ainsi que son nom détestable, dont les anciennes histoires font à peine mention. Toutes les troupes passèrent à la nouvelle ville de Cali, qui devint dès lors comme le chef-lieu ou la capitale de ce nouveau gouvernement. Avant de continuer ses conquêtes, Belalcazar voulut d'abord retourner vers le Sud jusqu'à

la source de la grande rivière de Cauca et soumettre en même temps les peuplades qui habitent ses bords. Palomino l'accuse de cruauté dans cette expédition, pour avoir laissé seul, et au pouvoir des barbares, un soldat nommé Martin d'Aguirre, parce qu'il était malade et ne pouvait le suivre comme les autres. Il est vrai que ce malheureux trouva un tombeau dans le ventre des Caraïbes avant que son mal se fût aggravé (*Informacion*, p. 2).

17. Belalcazar éprouva beaucoup de résistance dans la dernière province qui restait encore à soumettre vers le Sud; le chef se nommait Popayan (1), et était un des plus riches et des plus puissants de ces contrées. Ses forces étaient médiocres; mais son alliance avec les nations voisines, qui étaient très-féroces, le

(1) Popayan habitait un fort construit de bambous entrelacés, et dont chaque côté avait cinquante pas de long. Il était défendu par plus de trois mille hommes, qui tous étaient ornés de joyaux d'or. Il était situé à quatre lieues de la ville où Popayan avait un palais supporté par quatre cents troncs d'arbres si gros que deux Espagnols ne pouvaient les embrasser (*Castellanos*, chant 3).

mit en état de faire une défense obstinée. Après plusieurs combats il fut enfin vaincu sans autre perte que celle de trois Espagnols et de quelques chevaux. Cette province plut beaucoup au général espagnol, tant à cause de ses richesses minérales que par la beauté de son climat, le plus agréable qu'on eût rencontré jusqu'alors. La ville principale était située au pied de la grande Cordillière, et l'on n'y épouvait pas la chaleur étouffante des vallées qui s'étendent vers le nord; elle était entourée de terrains placés dans diverses températures, et aptes à toute espèce de culture.

18. Charmé de voir tant d'avantages réunis, il fonda sur l'emplacement même de la ville indienne une autre ville qu'il nomma Popayan. De là il alla explorer la source du Cauca, sur les montagnes de Cocomicco. Il découvrit que cette rivière sortait du petit lac des Papas; de même que le fleuve de la Magdeleine. Quand il eut soumis les Purasés et les Cocomiccos, il ne lui resta plus rien à conquérir, puisque cette

nation touchait vers le Sud aux Mocoas, qu'il avait soumis en venant. Ceux-ci étaient très-nombreux, et occupaient une grande province nommée Paria, d'après la rivière de ce nom, qui forme l'Orénoque; les Indiens s'appelaient Mocoas, parce que la plus grande partie habitait le bord de la rivière du même nom, que reçoit dans cet endroit la rivière Paria. Au premier bruit des armes de Belalcazar, ils abandonnèrent presque tous leur pays, et se retirèrent un degré plus au sud, ou s'étant unis aux Patacos, qui habitaient derrière la mer Douce, ou grand lac de Mocoa, ils formèrent une nouvelle province sous le nom de Mocoa, que le royaume de Quito (1) conquit quelques années après.

19. L'intéressante découverte de la source de

(1) Castellanos (chant 3) rapporte que les Indiens de Paria firent la plus vigoureuse résistance. Ils étaient armés de boucliers de peau de tapir, à l'épreuve de la balle, et cherchaient à prendre les chevaux dans de grands filets qui leur servaient à la chasse du cerf. Ils les saisissaient hardiment par la queue pour frapper les cavaliers.

la Magdeleine porta Belalcazar à en suivre le cours jusqu'au Nord et à explorer l'immense pays les peuplades nombreuses qui s'étendent sur ces deux rives. Du côté de l'Orient, il conquit la grande et féroce province des Andaquis; mais il ne put en faire autant des Paëz, comme l'ont cru quelques auteurs, parce qu'ils étaient alliés des Andaquis. Il soumit la tribu nombreuse qui habitait sur les bords du Timana, qui se jette dans la Magdeleine à l'Est à 2° 15′ de latitude, et à 3° de longitude est de Quito. Il laissa dans cet endroit le capitaine Pedro de Añasco pour qu'il y fondât une colonie, ce qui eut lieu le 18 décembre 1537, sous le nom de ville de Timana.

20. Belalcazar continua ses découvertes en suivant le cours de la Magdeleine jusqu'à l'endroit où elle reçoit le Paëz du côté de l'ouest; il reconnut la nation des Paëz, non moins nombreuse, mais beaucoup plus guerrière qu'aucune des précédentes; elle possédait une partie des vallées chaudes et une partie des

montagnes inaccessibles coupées par des fleuves profonds et traversées par des forêts impénétrables; elle ne put donc être conquise, à l'exception de ceux qui habitaient sur les bords du fleuve nommé par la suite la Plata. On lui donna ce nom parce que les montagnes de ce pays étaient riches en minerai d'argent, que l'on trouvait si pur que l'on en coupait les veines avec un ciseau; on n'avait besoin, pour le purifier, que de le faire fondre simplement et sans être obligé d'avoir recours au mercure. Le général établit dans ces montagnes un *asiento* ou établissement de mines; et à leur pied il fonda la ville de San Sébastien de la Plata, au mois de mai 1538, à 2° 20′ de lat. sept., et à 2° 15′ de long. est de Quito.

21. Belalcazar voulait faire de ce pays son principal patrimoine; car il était aussi riche que les célèbres montagnes de Potosi, que l'on découvrit plus tard. Pendant qu'il était occupé à former cet important établissement, il reçut la première nouvelle des grandes révolutions

du Pérou ; il fut donc obligé de suspendre ses heureuses conquêtes dans ce pays, et d'aller se réunir, à Lima, au gouverneur Francisco Pizarro. Plusieurs petits détachements d'Espagnols étant arrivés successivement à Quito avec des femmes, quelques-uns vinrent jusqu'aux villes de Cali et de Popayan se réunir à Belalcazar.

22. Ils étaient venus chercher un refuge dans le royaume de Quito, à cause de l'incendie général qui consumait tout dans le Pérou, et que l'Inca Manco-Capac avait allumé en massacrant des Espagnols et en mettant le siége devant Cuzco et Lima. Quelques autres, arrivés peu de temps après, apportèrent la nouvelle que Pizarro, qui venait à peine de faire lever le siége de Lima, avait commencé une guerre sanglante contre Diego de Almagro, et que l'ayant vaincu avec une bataille, il le tenait prisonnier dans l'intention sans doute de lui donner la mort; qu'il avait envoyé aussitôt de nouveaux conquérants de

toutes parts, et qu'il comptait donner à son frère Gonzalo le royaume de Quito avec le titre de gouverneur.

23. En recevant ces nouvelles, Belalcazar, craignant d'être privé du fruit de ses travaux, voulut prévenir sa disgrâce en gagnant les bonnes grâces de Pizarro, et, se dirigea en toute hâte vers la ville de Popayan où il avait laissé, pour son lieutenant, le capitaine Pedro de Puelles, qui était un grand ami de Pizarro. Celui-ci avait remplacé dans ses bonnes grâces et dans sa confiance Juan d'Ampudia, mort entre les mains de gens aussi barbares que lui, qui l'avaient attaché vivant à un poteau, lui avaient arraché le cœur, et l'avaient dévoré.

24. Après avoir fait part de ses craintes à Puelles, et avoir délibéré avec lui, Belalcazar créa à Popayan une monnaie royale, et fit aussitôt frapper l'or que lui et son lieutenant Ampudia avaient recueilli dans les provinces nouvellement conquises. Quelques auteurs

assurent qu'après avoir prélevé le quint du roi il restait encore plus de cinq cent mille pesos d'or; il employa tout cet argent à venir au secours de Pizarro, qui en avait le plus pressant besoin, espérant obtenir ainsi de n'être pas entièrement dépouillé de ses conquêtes. Avant de quitter Popayan, il lui accorda les priviléges de ville, et partit à marches forcées en compagnie du capitaine Puelles (Palomino, *Informacion*, p. 2).

25. En arrivant à Quito, après trois ans d'absence, il la trouva tout autre qu'il l'avait laissée; elle paraissait très-étendue à cause de ses rues tirées au cordeau. Il regarda avec admiration les édifices publics et particuliers de construction nouvelle ou simplement réparés dans le style européen. Il y avait alors plus de six cents familles espagnoles, vingt mille Indiens, et un nombre proportionné d'ecclésiastiques séculiers ou réguliers, qui avaient déjà fondé plusieurs couvents. Il félicita donc et remercia son lieutenant, le

capitaine Juan Diaz de Hidalgo, à l'infatigable zèle et à la vigilance duquel cette capitale était redevable de ses immenses progrès. Tandis que Belalcazar continue sa route vers Lima, il est bon de donner ici quelques détails sur les révolutions du Pérou.

## § 8.

**Révolte de Manco-Capac. — Commencement des guerres civiles des Espagnols, et leurs conséquences pour le royaume de Quito.**

1. L'Inca Manco-Capac, deuxième du nom, couronné par Pizarro lors de sa première entrée dans Cuzco, commença à s'inquiéter et à se plaindre, en voyant, par expérience, qu'on ne lui laissait que l'ombre de la souveraineté. Alors on l'enferma dans la forteresse de Cuzco, et c'est là qu'il réfléchit plus mûrement aux desseins qu'il avait déjà formés de recouvrer entièrement l'empire au prix du sang de tous les Espagnols. Ayant traité secrètement de cette affaire avec son frère

consanguin Paulo, avec Villa-Oma, seigneur indien, plein d'adresse, et avec Filipillo, le fameux interprète des conquérants, il souleva secrètement toutes les villes et toutes les provinces depuis le Chili jusqu'aux limites du royaume de Quito, ne pouvant aller plus avant, parce qu'il n'avait aucune influence directe dans ce pays.

2. Après avoir tout préparé pour l'exécution de ses desseins, il continua à se montrer très-soumis aux yeux de Juan Pizarro, et lui promit de tenir une conduite irréprochable; de cette manière, il obtint la permission de sortir de prison avant que Fernando Pizarro arrivât à Cuzco, de retour de la cour. Comme il habitait le palais des Incas, quoique observé continuellement par des sentinelles, il se lia d'une amitié étroite avec Fernando Pizarro dès son arrivée. Un jour il lui demanda la permission d'aller à une grande fête, qui se donnait dans un village peu éloigné, promettant de lui apporter de cet endroit une statue

en or massif de grandeur naturelle, qui représentait son père Huayna-Capac. Pizarro ne comprit pas le sens caché de cette promesse, qui se réalisa en effet; il lui accorda donc ce qu'il lui demandait; mais aussitôt que l'Inca fut sorti de la ville, il se mit à la tête de ses troupes, qui l'attendaient, et se faisant lui-même la statue de son père, il déploya l'étendard de la révolte au mois de mars 1536, envoya de tous côtés des courriers porter l'ordre d'attaquer et de massacrer tous les Espagnols qui se trouvaient tant à Lima ou au Chili que dans toutes les autres villes, dans les villages, mines, ou sur les chemins; il envoya aussi beaucoup de monde avec l'ordre de pénétrer secrètement à Cuzco et d'y exciter une sédition pendant qu'il irait en personne y mettre le siége. Les Indiens entrèrent avec tant de précipitation et tant de furie que les trois frères Juan, Fernando et Gonzalo Pizarro, avec les deux cent soixante Espagnols, ne purent les arrêter. Tandis que les uns mettaient le feu aux diverses parties

de la ville, d'autres s'emparèrent de la forteresse où les Espagnols avaient tenté de se réfugier, mais n'avaient pas pu y réussir.

3. Ils la gardèrent pendant sept jours, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin délogés par une attaque soudaine et meurtrière que les Espagnols firent pendant la nuit, et dans laquelle Juan Pizarro fut tué d'un coup de pierre à la tête. Manco-Capac arriva alors à cheval et armé à l'espagnole, se servant des dépouilles des chrétiens qu'ils avaient massacrés dans les environs; il assiégea la ville avec cent mille hommes, tandis qu'un même nombre ravageait les environs. Le combat qu'il commença ce jour, il le continua tous les mois au jour de la pleine lune pendant l'espace de neuf mois (Gomara, *Hist. gen.*, cap. 135).

4. Cependant les révoltés avaient échoué dans le Chili, car la conjuration y ayant été découverte à temps, les chefs, qui étaient Villa-Oma et Filipillo cherchèrent à s'échapper; mais ce dernier fut pris et écartelé comme

nous l'avons déjà dit. Almagro abandonna donc la conquête du Chili pour aller au secours des siens. Pendant la route il reçut les ordres officiels de la cour que lui avait apportés Fernando Pizarro. Comme il était évident que la ville de Cuzco était comprise dans son gouvernement, il se hâta de diriger sa marche de ce côté pour l'enlever, soit à l'Inca, soit aux Pizarro, déclarant ennemi celui qui s'opposerait à ses desseins.

5. Tandis qu'Almagro se dirigeait vers Cuzco, le marquis Pizarro se trouvait à Lima dans le plus grand danger; il n'avait pas fait assez attention à la première nouvelle qui lui était arrivée de cette révolte; il commença à envoyer des détachements de soixante-dix à quatre-vingts hommes d'infanterie et de cavalerie pour secourir Cuzco; mais ces détachements ne purent ni arriver à Cuzco, ni rétrograder vers Lima; et ils furent tous massacrés sur la route occupée par les troupes de l'Inca; il périt dans cette occasion près

de quatre cents Espagnols (Gomara, *idem*, chap. 136).

6. Pizarro, consterné et privé de toute nouvelle, crut que tous les siens étaient déjà exterminés; il se hâta donc d'envoyer des navires à Panama, à Nicaragua, à Guatimala, à Mexico, et aux îles de Saint-Domingue et de Cuba, pour demander, avec la plus grande instance, aide et secours aux gouverneurs, auxquels il exposait le danger dans lequel il se trouvait. Il fit venir le capitaine Alfonso de Alvarado, qui était occupé à conquérir la province des Chachapoyas, pour le secourir lui et ses gens; il rappela aussi de Guayaquil le capitaine Zacra; mais la ville de Lima fut assiégée avant que ces secours ne fussent arrivés. Tous ses efforts pour repousser l'ennemi furent inutiles, tant parce qu'il n'avait que très-peu de monde, que parce qu'une terreur panique s'était emparée des Espagnols.

7. Cependant Almagro arriva aux environs de Cuzco à la tête de cinq cents hommes.

Manco-Capac n'ignorait pas les droits que celui-ci avait sur Pizarro, et pensa que son alliance lui serait profitable; il tâcha donc de l'obtenir, et n'éprouva pas beaucoup de difficultés; mais, comme le traité qui devait se conclure entre eux était retardé de jour en jour, et qu'il commençait à se méfier d'Almagro, il l'attaqua imprudemment et fut mis en déroute. De cette manière il lui ouvrit les portes de la ville; mais il crut qu'il valait mieux attendre le résultat de la guerre entre les deux chefs étrangers, et traiter ensuite avec le vainqueur. Cuzco refusait de se soumettre à Almagro, mais celui-ci s'en empara de vive force et fit prisonnier Fernando et Gonzalo Pizarro. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût reçu et reconnu comme légitime gouverneur.

8. Pendant que ces choses se passaient à Cuzco, le capitaine Alfonso de Alvarado s'était avancé vers Lima. Il livra un sanglant combat aux Indiens qui s'opposaient à sa marche vers

cette ville, et les défit entièrement. Le capitaine Zacra arriva peu de temps après de Guayaquil. Pizarro fut alors assez fort pour repousser les Indiens dans les montagnes; il donna ensuite le commandement de plus de cinq cents hommes au capitaine Alvarado, pour qu'il volât en toute hâte au secours de Cuzco, car il ignorait les succès d'Almagro.

9. Alvarado, en sortant de Lima, avançait sans rien redouter des Indiens, se confiant dans le nombre de ses troupes; mais il se vit attaqué avec tant de vigueur par Tissoyo, un des généraux de Manco-Capac, qu'il perdit dans ce combat plus de soixante hommes, et eut plusieurs officiers blessés; toutefois, comme Tissoyo combattait sans réserve et sans aucun ordre, la cavalerie l'obligea à la retraite. Pizarro, en apprenant cet événement, envoya aussitôt à Alvarado un renfort de deux cents hommes, avec lesquels il put poursuivre le général indien jusqu'à Xauxa. Il eut dans cet endroit divers autres combats à soutenir, où

il perdit près de quarante Espagnols; mais il parvint enfin à mettre en déroute les troupes de Tissoyo. Ces deux journées lui ayant coûté plus de cent hommes, il ne lui en restait plus que six cents, avec lesquels il continua sa route vers Cuzco; mais en arrivant à Abançay il apprit que cette ville était au pouvoir d'Almagro.

10. Tandis qu'Alvarado séjournait à Abançay pour y attendre de nouveaux ordres de Pizarro, Almagro, ayant eu connaissance des forces qu'il amenait avec lui, alla à sa rencontre, le croyant son ennemi. Il commença d'abord par vouloir le gagner secrètement; mais Alvarado étant resté inébranlable, il lui livra bataille, le défit entièrement et s'empara de sa personne, près du pont d'Abançay, le 12 juillet 1537, jour mémorable, le même où Cuzco, par une cédule royale, était érigé en évêché, et où le roi accordait des armes à la ville de Lima.

11. Le marquis Pizarro, en apprenant le

triomphe de son compétiteur, brûla d'impatience d'en tirer une prompte vengeance, mais il ne put l'exécuter pour le moment. Pour son bonheur, ou plutôt pour son malheur, il voyait que les secours qu'il avait demandés lui arrivaient journellement en grand nombre. Il les reçut avec d'autant plus de joie qu'ils venaient à propos pour l'exécution de ses desseins, quand tout d'un coup il vit arriver à Lima son frère Gonzalo avec le capitaine Alfonso de Alvarado, qui avaient gagné leurs gardes et s'étaient enfuis avec cinquante soldats. Il arriva en même temps deux compagnies d'arquebusiers vétérans, que lui envoyait le gouverneur de l'île de Saint-Domingue. A l'aide de ces secours il forma, sans dire à quoi il la destinait, une armée de plus de sept cents hommes ; il fit Gonzalo général de l'infanterie, et Alvarado, général de la cavalerie, et disposa tout pour se mettre en marche.

12. Cette armée, la plus nombreuse qu'on

eût encore vue au Pérou, éveilla les soupçons des personnes les plus prudentes et qui avaient le plus d'autorité; elles devinèrent les desseins de Pizarro et réclamèrent à haute voix, ne voulant pas consentir à ce que les Espagnols s'exterminassent par des guerres civiles; elles prétendaient qu'il serait plus convenable que les deux rivaux réglassent leurs différends par un traité. Almagro y consentit volontiers; mais ce parti était tellement désagréable à Pizarro, qu'il continua à faire ses préparatifs. Cependant de part et d'autre on fit choix de plusieurs ecclésiastiques respectables pour décider la question selon le droit.

13. Ils décidèrent qu'il était douteux à qui Cuzco devait appartenir; qu'Almagro devait rendre cette ville, et mettre en liberté Fernando Pizarro, et que Francisco Pizarro donnerait à Almagro ce qui lui revenait depuis Cuzco jusqu'aux dernières limites de ses conquêtes dans le Chili. Il fut convenu que les deux généraux se rencontreraient dans le village de Mala,

situé entre Lima et Cuzco, et que chacun n'amènerait que deux des principaux officiers de son armée et un ou deux ecclésiastiques.

14. Almagro répondit qu'il consentait à remettre Fernando Pizarro, mais qu'il ne voulait pas remettre Cuzco, qui lui appartenait incontestablement; que cependant il se rendrait volontiers au rendez-vous pour discuter amicalement ses droits avec son ancien associé. Almagro montra, comme toujours, autant de candeur que de générosité. Pizarro, qui l'avait de tout temps trompé, craignit de ne pouvoir pas en faire autant dans cette occasion; aussi cachait-il la trahison la plus noire sous des apparences pacifiques. Les deux généraux arrivèrent à Mala : à peine s'étaient-ils salués comme d'anciens amis, qu'Almagro, averti du coup que l'on préparait, prit aussitôt la fuite et échappa heureusement à Gonzalo Pizarro, qui l'attendait dans une embuscade à la tête de quarante arquebusiers, pour le massacrer s'il refusait d'accepter les condi-

tions qu'on voulait lui imposer (Gomara, *Ibid.*, chap. 139).

15. Le marquis Pizarro fut très-affligé de cet événement, qui retardait l'arrangement de tous ses intérêts. Il aurait donné aussitôt l'ordre de terminer les différends par les armes, si son frère Fernando n'eût pas été au pouvoir d'Almagro; il n'osa donc pas exécuter ce dessein avant que Fernando eût été mis en liberté. Comme il connaissait le caractère d'Almagro, il ne désespéra pas de le tromper de nouveau dans cette occasion. Il lui envoya une ambassade, l'assurant de son amitié et de ses bonnes intentions, lui promettant de n'en venir jamais avec lui à une rupture, et déclarant qu'il le laissait dans l'entière possession non-seulement de tout son gouvernement, mais aussi de la ville de Cuzco; qu'il la garderait jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint eût décidé à qui elle devait appartenir, ne demandant autre chose que la liberté de son frère Fernando, qu'il avait l'intention d'envoyer une seconde

fois à la cour pour solliciter une décision.

16. Almagro, après avoir été trompé tant de fois, le fut encore dans cette occasion; sa noble générosité dégénéra en crédulité ridicule; il donna aussitôt la liberté à Fernando, se fiant aux paroles et aux promesses de son plus grand ennemi. En vain ses partisans et tous ceux qui lui étaient dévoués voulurent-ils lui ouvrir les yeux et lui démontrer que l'insistance que mettait Pizarro cachait des intentions perverses; mais Diego de Alvarado, homme probe et impartial, qui se trouvait alors à Cuzco, fut, sans le vouloir, cause de la perte d'Almagro. Il lui dit qu'il était incroyable que le marquis tramât la trahison dont on parlait, qu'il se donnait pour garant de son honneur, et qu'il le suppliait instamment de faire la paix avec lui en accordant la liberté à son frère. Almagro condescendit promptement aux prières d'un homme de tant de jugement, et qui n'avait d'autre intérêt que celui de la paix publique. Il donna

la liberté à Fernando contre l'avis de tous les siens.

17. Le marquis, voyant le bon succès de ses artifices, envoya, au commencement de 1538, Fernando Pizarro lui-même, en qualité de chef principal de l'armée, remercier Almagro de sa liberté, en le privant de la sienne. Tels furent toujours les résultats de ses promesses et de ses serments les plus solennels.

18. A la vue d'une armée composée de plus de sept cents hommes, Almagro ouvrit les yeux; mais il était trop tard, et il reconnut que sa perte était prochaine; malgré cela, quoiqu'il fût très-affaibli par l'âge et les fatigues, et n'eût avec lui que cinq cents hommes, il se prépara au combat, et alla attendre son ennemi dans une plaine voisine, afin de pouvoir faire usage de sa cavalerie.

19. Des nuées d'Indiens couronnaient les montagnes, attendant le résultat de ce combat entre leurs deux ennemis, afin de savoir lequel des deux ils devaient ensuite attaquer

à leur tour. Les deux armées s'étant rencontrées dans les *Salinas*, à deux milles de Cuzco, le 26 avril 1538, oublièrent tous leurs devoirs envers leur patrie et leur souverain commun, et se livrèrent un sanglant combat. Almagro, qui ne pouvait pas se tenir à cheval à cause de sa faiblesse, se fit porter sur une hauteur voisine pour être témoin de sa disgrâce.

20. Le grand nombre de vétérans qu'il y avait dans son armée, et la supériorité de sa cavalerie, firent longtemps hésiter la victoire; mais, grâce à la supériorité du nombre et surtout aux deux compagnies d'arquebusiers, les premières que l'on eût vues au Pérou, les Pizarro finirent par remporter une victoire complète. Le nombre des morts qui restèrent sur le champ de bataille fut de cent quarante, sans compter un grand nombre de blessés. Almagro voulut fuir, mais on l'atteignit bientôt, et on le mit dans une étroite prison. Les vainqueurs firent un abus honteux de leur

victoire; ils saccagèrent la ville comme si elle eût été ennemie, et la dépouillèrent non-seulement de ce qui lui restait de ses anciennes richesses, mais aussi de tout ce que les partisans d'Almagro y possédaient; enfin ils allèrent jusqu'à donner froidement la mort à quelques-uns de ses officiers.

21. Manco-Capac avait observé avec joie la marche de ces événements; il était fidèlement instruit par ses espions de leurs moindres circonstances; il fut d'abord tenté de tomber avec toute son armée sur le parti triomphant, qui n'était occupé qu'à satisfaire ses passions; mais il fut arrêté par la réflexion que, même s'il triomphait cette fois des Espagnols, jamais il ne pourrait rester tranquille possesseur de l'empire.

22. Par l'amitié et la confiance que Fernando Pizarro lui avait accordée, il était instruit de la puissance de l'Espagne, et du grand intérêt qu'avait l'empereur Charles-Quint à conserver le Pérou. Il savait qu'il pourrait

envoyer très-facilement des troupes et des armées d'Europe lorsque ses colonies d'Amérique en manqueraient. Il se décida donc, d'après l'avis des principaux chefs qui formaient son conseil, de laisser le champ libre aux Européens, et de se rendre dans les montagnes de la province de Villca-Bamba, pour y établir une monarchie tranquille et assurée par la force naturelle du pays. Il s'y retira en effet avec quarante mille Indiens, et y régna sans jamais être inquiété jusqu'à l'année 1553, qu'il mourut, laissant la couronne à son fils aîné Sayri-Tupac.

23. Les deux Pizarro avaient reçu des ordres et des instructions de leur frère pour toutes les circonstances qui pouvaient se présenter. Voyant qu'ils n'avaient rien à craindre des Indiens, ils ne pensèrent qu'à effectuer le dessein qu'ils méditaient. Ils avaient résolu la mort d'Almagro, mais ils n'osaient mettre à exécution ce projet tant que ses formidables partisans seraient réunis. Ils résolurent donc

de lès diviser et de les envoyer au loin sous le prétexte d'une expédition ou d'une conquête urgente.

24. Poussés cependant par la haine et l'esprit de vengeance, ils eurent l'imprudence de les priver de tous les emplois avantageux et de les distribuer à leurs partisans. Les Almagristes furent envoyés à la conquête du Chili, sous le commandement du capitaine Pedro de Valdivia; le capitaine Gomez de Alvarado, à celle de la province de Guanueo; le capitaine Francisco Chaves marcha contre les Indiens qui inquiétaient encore la ville de Truxillo; le capitaine Pedro de Vergara alla tenter la conquête des Pacamoros, sur les dernières limites du royaume de Quito; le capitaine Juan Perez de Vergara continua la conquête des Chachapoyas; le capitaine Francisco de Orellana alla rétablir la colonie de Guayaquil, et le capitaine Pedro de Anzurez alla soumettre les provinces du Collao, et fonder la ville de Chuquisaca, aidés par les deux Pizarro en personne.

25. Tous les amis d'Almagro ayant été dispersés de cette manière, celui-ci fut condamné à mort. Il fut d'abord effrayé de cette terrible sentence, et s'efforça en vain d'émouvoir la pitié de ses plus grands ennemis. Le capitaine Diego de Alvarado intercéda fortement en sa faveur : c'était par ses conseils qu'il avait mis en liberté Fernando Pizarro, et il voulait que celui-ci, dans cette occasion, se joignît à lui, et se conduisît en gentilhomme; mais non-seulement il rejeta ses prières et ses observations, mais il les repoussa d'une manière indigne et offensante. Almagro, voyant qu'il ne pouvait échapper à son sort, déclara héritier de tous ses biens et de tous ses droits son fils Diego d'Almagro, qui était né d'une Indienne de Panama; il le recommanda vivement à Juan de Rada, homme d'un esprit élevé et d'un courage intrépide, qui lui promit de faire pour son fils tout ce qu'il pourrait.

26. Il reçut la mort avec sang-froid et avec une noble et généreuse résignation. Il fut

d'abord étranglé secrètement dans sa prison, et ensuite décapité publiquement au mois de juillet 1538, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était d'une basse origine, et même enfant trouvé, car on ne put jamais découvrir en Espagne qui était son père. Cependant il était plein des plus nobles qualités; son honneur était pur, et jamais il n'aurait manqué à sa parole; il était généreux, même avec ses plus grands ennemis. Sa libéralité allait jusqu'à déchirer des obligations en règle de cent mille *pesos* d'or, en présence de ceux qui, par le mauvais état de leurs affaires, étaient hors d'état de les acquitter. Courageux et d'un grand caractère, il n'avait d'autres défauts qu'une ambition démesurée d'honneur et de gloire.

Aussitôt après sa mort, le capitaine Diego de Alvarado disparut de Cuzco; les procédés des Pizarro l'avaient tellement offensé qu'il se hâta de se rendre secrètement à la cour d'Espagne.

27. Le marquis vint ensuite rejoindre ses

frères à Cuzco; il donna à Gonzalo diverses instructions, principalement relatives à l'expédition du Collao, et à la colonisation de Charcas, où il lui accorda, comme patrimoine particulier, beaucoup de terres et de villages indiens. Il revint ensuite à Lima, accompagné de Fernando, qu'il voulait envoyer à la cour avec une dépêche justificative de tous ses actes, précaution tardive et qui avait été prévenue par les amis d'Almagro; mais, ignorant cette circonstance, il ne doutait pas que sa conduite ne fût approuvée et même applaudie, quand il accompagnerait son rapport des trésors immenses par lesquels il pensait éblouir la cour et obtenir la réalisation de ses projets ultérieurs. Il voulait que l'on confirmât à son frère Gonzalo le gouvernement du royaume de Quito, qu'il lui avait déjà donné à l'entière exclusion de Sébastien Belalcazar.

28. Mais, sur ces entrefaites, Belalcazar vint lui-même à Lima; son mérite supérieur et incontestable, son dévouement pour Pi-

zarro, les richesses qu'il lui apportait, les services qu'il avait rendus décidèrent celui-ci à ne pas se priver entièrement de lui, et il partagea entre lui et Gonzalo ce qu'il avait d'abord pensé donner entièrement à ce dernier.

29. Il donna à son frère tout ce qui se nommait proprement royaume de Quito, jusqu'à la province de Pastos, connue anciennement, et jusqu'au cinquième degré et demi de latitude sud, où le Chinchipe et le Chachapoyas s'unissent au Maragnon, à l'exception pourtant des côtes depuis Tumbez jusqu'à Payta, qu'il conserva dans son gouvernement de Lima. Il lui accorda aussi non-seulement toutes les provinces maritimes du couchant, mais encore tout ce dont il s'emparerait à l'est dans les pays de la Canela, sur les bords du Maragnon, et tous les autres fleuves de cette contrée.

30. Il accorda à Belalcazar, sous le titre du gouvernement de Popayan, tout ce qu'il avait conquis depuis le pays des Pastos et tout ce qu'il découvrirait par la suite vers le nord,

le couchant et l'orient. Il demanda à la cour la confirmation de ces deux gouvernements, ainsi que plusieurs autres grâces; il l'informa en même temps de l'état florissant de ses nouvelles conquêtes et des colonies, pour lesquelles il lui demandait des titres et des priviléges. Belalcazar fit les mêmes démarches de son côté. Fernando Pizarro s'embarqua pour l'Espagne, et Belalcazar opéra son retour, accompagné de nouveaux aventuriers, au commencement de 1539. Pedro de Puelles fut chargé alors de porter à Gonzalo Pizarro, qui se trouvait dans le pays des Charcas, l'acte de concession que lui envoyait la cour. Celui-ci revint à Cuzco pour de là prendre possession de son gouvernement.

---

# LIVRE V.

ORDRES DE LA COUR. — CONQUÊTES DES GOUVERNEURS DE QUITO ET DE POPAYAN. — NOUVELLES GUERRES CIVILES.

---

## § 1.

**Vaca de Castro est envoyé au Pérou par la cour d'Espagne. — Nouvelles conquêtes et fondations de Belalcazar.**

1. Tandis qu'au Pérou chacun cherchait son intérêt particulier, regardant le mal d'autrui comme lui étant entièrement étranger, l'empereur Charles-Quint, au contraire, vou-

lait porter remède au mal commun, et travailler au bien de tous ses sujets. Bien avant que Fernando Pizarro n'arrivât à la cour, il était parfaitement informé de tous les événements du Pérou. Les partisans d'Almagro, réduits à gémir sous un joug tyrannique, avaient su faire arriver leurs plaintes jusqu'au pied du trône. Le capitaine Diego de Alvarado, qui était parti secrètement pour l'Espagne, avait pleinement informé l'empereur de tout ce qui s'était passé en Amérique.

2. On avait la plus grande confiance dans les renseignements qu'Alvarado avait donnés, non-seulement à cause de sa noblesse et des sentiments d'honneur qui l'avaient toujours distingué, mais aussi parce qu'il n'avait pris parti pour personne et avait toujours cherché à concilier les esprits. Il s'était porté accusateur des Pizarro, tant à cause de la mort d'Almagro, que de la manière brutale avec laquelle ils l'avaient traité lui-même quand il avait voulu intercéder pour lui. Il avait l'intention de de-

mander à l'empereur la permission de les défier tous trois; car, à cette époque, malgré l'humeur belliqueuse de la noblesse, les duels étaient déjà défendus, et il fallait obtenir l'autorisation du souverain.

3. Charles-Quint, qui avait des goûts militaires et aimait ceux qui se distinguaient par leur valeur, lui fit un accueil plein de distinction, et s'informa de tous les événements du Nouveau-Monde. Il pensait qu'en accordant à Alvarado la permission qu'il lui demandait, il pourrait porter un remède efficace aux troubles du Pérou. Les protecteurs de Pizarro, ayant appris cette affaire, craignirent les conséquences d'un combat aussi dangereux, et ils tâchèrent de se débarrasser d'Alvarado. Celui-ci mourut en effet à Valladolid, où était alors la cour, trois jours après l'audience qu'il avait eue de l'empereur, avec toutes les marques d'empoisonnement ( Gomara , *Hist. gén.*, chap. 141 ).

4. L'empereur reconnut que la discorde

venait uniquement de l'ambition démesurée du gouverneur Pizarro, et que le mal augmentait au point de menacer le Pérou d'une révolte générale si on n'y portait un remède prompt et efficace. Mais, considérant plutôt les succès que Pizarro avait obtenus, que les excès dans lesquels il était tombé, il crut plus prudent d'envoyer dans ce pays une personne capable d'apaiser les troubles. Il choisit le cardinal Loaisa, président du conseil des Indes, et le licencié Cristoval Vaca de Castro. Celui-ci était un homme plein de talent et de sagacité, et il avait toutes les qualités nécessaires pour remplir une mission aussi importante.

5. L'empereur le nomma membre de son conseil et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques; il lui donna toutes les instructions nécessaires et des pleins-pouvoirs pour se faire reconnaître gouverneur du Pérou, dans le cas où Pizarro serait mort; mais, s'il le trouvait encore vivant, il devait lui laisser son

emploi et ne prendre que la qualité de juge royal, jusqu'à ce que tout fût pacifié. Malgré les ménagements que l'empereur eut dans cette occasion pour Francisco Pizarro, dès que son frère Fernando fut arrivé à Valladolid, où il avait fait son entrée avec une suite nombreuse et brillante, il fut arrêté et conduit dans une forteresse de Medina del Campo, où il resta prisonnier plus de vingt ans.

Tandis que Vaca de Castro se prépare à partir, et fait une longue et pénible traversée, il est bon de jeter de nouveau les yeux sur les entreprises des gouverneurs de Quito et de Popayan.

6. A son retour, au commencement de 1539, Belalcazar regarda Quito comme ne lui appartenant plus, et, sans craindre la disgrâce de Gonzalo, il en tira cent cinquante personnes qui lui étaient dévouées, et dont la plupart avaient leurs familles avec elles. Il abandonna la première fondation de Madrigal, qu'il avait faite chez les Pastos, pour la transporter plus

au nord, dans la grande et belle vallée d'Atris; il laissa dans cet endroit le capitaine Lorenzo de Aldana avec presque tous les gens qu'il avait retirés de Quito, et ceux qui habitaient auparavant la ville de Madrigal. Aldana, ayant fini de soumettre les Isancales, les Pauganes, les Zaquampues et les Chonos, fonda la ville, et lui donna le nom de San-Juan de Pastos; elle est située à 1° 12′ de lat. nord, et à 1° 31′ de long. est de Quito.

7. En arrivant à Popayan il résolut d'en faire sa principale résidence, et lui donna le titre de capitale du gouvernement, parce qu'elle lui parut réunir plus d'avantages que celle de Cali; il s'occupa ensuite de l'*asiento* de mines, et de la ville de San-Sebastian de la Plata, où il donna plusieurs ordres importants, et établit un très-grand nombre de familles. De là il se dirigea vers le nord, en suivant le cours de la Magdeleine jusqu'à l'embouchure de la rivière Nare, qui s'y jette sur le côté occidental à 6° de lat. Il la remonta

pour reconnaître les pays qui se trouvent entre le Cauca et la Magdeleine, sans éprouver aucun obstacle de la part des tribus indiennes. Voyant que l'or était commun parmi elles, il fonda, un peu plus au sud que la source du Nare, la ville de Placencia, qui exista peu de temps, parce qu'on en construisit de plus importantes dans les environs.

8. Belalcazar apprit, dans cet endroit, que sur les bords du Cauca, mais un peu plus au nord, on avait vu des conquérants européens. Surpris de cette nouvelle et ne pouvant s'expliquer qui ils étaient et par où ils étaient venus, il envoya deux Espagnols accompagnés des Indiens qui lui avaient appris cette nouvelle, pour obtenir quelques éclaircissements à ce sujet. Ces nouveaux venus ne furent pas moins surpris en voyant arriver ces Espagnols; ils se racontèrent mutuellement leurs aventures et leurs histoires, et cette rencontre devint pour Belalcazar d'une très-grande importance.

9. Le docteur Juan Vadillo, premier ou second gouverneur de Carthagène, voulant faire la conquête des pays de l'intérieur, débarqua des troupes dans le golfe d'Uraba, ou du Darien, sur lequel on avait fondé, peu de temps auparavant, la petite ville de San-Sebastian de Buenavista. Le bruit s'était répandu que des trésors immenses étaient renfermés dans les montagnes des Abiles. Ces montagnes sont une branche de la grande Cordillière qui s'étend de la mer du Nord à celle du Sud, et forme la frontière de la province de Carthagène; on disait, et cela se vérifia, qu'il y avait un roi puissant nommé Notivara, qu'on portait sur un trône comme les Incas du Pérou; qu'il possédait beaucoup de provinces très-riches, et toutes de la même nation des Abiles; que les montagnes avaient un de ses frères pour vice-roi, et qu'il habitait les plaines qui s'étendent à l'orient jusqu'aux rives du Cauca.

10. Ce fut le capitaine Francisco Cesar qui

traversa le premier ces montagnes, dans l'année 1536, après avoir éprouvé des difficultés incroyables, perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, et livré aux naturels plusieurs combats acharnés; un des détachements de cette expédition, qui était dirigé par le gouverneur Vadillo lui-même, était commandé par le capitaine Georges Robledo; il se composait de soixante-dix hommes, et était accompagné d'un grand nombre d'esclaves africains. C'était dans ce détachement, qui avait pénétré le plus avant vers le sud, qu'était Pedro Cieça de Léon, célèbre auteur de la *Chronique du Pérou*, qu'il commence par l'histoire des Abiles.

11. Cette tentative avait été renouvelée en 1539; mais bientôt l'expédition se trouva dépourvue de tout, et sans pouvoir reculer ni avancer. Ils étaient dans cette pénible situation lorsque arrivèrent les envoyés de Belalcazar. Tous s'offrirent de bon cœur à le servir, en apprenant qu'il était gouverneur de Popayan,

et qu'il avait le dessein de faire de nouvelles conquêtes et de fonder diverses colonies.

12. Cette nouvelle fut des plus agréables pour Belalcazar. Il accepta aussitôt l'offre des Espagnols, écrivit au capitaine Robledo en le remerciant, lui envoya quelques secours et des pouvoirs en bonne forme pour déclarer l'endroit où il se trouvait, qui était à 7° 30′ de lat., comme une nouvelle conquête du Pérou, et jeta les fondements d'une colonie, au nom du gouverneur Francisco Pizarro. Il offrit de lui envoyer le monde et tout ce dont il aurait besoin; ce qu'il fit en effet. De cette manière le gouvernement de Popayan fut promptement colonisé par les efforts réunis de Robledo au nord, et de Belalcazar au sud, sans que les troubles du Pérou, dont ils s'étaient éloignés, les inquiétassent le moins du monde.

13. Belalcazar, voyant tout assuré dans le nord, retourna de nouveau au midi, suivant les bords du Cauca, afin de conquérir les nombreuses et riches tribus qu'il voulait réu-

nir à la province de Cali. Dans cette entreprise il eut à vaincre beaucoup de difficultés, dont il triompha tantôt par la ruse et tantôt par les armes; mais un grand nombre d'Indiens se réfugièrent dans les forêts. Pendant qu'il cherche à atteindre la ville de Cali, et qu'il établit, dans l'espace d'une année, des communications entre elle et la partie du nord pour le transport des secours nécessaires, jetons un coup d'œil sur les opérations du gouverneur de Quito, Gonzalo Pizarro, qui eurent lieu dans cette même année (1541).

## § 2.

**Gonzalo Pizarro, gouverneur de Quito, entreprend une expédition malheureuse.**

1. J'ai déjà dit que Gonzalo Pizarro, ayant été gouverneur du royaume de Quito au commencement de 1539, s'était rendu de Charcas à Cuzco pour se disposer à son voyage, dans lequel il devait parcourir plus de cinq cents lieues. Il dépensa plus de cinquante mille pesos en préparatifs, réunit deux cents Espagnols, cent chevaux et beaucoup de munitions pour son expédition vers l'est, que son frère lui recommandait tant. Il eut en route plusieurs escarmouches avec les Indiens, reste dispersé de la dernière révolte générale. Mais

ce fut surtout dans les provinces qui n'avaient pas encore pris les armes qu'il éprouva le plus de difficultés, c'est-à-dire dans les provinces de la Zarza et de Paltas, situées sur la route qui conduit de Quito à San Miguel, qui était infestée par des peuplades barbares du voisinage appelées Carrochambas et Chaparras, que les Incas n'avaient jamais subjuguées. Gonzalo en fit un horrible carnage, et les obligea à se retirer. Pour la sûreté de cette route, il ordonna la fondation de la ville de Oña et d'un petit fort; Estevan Morales Cabrero effectua cette fondation à 3° 30′ de lat.; mais celle-ci ne suffisant pas, on construisit dans la suite la ville de Loxa.

2. En arrivant à Quito, au mois d'octobre de la même année (1539), il régla le gouvernement et l'administration du pays, s'informa des progrès qu'avaient faits les fondations des *asientos* de Alausi, Chimbo, Hambato, Mocha, Latacunga, Otavalo et Carangui, où il ordonna d'envoyer du monde, ainsi qu'à la

nouvelle ville de Guayaquil; il en rappela le lieutenant Francisco Orellana, et envoya le capitaine Juan de Salinas, avec un détachement, pour faire la conquête des Pacamoros, en compagnie du capitaine Pedro de Vergara, qu'il avait laissé à San Miguel, recrutant des troupes pour le même objet.

3. Il ordonna au capitaine Pedro del Villar, lieutenant de la ville de Rio-Bamba, d'aller avec quelques familles établir les *asientos* de Huambayas et de Macas, qu'avait commencés le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, et qu'on avait abandonnés faute de colons, quoiqu'ils fussent très-importants par la quantité de leurs mines. Il avait donc ordonné que les recrues qu'il faisait faire à San Miguel devaient, à mesure qu'elles arriveraient, se diriger sur ce point.

4. Dès qu'il eut fini de donner ses divers ordres, il se prépara lui-même à partir pour son importante expédition vers l'est. Il choisit trois cent cinquante soldats, cent cinquante

chevaux, et quatre mille Indiens pour exécuter les travaux et porter les fardeaux, ainsi que trois mille pacos et lamas et autant de porcs, quantité de fer et beaucoup d'autres objets nécessaires à l'expédition. Tout cet armement n'avait aucun but fixe, et on ne savait que très-confusément, par Gonzalo Diaz de Pineda, qu'en se dirigeant d'abord vers le pays de la Canela, à l'orient, il pourrait pénétrer plus avant et rencontrer des royaumes aussi riches et peut-être plus que le royaume du Pérou; il laissa, pour le remplacer à Quito, Pedro de Puelles, qu'il avait amené de Cuzco, et nomma pour lieutenant-général de son armée le capitaine Francisco de Orellana, qui était à Guayaquil, et qu'il avait fait venir pour lui donner cet emploi.

5. Il sortit de Quito au mois de décembre de la même année, et se dirigea vers la province de Quixos, située, non pas au nord, comme dit Gomara, mais bien à l'orient de Quito; il eut à surmonter beaucoup de difficultés

pour traverser la Cordillière. Plusieurs de ses soldats furent gelés, et il perdit beaucoup d'Indiens. Ils arrivèrent enfin au premier village de cette province, où les Indiens, qui avaient d'abord paru vouloir résister, s'enfuirent dès qu'ils virent l'armée considérable qui s'avançait. Les troupes de Pizarro étaient encore dans ce pays lorsque survint l'éruption du volcan de Pichincha, au pied duquel est construite la ville de Quito. On ne savait pas que ce fût un volcan, les Indiens eux-mêmes l'ignoraient; cette éruption doit donc être regardée comme la première. Les secousses et le ravage qu'elle occasionna dans la ville ne furent pas considérables. Dans le voisinage de cette ville il lança une forte pluie de pierres; les effets furent plus sensibles à une grande distance, comme était celle à laquelle se trouvait Pizarro avec son armée. Plus de soixante maisons furent englouties, la terre s'ouvrit en plusieurs endroits; il y eut ensuite de si furieuses tempêtes, mêlées de pluie, de ton-

nerre et d'éclairs, que les Espagnols en furent effrayés et que les Indiens en tirèrent un mauvais présage pour la réussite de l'expédition.

6. Ils continuèrent cependant, quoique très-lentement, leur marche jusqu'à la province de Zumaco, sans que les pluies et les tremblements de terre eussent cessé. Le village principal de cette province était situé au pied d'une grande montagne et bien pourvu de vivres; les habitants s'enfuirent pendant la marche de l'armée, qui fit six cents lieues environ, toujours sous la pluie et sans aucun profit. Après s'être arrêté dans cet endroit, sans qu'il eût jamais cessé de pleuvoir, tous les bagages, et même les vêtements se pourrirent. Ce fut là qu'on apprit que les interminables forêts et les pays de la Canela s'étendaient sur plusieurs grandes provinces.

7. Pizarro y laissa la plus grande partie de son armée, avec ordre de suivre peu à peu ses

traces; il s'avança avec une partie des troupes en cherchant et en se frayant, à force de bras, un chemin à travers les montagnes et l'épaisseur des bois; il gagnait du terrain pied à pied, et au prix de fatigues incroyables. C'est après avoir vaincu toutes ces difficultés qu'il arriva dans la province de la Coca; celle-ci était plus peuplée, et par conséquent plus pourvue de vivres que les précédentes; le chef le reçut avec des démonstrations d'amitié et de paix, et lui donna beaucoup de provisions, un peu d'or et une grande quantité de fines émeraudes; il habitait un grand village situé au confluent du Maspa et du Cozanga, dans les environs duquel on fonda, quelques années après, la ville de Baeza; les deux rivières réunies et grossies par une foule d'autres plus petites ne forment plus bas qu'un seul fleuve très-rapide et très-considérable, qui prend le nom de Coca.

8. Après s'être arrêté près de deux mois dans cet endroit, jusqu'à ce que toutes les

troupes qu'il avait laissées derrière fussent arrivées, il continua son voyage sur les bords de ce grand fleuve, sans pouvoir, sur une longueur de cinquante lieues, trouver un seul endroit propice pour le traverser. Les Espagnols arrivèrent alors dans un lieu où toutes ses eaux se précipitent d'une hauteur de deux cents brasses, avec un bruit effrayant qu'on entend de plusieurs milles. Le fleuve poursuit après cela son cours dans un lit étroit, mais très-long et très-profond, dont la largeur est de vingt pieds castillans, et la profondeur de deux cents brasses. Quelques anciens auteurs, qui écrivirent lorsque la géographie américaine était encore dans son enfance, même le savant érudit de nos jours Fray Benito Feioo, qui rejette son erreur sur le P. Acosta, confondent le détroit du Coca avec celui du Marañon appelé Manseriche.

9. Au moyen de leurs armes à feu, les Espagnols repoussèrent les Indiens qui étaient sur l'autre rive, et construisirent, à l'aide des

rochers qui bordent ce fleuve, un pont de bois sur lequel ils passèrent avec armes et bagages pour continuer leur route en suivant le cours du fleuve, et se frayant un chemin à travers les forêts épaisses. En arrivant dans un pays nommé Quinua, qui était dépourvu de tout, ils furent obligés de se nourrir d'herbes et de racines, et quelquefois de la chair des chevaux qui mouraient, de même que les hommes, tant Espagnols qu'Indiens. La saison ne devenait pas meilleure, car il pleut dans ce pays presque toute l'année. Ils arrivèrent ensuite dans une autre province, où les Indiens, qui paraissaient très-bienveillants, leur donnèrent des vivres. Ils envoyèrent de tous côtés pour voir si on pouvait découvrir un chemin; mais, n'y ayant pas réussi, ils résolurent de construire un brigantin pour transporter plus facilement leurs bagages sur le fleuve.

10. Ce fut la nécessité qui dirigea l'ouvrage, la forêt fournit le bois, et la résine servit de

brai et de goudron; le coton et les vieilles chemises fournirent des étoupes, et l'on forgea des clous avec les fers des chevaux qui avaient péri. Ils embarquèrent d'abord tous les trésors qu'ils portaient et qui se montaient à cent mille pesos, apportés de Quito pour pourvoir à la solde des soldats. Ils avaient recueilli outre cela une grande quantité d'or et de pierres précieuses, qu'ils y mirent aussi, ainsi que les malades et les objets les plus pesants. Au moyen de ce brigantin et de quatre autres canots ou grandes barques, ils purent continuer plus à leur aise leur route à pied, et toutes les fois que quelque difficulté insurmontable s'opposait à leur voyage, ils traversaient le fleuve sur leurs barques; cette opération s'effectuait en trois ou quatre jours.

11. Au milieu des privations et des fatigues de tout genre, ils avaient marché ainsi pendant deux mois, lorsque les Indiens qu'ils rencontrèrent leur dirent qu'à dix soleils, c'est-à-dire à dix jours de marche, était un pays

peuplé et abondant, non-seulement en vivres, mais encore en richesses; ils dirent qu'il était situé au confluent de la rivière Cauca avec une autre plus grande. Pizarro, charmé de cette nouvelle, envoya son lieutenant Francisco de Orellana sur le brigantin avec cinquante soldats, et Fray Bartolome Carvajal, dominicain et chapelain de l'armée, qui, étant malade, ne pouvait plus marcher à pied, pour faire provision de vivres et revenir les secourir dans leur extrême nécessité, lui enjoignant, s'il ne pouvait rétrograder à cause des courants, de l'attendre au confluent des deux rivières, avec les approvisionnements tous faits.

12. Orellana partit (1541), et le reste de l'armée continua le voyage avec des espérances renouvelées au point que les précipices et les mauvais chemins lui paraissaient des fleurs; car mille Indiens et quatre-vingt-dix Espagnols étaient déjà morts, et presque tous de faim. Le brigantin navigua sans voiles ni rames, et se laissant aller au courant, pendant près de

quatre-vingts lieues, ce qui faisait à peu près les dix jours de route dont on leur avait parlé; et ils trouvèrent effectivement la jonction du Coca et de la grande rivière Napo; mais ils ne virent ni villages, ni populations, ni vivres, ni richesses. Orellana n'en fut pas affligé, car il y trouvait l'occasion d'effectuer la trahison qu'il méditait depuis le commencement de son voyage. C'était d'abandonner son chef et de continuer à descendre toutes les rivières qu'il rencontrerait jusqu'à ce qu'il arrivât à la mer; de là il voulait passer en Espagne avec de grandes prétentions, persuadé qu'il apportait avec lui assez d'or et de pierres précieuses pour tout obtenir.

13. Il déclara ses intentions à son équipage, mais presque tous les cinquante s'opposèrent d'abord à ce projet, et le religieux plus que tout autre; il insista, et fit briller à leurs yeux de si belles espérances qu'il finit par les persuader tous, à l'exception d'un jeune homme nommé Hernand Sanches de

Vargas, noble de naissance. Orellana se fit reconnaître capitaine et chef de la troupe, et, décidé à ôter la vie à ce jeune homme, il inventa la plus cruelle mort qu'on puisse imaginer; il l'abandonna sur les rives du fleuve pour devenir la victime des bêtes féroces et des serpents, et continua sa route. A l'endroit où le Napo se jette dans le Marañon il rencontra la riche peuplade dont on lui avait parlé, mais qu'on lui avait mal désignée, soit par une erreur des Indiens ou parce que les Espagnols avaient mal compris, puisque, au lieu d'être au confluent du Coca et du Napo, elle se trouvait à celui du Napo et du Marañon.

14. Orellana et ses compagnons purent se reposer dans cet endroit; car non-seulement Aparia, chef de cette nation, lui fit un bon accueil et lui fournit des vivres, mais il lui fit encore une foule de présents d'une grande valeur. Orellana était loin de penser à retourner vers Pizarro avec les provisions qu'il avait mainte-

nant en trop grande abondance; car, résolu de laisser périr les siens, il ne pensait qu'à ses projets ambitieux. Le chef du pays, sachant qu'il avait l'intention d'aller en avant et de gagner la mer, l'avertit de se défier d'une république de femmes belliqueuses, qui lui disputeraient le passage du Marañon. En effet, il rencontra ces amazones américaines, comme on peut le voir dans l'histoire de son expédition.

15. Pizarro pensa que le retard d'Orellana venait de la force des courants; mais il ne douta pas qu'il ne l'attendît dans le lieu indiqué avec des provisions abondantes; il allait même jusqu'à croire qu'il était occupé à conquérir ce riche pays. Il fabriqua encore quelques canots et des radeaux pour traverser la rivière et continuer son voyage au milieu des fatigues les plus incroyables, ne se nourrissant que de racines amères, et plein de la douce espérance de rencontrer le brigantin chargé de vivres et de richesses. Il arriva au bout de deux mois à la jonction des deux rivières, et il n'y trouva

qu'Hernand Sanches de Vargas, qui, avec le génie et la constance d'un chevalier, avait conservé la vie malgré toutes les intempéries et tous les besoins, en se nourrissant de racines. Pizarro, apprenant par lui les projets d'Orellana, fut sur le point de mourir de désespoir et de colère avec les siens; toutes leurs illusions étaient évanouies, et les richesses étaient perdues avec le brigantin sur lequel ils avaient fondé leurs espérances; ils ne pouvaient songer à retourner par le même chemin, à cause des courants et de l'épaisseur des forêts qu'il était impossible de traverser.

16. Ce malheur les obligea de suivre les bords du Napo, et ils firent encore une centaine de lieues sans apparence d'amélioration; s'ils avaient marché davantage, ils auraient certainement trouvé de très-grandes ressources dans le chef Aparia; ils n'avaient plus que deux mille Indiens, très-peu de chevaux, et la distance, d'après leur calcul entre Quito et

le lieu où ils se trouvaient, était au moins de quatre cents lieues. Comme il leur paraissait inutile d'aller plus en avant et impossible de remonter le fleuve, ils se décidèrent à s'enfoncer au sein des forêts et à travers les lacs et les montagnes, en suivant toujours le nord jusqu'à Quito, pensant que ce chemin serait moins difficile ou du moins plus court.

17. (1542.) Après avoir pénétré dans l'intérieur de ces vastes et épaisses forêts, ils éprouvèrent les plus grands embarras; ils comprenaient qu'une fin commune leur était réservée; car les Indiens, qui étaient leurs pourvoyeurs en allant à la recherche de racines, de crapauds et de couleuvres, mouraient avec tant de rapidité que toutes les nuits on en trouvait deux à trois cents qui avaient succombé; de sorte que bientôt il n'en resta plus un seul des quatre mille; tous les chevaux étaient mangés, et ils se voyaient réduits à l'extrémité de dévorer jusqu'aux corps de leurs compagnons. Deux cent

vingt Espagnols étaient morts, cinquante s'étaient enfuis avec Orellana, et il n'en restait que quatre-vingts, dans le cours de l'année 1542, c'est-à-dire un peu plus de deux ans après leur sortie de Quito. Ces malheureux parvinrent enfin à arriver dans un pays plus découvert et où une chasse assez abondante put les nourrir et les délivrer du danger dans lequel ils se trouvaient de mourir de faim. De la peau des animaux qu'ils tuaient ils se faisaient des espèces de pantalons pour cacher leur nudité, car ils n'avaient plus le moindre vêtement. Pendant qu'ils se reposent ici, sans savoir où ils se trouvent, passons aux événements qui arrivaient d'un autre côté à la même époque.

## § 3.

**Arrivée de Vaca de Castro à Popayan. — Mort du gouverneur Francisco Pizarro. — Départ de Gonzalo Pizarro pour Quito.**

1. Vaca de Castro, envoyé par la cour d'Espagne en 1539, tarda à s'embarquer pour l'Amérique, et n'arriva enfin à Panama qu'au commencement de 1541, après une longue et pénible navigation. Cependant il eut à souffrir encore davantage dans la traversée par la mer du Sud; car une affreuse tempête étant survenue, il se réfugia à grand'peine au port de San Bonaventura, dans le royaume de Popayan, au mois d'août de la même année. A peine les habitants de la ville de Cali, qui en

étaient les plus voisins, connaissaient-ils ce port; ils avaient déjà soumis les tribus indiennes qui les en séparaient, et ils comptaient fonder dans cet endroit un établissement maritime pour la commodité et l'utilité du pays. On n'y allait que par un mauvais chemin pratiqué que par les Indiens de la côte qui faisaient le commerce du sel; ceux-ci apprirent à Vaca de Castro qu'il y avait des chrétiens dans le pays et qu'ils avaient fondé la ville de Cali, éloignée de trente lieues, où l'on pouvait se rendre, quoique avec difficulté, en marchant six ou sept jours. Il se fit accompagner par les Indiens, mais il mit plus longtemps qu'on ne le lui avait dit à faire ce voyage, qui lui coûta beaucoup de peines et de fatigues.

2. Peu de jours auparavant, le gouverneur de la ville, Sébastien Belalcazar, était revenu de la conquête des peuplades qui habitaient entre Cauca et la Magdeleine, depuis les points les plus reculés du nord, et après en avoir laissé la garde au capitaine Georges Robledo. Il re-

çut Vaca de Castro avec les honneurs et tout le respect qui lui étaient dus, le reconnaissant et se soumettant à lui comme à son supérieur légitime, en vertu des décrets royaux. D'un autre côté, il reçut la nomination qu'il désirait et qu'il attendait avec impatience; c'était sa confirmation dans le gouvernement que lui avait confié Pizarro, avec le titre d'adelantado, capitaine et lieutenant-général pour le roi de la province de Popayan, ainsi que les autres grâces qu'il avait demandées.

3. Ils allèrent ensemble à la ville de Popayan, où ils reçurent la nouvelle des troubles du Pérou, de la mort du gouverneur Francisco Pizarro, et de la révolte qui avait éclaté en faveur de Diego Almagro le jeune, qu'on avait proclamé gouverneur à la place de Pizarro; ils l'apprirent par des témoins oculaires qui avaient été chercher Gonzalo Pizarro à Quito; mais ne l'y trouvant pas et ne sachant pas où le rencontrer, ils étaient venus s'entendre avec Belalcazar.

4. Pour comprendre ces événements, on doit savoir que lorsque Francisco Pizarro retourna à Lima, il voulut gagner la confiance et l'amitié du jeune Don Diego, et que celui-ci se refusa toujours à les lui accorder, ne pensant qu'à venger la mort de son père, qui l'avait fait élever comme un prince, lui donnant une éducation brillante et les meilleurs maîtres en tout. Il est vrai aussi de dire que ce jeune homme avait hérité des vertus, des qualités et des talents de son père, et qu'il ne lui manquait que l'expérience. Pizarro, qui le craignait, le réduisit à mener la vie la plus humble et la plus misérable, espérant qu'il n'oserait pas lever la tête. Almagro employait le peu de ressources qui lui restaient à secourir les partisans de son père, qui se trouvaient dans la plus grande misère, et gagnait par là leur affection. Juan de Rada, à qui son père l'avait recommandé avant de mourir, et qui était devenu son tuteur et son conseiller, lui formait en secret un parti;

l'on venait même du Chili pour le rejoindre; de sorte qu'il fit naître des soupçons de conspiration contre Pizarro. Celui-ci en fut averti, mais il méprisa cette nouvelle comme indigne de lui inspirer de la crainte.

5. Cependant les indices d'une conjuration s'accroissaient; de sorte que bientôt ce ne fut plus un secret; car on voyait grand nombre de gens se réunir et acheter publiquement des armes. Pizarro, averti de nouveau, ne prit encore aucune précaution, se fiant aveuglément à sa fortune; il ne voulait pas rassembler de troupes, de crainte que Vaca de Castro, qui était déjà en route, ne pensât qu'il s'armait contre lui. On lui répéta l'avertissement la veille de la Saint-Jean, 23 juin; le lendemain étant jour de fête, il n'osa pas sortir pour entendre la messe en public, et la fit dire dans son palais. Il invita à dîner, ce jour-là, plusieurs amis qui, n'ignorant pas la conjuration, y allèrent bien armés pour le défendre dans le cas d'une attaque soudaine.

6. Quoique Almagro eût plus de deux cents partisans, il y en eut bien peu qui osèrent d'abord se déclarer. Juan de Rada, homme d'une habileté consommée et d'un grand courage, choisit seulement onze compagnons bien armés, et le jour de Saint-Jean, à midi, pendant que Pizarro était à dîner, ils se rendirent sur la place, et mettant l'épée à la main, ils se mirent à crier : *Vive le roi et mort au tyran !* Pizarro, en entendant le bruit, devina ce que c'était. Il ordonna à vingt hommes qui se trouvaient dans le palais d'en défendre l'entrée. Il fit fermer la porte de la salle où il se trouvait, en confia la garde à Francisco de Chaves, et, après avoir fait retirer ses enfants et les femmes, il entra dans une chambre pour se revêtir de son armure.

7. (1541.) Rada arriva au palais à la tête de ses onze compagnons, tua celui qui allait en fermer les portes, et mit en fuite ceux qui étaient chargés de les défendre. Il y laissa un des siens avec l'ordre de dire à ceux qui se

présenteraient que Pizarro était mort, et d'appeler aux armes les partisans d'Almagro. Les dix autres montèrent dans le palais et entrèrent dans la salle que Francisco de Chaves avait négligé de fermer dans l'espérance que sa présence leur imposerait; mais Rada le perça de son épée, et ceux qui se trouvaient avec lui sautèrent tout effrayés par les fenêtres qui donnaient sur le jardin; il y en eut sept qui purent s'échapper, cinq furent tués à l'instant, et les deux autres dangereusement blessés. Pizarro, qui s'armait dans une chambre voisine, avait avec lui son frère utérin Francisco Martin de Alcantara, et quatre pages. Ceux-ci tombèrent morts en ouvrant la porte. Pizarro et son frère entrèrent dans la salle, et attaquèrent les dix révoltés avec un courage incroyable; Martin succomba bientôt, et Pizarro, resté seul, se défendit contre eux tous comme un lion furieux; mais il tomba enfin blessé mortellement d'un coup d'épée.

8. Il demanda à se confesser, mais il expira

avant que personne l'eût entendu; on n'osa pas s'approcher de son corps par crainte des vainqueurs. A la nouvelle de la mort de Pizarro, qui s'était répandue même avant qu'il eût succombé, tous les conjurés étaient accourus, et profitant de la consternation qui régnait dans la ville, ils firent monter Don Diego à cheval, et le promenèrent en triomphe en disant à haute voix qu'il n'y avait au Pérou d'autre gouverneur ni d'autre maître que lui. Celui-ci se comporta avec générosité, ne voulant pas toucher aux immenses richesses du défunt, et encore moins tremper ses mains dans le sang innocent de ses jeunes enfants. Mais les conjurés, pour satisfaire leur soif de vengeance, saccagèrent le palais et les maisons de tous les amis du marquis.

9. Ils condamnèrent à mort tous les officiers, tous les juges, et les autres personnes qui ne voulurent pas reconnaître Don Diego et lui jurer obéissance; beaucoup de membres du gouvernement et les officiers royaux

se soumirent en attendant que le roi en eût autrement disposé. Juan de Rada, qui commandait et dirigeait tout, se délivra de tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'établissement du nouveau gouvernement. Don Diego le fit général de ses armées, et envoya de tous côtés l'ordre de le reconnaître comme tel. On ne connaissait point le résultat de cette affaire à Lima lors du départ de ceux qui étaient venus à Popayan annoncer cette nouvelle à Gonzalo Pizarro.

10. (1541.) Vaca de Castro, en apprenant ce qui s'était passé, se fit reconnaître, non comme juge-commissaire, mais comme gouverneur du Pérou et successeur de Pizarro, suivant les instructions et les ordres qu'il apportait de la cour; d'autant plus qu'on n'avait aucune nouvelle de Gonzalo Pizarro, et que depuis deux ans il était absent de son gouvernement de Quito; il résolut de se rendre au plus vite à Lima pour exhiber ses pouvoirs, tant à Don Diego de Almagro, qu'à ceux qui

étaient restés fidèles au roi. Son voyage fut long et pénible à cause du mauvais temps. En arrivant à Quito, à la fin de 1541, il fut bien reçu par le lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles, qui, dans le conseil qui se tint à son arrivée, se soumit aux ordres du roi, et lui rendit les honneurs et l'obéissance qui lui étaient dus.

11. La ville était à cette époque sans moyens de défense; car, outre les cent cinquante personnes qui avaient suivi Belalcazar, un pareil nombre était parti avec les deux cents de Cuzco pour l'expédition de Gonzalo. Enfin, on venait d'envoyer soixante-dix familles aux nouvelles colonies que formait, dans la province des Pacamoros, le capitaine Juan de Salinas, par ordre de Gonzalo Pizarro. C'était la ville de Valladolid qui s'acheva cette année. Vaca de Castro, se voyant bien reçu à Quito, résolut de s'y arrêter quelque temps pour y prendre à loisir les mesures qu'exigeaient les circonstances. Il écrivit en plu-

sieurs endroits du Pérou, faisant connaître son arrivée et les pouvoirs royaux dont il était revêtu, et exhortant ceux qui étaient à la tête des provinces et des villes à reconnaître sa légitime autorité, et à réunir des troupes pour soutenir la puissance royale contre la rébellion de Don Diego de Almagro. En attendant qu'il reçoive des réponses à ses lettres, voyons un peu les progrès qu'a faits le parti contraire.

12. Les ordres envoyés par Don Diego pour faire reconnaître son autorité furent obéis presque partout, tant à cause de l'affection que l'on avait eue pour son père, que par la crainte que lui-même inspirait. Cependant en quelques endroits on s'y refusa formellement. Le capitaine Alfonso de Alvarado, qui se trouvait avec cent hommes dans la province des Chachapoyas, manifesta ouvertement sa résistance; ceux qui gouvernaient pour Pizarro la ville de Cuzco en firent autant; Diego de Silva et Francisco de Carvajal, qui en étaient

les alcades, rassemblèrent des troupes, et se préparèrent à résister. Quand ils eurent reçu les ordres de Vaca de Castro ils sortirent à la tête de leurs soldats, et allèrent se réunir à Alvarado, en passant par des chemins détournés pour n'être pas arrêtés par les troupes nombreuses qu'avait déjà réunies Don Diego. Ils écrivirent à Vaca de Castro pour qu'il vînt prendre le commandement de l'armée qu'ils réunissaient dans les environs de Truxillo. Ceux qui gouvernaient San Miguel de Piura prirent le même parti, en envoyant à Quito plusieurs dépêches qu'ils avaient reçues d'Espagne.

13. Don Diego, dont l'armée était devenue très-nombreuse, s'avançait par la grande route qui conduit à Cuzco, et trouva cette ville sans soldats et les habitants en dissension. Il y entra donc sans obstacle et comme dans la capitale d'un royaume dont il aurait hérité. Il fit fabriquer beaucoup de poudre, de l'artillerie excellente, des armes de bronze

et d'argent, et donna tout ce qu'il put à ses capitaines et à ses soldats. Il mit ainsi sur pied une brillante armée de sept cents hommes pour résister à Vaca de Castro s'il venait l'attaquer, et mit la ville en état de faire une vigoureuse défense.

14. Cependant Vaca de Castro reçut des nouvelles de San Miguel avec des dépêches qui renfermaient diverses cédules royales. L'une, en date de 1540, accordait des armoiries à la ville de Cuzco, et la déclarait capitale du Pérou; une autre, du 14 mars 1541, donnait aussi des armes à la ville de Quito; une autre, de la même date, exemptait de tout service ou de tout partage ou commanderie les villages de Cacha dans la province de Rio-Bamba, et en accordait la possession à Don Marcos Duchicela et à ses descendants; une autre cédule enfin, du 15 mai de la même année, érigeait en évêché la ville de Lima.

15. En recevant, dans les premiers jours d'avril 1542, les lettres de Pedro Alvarez, de

Diego de Silva, de Francisco de Carvajal et d'Alfonso de Alvarado, qui l'instruisaient des troupes qu'ils avaient réunies dans les environs de Truxillo, Vaca de Castro se disposa à partir de Quito. Il en retira le peu de soldats qui y restait, et qui n'étaient qu'au nombre de deux cents. Il en donna le commandement au lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles, qui, en l'absence de son chef, lui avait montré tant de dévouement; et celui de la cavalerie à D. Lorenzo de Aldana, qui, après avoir posé les fondements de la ville de Pastos, l'avait accompagné à Quito.

16. Pourvu de tout le nécessaire et suivi d'un nombre d'Indiens suffisant pour le service et les bagages, il partit de Quito à la fin du mois d'avril 1542. Près de San Miguel les capitaines Pedro de Vargas, Gomez de Tordoya, Garcilaso de la Vega, et d'autres personnages principaux se joignirent à lui; de sorte qu'il entra dans Truxillo à la tête de deux cent cinquante hommes. Il présenta au

corps municipal de cette ville, ainsi qu'à l'armée, les cédules royales, et fut reconnu pour juge et gouverneur du Pérou. Les officiers royaux déposèrent entre ses mains les insignes de leurs charges qu'il s'empressa de leur rendre en ne gardant pour lui que l'étendard royal.

17. Il nomma Pedro de Alvares mestre de camp; et lui ordonna de s'avancer vers Xauxa à la tête du corps d'armée. Il laissa Diego de Mora à Truxillo comme son lieutenant, et se rendit en personne à Lima pour recruter plus de monde. On lui prêta dans cet endroit, pour la solde de l'armée, cent mille pesos d'or, qu'il remboursa ensuite sur le trésor royal. Il nomma Francisco del Barrio son lieutenant à Lima, et, accompagné d'assez de monde, il alla rejoindre son armée qui l'attendait à Xauxa.

18. (1542.) Tandis que le nouveau gouverneur, Vaca de Castro, rassemblait des forces, Gonzalo Pizarro se dirigeait vers Quito. Je l'ai

laissé, dans le chapitre précédent, au milieu de forêts inconnues sans savoir où il était et avec quatre-vingts compagnons, les seuls qui lui restassent de cette multitude de gens qu'il avait si misérablement perdus. Quand il eût fait reposer ses soldats dans ces forêts et qu'ils se furent procuré par la chasse les moyens de couvrir leur nudité, il se remit en marche et gagna bientôt les frontières du royaume de Quito. Ses soldats furent saisis d'une telle joie quand ils commencèrent à reconnaître le pays, qu'ils se prosternèrent et baisèrent la terre. A dater de ce moment, les Espagnols eurent des vivres en telle abondance qu'ils eurent besoin de se contenir pour ne pas périr par l'excès de nourriture.

19. En approchant de Quito ils envoyèrent des Indiens en avant pour y annoncer leur arrivée et leur dénuement, afin qu'on leur fît passer tout ce dont ils avaient besoin. L'état de cette ville n'était guère meilleur que le leur, car elle était déserte, à cause des levées exces-

sives qu'avait nécessitées la guerre actuelle. On leur procura cependant des vêtements, des vivres et une douzaine de chevaux, les seuls que Vaca de Castro eût laissés. Pizarro, voyant que cela n'était pas suffisant pour tous ses compagnons, ne voulut rien prendre pour lui. Son exemple fut suivi par les principaux officiers. Les douze habitants de Quito qui lui avaient apporté ces misérables ressources, ne voulant pas les éclipser à leur entrée dans Quito, quittèrent leurs vêtements et marchèrent à pied comme eux, quoiqu'il fût facile de les distinguer, car les compagnons de Pizarro étaient brûlés par le soleil et couverts de poil comme des bêtes. Ils firent leur entrée au mois de juin 1542, sans autre bagage que leur épée rouillée et sans fourreau, et excitèrent la risée des uns, la compassion et les pleurs des autres, après avoir employé deux ans et demi à cette malheureuse expédition.

20. Les nouvelles qui attendaient Gonzalo

Pizarro à Quito étaient encore plus difficiles à supporter que les fatigues qu'il venait d'éprouver, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. La mort tragique de son frère Francisco Pizarro, l'ordre de la cour qui le condamnait pour avoir fait mourir Diego de Almagro, l'arrivée de Vaca de Castro et sa double position de juge et de successeur du marquis, le passage du nouveau gouverneur par Quito, qu'il avait laissée déserte et privée de tout, et sans déclarer si le roi avait laissé à lui, Gonzalo, dans le dénûment d'hommes et d'argent dans lequel il se trouvait, le gouvernement que lui avait donné son frère, furent autant de coups de poignard auxquels sa forte constitution eut bien de la peine à résister.

21. Après avoir longtemps réfléchi sur ce qu'il devait faire dans ces circonstances difficiles, il se décida à envoyer à Vaca de Castro un courrier pour lui demander la permission d'aller le trouver. Celui-ci était alors à Xauxa, et passait en revue son armée pour se diriger

ensuite vers Cuzco, quand il reçut, au mois d'août, la lettre de Pizarro. Il n'osa lui accorder la permission qu'il lui demandait, craignant que, comme presque toute l'armée était encore dévouée à Francisco Pizarro, on ne le proclamât gouverneur en le voyant. Il lui répondit donc que, pour le moment, il ne pouvait pas lui accorder ce qu'il désirait, mais qu'il lui promettait de le faire appeler aussitôt qu'il aurait terminé l'entreprise qu'il commençait contre Don Diego. Je vais parler des préparatifs et du succès de cette expédition.

## § 4.

**Préparatifs de guerre et résultats de la bataille de Chupas entre Vaca de Castro et Diego de Almagro.**

1. J'ai laissé Don Diego de Almagro dans la ville de Cuzco, qu'il avait fortifiée et pourvue de tout ce qui était nécessaire à sa défense. Son armée se composait de sept cents hommes, dont deux cents arquebusiers, deux cent cinquante cavaliers; le reste était armé de lances, d'épées, de hallebardes et de piques; jamais ni son père ni les Pizarros n'avaient vu une armée aussi brillante et aussi bien fournie en artillerie. Il avait avec lui l'Inca Paulu, son allié, qui lui avait amené quelques troupes indiennes pou-

vant servir au moins à inquiéter l'armée de Castro avec leurs flèches et leurs frondes. Son général, Juan de Rada, étant mort de maladie, il l'avait remplacé par Juan de Balsa, et avait choisi pour mestre de camp Pedro de Oña. Après avoir nommé les officiers d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il sortit de la ville et s'avança en bon ordre jusqu'à Villcas.

2. Pendant qu'il était en route, Vaca de Castro passait en revue son armée qui se trouvait à Xauxa. Celui-ci avait, suivant les uns, un nombre égal de combattants; mais, selon d'autres, il n'avait que cent soixante-dix fusiliers; le nombre de ses cavaliers était de trois cent cinquante. Il en donna le commandement au mestre de camp Alvares, et à Alfonso de Alvarado, à Gomez de Alvarado et à Pedro de Puelles. Il nomma d'autres officiers distingués pour l'infanterie et l'artillerie, et confia son étendard à Francisco de Carvajal. On dut à cet ancien officier, déjà célèbre dans

le Pérou par son génie militaire et comme élève du grand capitaine en Italie, toute la direction et la sage conduite de l'armée dans cette entreprise.

3. Vaca de Castro s'avança en bon ordre de Xauxa à Guamanga. Ce fut de là qu'il envoya par deux personnes de distinction une lettre à Don Diego, dans laquelle il lui promettait une amnistie complète s'il consentait à mettre bas les armes, et à lui donner en outre dix mille Indiens qu'il choisirait là où il voudrait; mais que, s'il persistait dans sa rébellion, il n'épargnerait aucun de ses partisans. Don Diego lui répondit qu'il y consentirait si on lui donnait le nouveau royaume de Tolède, toutes les mines et tous les *repartimientos* d'Indiens qu'avait possédés son père et qui lui appartenaient comme son héritier; mais que, dans le cas contraire, il saurait maintenir ses droits par la force des armes.

4. Les capitaines de son armée et tous ses partisans se répandirent en injures contre

Vaca de Castro, et répétant à haute voix qu'il n'était envoyé que par le cardinal Loaysa, et n'avait pas de véritables pouvoirs du roi, ils exhortèrent Don Diego à n'admettre aucune proposition, à moins que ce ne fût sous la signature du roi lui-même, ajoutant qu'il devait se mettre en possession de son légitime héritage. Ces clameurs empêchèrent Don Diego de conclure un traité comme il le désirait. Il découvrit quelques espions de Vaca de Castro : on lui amena un Espagnol qui, sous l'habit d'un Indien, portait des lettres qui excitaient ses soldats à se révolter contre lui. Irrité d'une telle trahison au moment même où on lui proposait la paix, il fit exécuter les espions en présence des deux envoyés de Vaca de Castro, en leur reprochant cette action honteuse, et quitta Villcas à la tête de son armée pour marcher contre lui.

5. (1542.) Vaca de Castro se hâta de prendre possession d'un plateau nommé Chupas; le 15 septembre 1542 les deux armées se trou-

vèrent en présence. Celle d'Almagro brûlait d'impatience de commencer le combat; tandis que celle de Castro paraissait hésiter. Celui-ci s'en aperçut, et pour l'encourager il fulmina une sentence de mort contre Don Diego et ses adhérents. Il rangea ensuite son armée en bataille, et se disposa à l'attaque.

6. Don Diego avait choisi une meilleure position, et son artillerie, placée sur une hauteur, dominait l'armée de Castro; de telle sorte que, s'il eût conservé sa position, la victoire ne pouvait lui échapper; mais son expérience n'était pas égale à sa valeur, et il n'avait dans son armée aucun officier qui, par ses talents militaires, fût comparable à ceux de l'armée de Castro.

7. Carvajal, qui comprit aussitôt l'avantage que la position de l'artillerie de l'ennemi lui donnait, chercha le moyen de lui faire abandonner le poste qu'elle occupait. Il donna à Don Alonso de Alvarado l'ordre de faire défiler les troupes par un ravin où les boulets

ne pouvaient les atteindre. Don Diego s'empressa de courir de ce côté, et abandonna sa position avantageuse, malgré l'avis d'un officier expérimenté. Le combat s'engagea, et après une lutte sanglante, le parti royal avait perdu tant de monde que la balance paraissait pencher du côté d'Almagro, quand les manœuvres habiles de Carvajal et de quelques vétérans ramenèrent la victoire sous les drapeaux de Castro.

8. Quand le jeune Don Diego vit que la bataille était perdue, il se jeta en désespéré au milieu des rangs ennemis, aimant mieux mourir que de se rendre. Il fit des actes de valeur incroyables et tua de sa main plusieurs officiers sans recevoir aucune blessure. Enfin, épuisé de fatigue, il se décida à se retirer vers Cuzco, suivi seulement de quatre des siens. Il espérait y réparer ses pertes; mais il fut trompé dans son attente, car les alcades auxquels il en avait confié la défense, le voyant en pleine déroute et craignant la vengeance du

vainqueur, s'emparèrent de sa personne et l'enfermèrent dans une étroite prison.

9. Vaca de Castro dut cette victoire à sa fortune, à l'expérience de ses officiers, à ses artifices et au sang répandu. Il resta sur le champ de bataille trois cents de ses soldats et deux cents de ceux de Diego. Il y eut de plus quatre cents blessés, dont il périt un grand nombre, soit par le froid de la nuit, soit sous les coups des Indiens de Paulú. De quatorze cents combattants de part et d'autre, il n'en resta en tout que six cent quarante. Beaucoup auraient survécu à leurs blessures, si les cris lamentables qu'ils poussaient pendant la nuit n'eussent fait revenir les Indiens qui s'étaient déjà retirés. Ils demandaient du secours, et personne ne pouvant les entendre, ces barbares Indiens les tuèrent pour les dépouiller.

10. Les vainqueurs pillèrent le camp de Don Diego, où ils trouvèrent beaucoup d'or et d'argent. Ils passèrent le jour suivant à

Guamanga, où ils trouvèrent cent soixante almagristes réfugiés. Castro en fit exécuter plus de quarante de ceux qui étaient accusés d'avoir trempé dans la conjuration contre Francisco Pizarro, et pardonna aux autres. Il donna ordre aux soldats qu'il avait amenés de Quito de s'en retourner, parce qu'ils étaient les plus éloignés de leurs maisons. De deux cents qui l'avaient suivi, il n'en restait que quatre-vingt-dix; tous les autres avaient péri dans le combat. Il leur donna une lettre pour Gonzalo Pizarro, par laquelle il lui accordait la permission de venir le trouver, et protestait de son désir de lui être utile.

11. Il envoya le capitaine Pedro de Vergara avec quelques Espagnols, pour coloniser la province des Pacamoros, qu'il avait aidé à conquérir, et où Juan de Salinas achevait de fonder les villes de Valladolid et de Loyola. Il se rendit ensuite à Cuzco, où il fit trancher la tête au jeune Don Diego, dans la prison même où il était détenu. Sa mort fut généra-

lement pleurée à cause de ses nobles qualités. L'affection que ses soldats avaient pour lui fut cause de sa perte; car ce fut pour leur plaire qu'il refusa de traiter avec Castro, et qu'il se vit forcé à se déclarer rebelle contre le roi. S'il n'avait pas perdu cette première bataille par son inexpérience, il est probable que sa révolte serait devenue très-dangereuse.

12. Sa mort ayant rendu Vaca de Castro paisible possesseur de tout le Pérou, il envoya les secours dont on avait besoin pour achever la conquête du Chili et pour en entreprendre de nouvelles. Il fit ouvrir et exploiter plusieurs riches mines, et fit plusieurs améliorations dans le royaume. Il reçut Gonzalo Pizarro avec distinction; voulant l'indemniser de ses pertes et de ce qui lui était dû, il lui laissa le gouvernement de Quito, sur la possession duquel il n'avait point d'ordre contraire de la cour, et lui permit de s'y faire remplacer et d'aller en personne prendre possession des villages et des *repartimien-*

*tos* que son frère lui avait donnés dans la province de Charcas.

13. Il fit la distribution des autres commanderies d'Indiens qui étaient restées vacantes, et publia plusieurs ordonnances en faveur des Indiens, qui dès lors commencèrent à jouir de quelque repos, et à cultiver les terres abandonnées depuis le commencement des guerres civiles. Il resta à Cuzco plus d'un an et demi, et gouverna sagement. Tandis que cette courte paix ou plutôt cette suspension d'armes règne au Pérou, il est temps de jeter un coup d'œil sur les gouvernements de Quito et de Popayan.

## § 5.

### Nouvelle conquête et fondation dans les deux gouvernements du royaume de Quito.

1. Pour l'intelligence de ces nouvelles fondations et de celles dont j'ai déjà parlé, il est bon de remarquer les titres que je leur ai donnés, puisque j'ai appelé les unes *Ciudades*, les autres *Villas*, et d'autres enfin *Asientos*, sans compter celles qui prennent seulement le nom de *Pueblos*. Cette différence, mal comprise par les étrangers, ne consiste pas en ce que les colonies sont plus grandes ou plus petites dans la forme ou la grandeur de leurs édifices, ou dans le nombre de leurs habitants.

On voit très-souvent qu'une *Villa* est plus grande et mieux bâtie que les autres *Ciudades*, de même qu'un *Asiento* ou un *Pueblo* peut être plus considérable que toute autre *Villa* ou *Ciudad*. La *Ciudad* comme la *Villa* en Espagne doit avoir un corps municipal de *Regidores* avec juridiction ordinaire et d'autres priviléges, que les étrangers appellent magistrats ou conseil de vieillards; la seule différence entre elles c'est que les *Ciudades* ont des armoiries données par le roi, et un étendard royal, que n'ont point les *Villas*. L'*Asiento* n'a ni corps municipal, ni armoiries, ni étendard, mais seulement un lieutenant, un notaire public, et un *Alguazil-mayor* ou alcalde provincial. Le village n'a qu'un sous-lieutenant, qui dépend en tout de quelque *Ciudad*, *Villa* ou *Asiento*. Les *Ciudades* et les *Villas* d'Amérique sont toutes des cités dans l'esprit des nations qui emploient un même terme pour les désigner toutes. Les *Asientos* et les *Pueblos* répondent à ce qu'on appelle en France

et en Allemagne *Bourgs*, en Italie *Terra* ou *Castello*, en Espagne *Lugar*.

### Du gouvernement de Quito en particulier.

2. Gonzalo Pizarro aurait pu faire dans ce gouvernement beaucoup de conquêtes et de colonies, si au lieu de perdre sa brillante armée il eût dirigé ses regards sur diverses provinces très-riches, dont il avait déjà connaissance. Malgré la perte qu'il avait faite de tant de monde et de tant de bagages dans cette malheureuse expédition, et quoique ce gouvernement fût engagé dans les guerres civiles du Pérou, qui décimaient toutes ses populations et toutes ses forces, il put cependant effectuer quelques conquêtes et quelques fondations. J'ai déjà dit comment, depuis l'entrée de Sébastian Belalcazar et la division des deux gouvernements, on avait fondé dans le royaume de Quito les villes de Quito, de Manta, de Puerto-Viejo, et de Guayaquil. La ville de Rio-Bamba

et divers *Asientos* venaient d'être établis par les commandeurs des provinces; ceux de Tiquizambi, Cayambi et Huaca furent détruits dans la suite parce qu'ils parurent inutiles ou mal placés. Quant aux autres, ils s'accrurent considérablement pendant le gouvernement de Gonzalo Pizarro, qu'avaient suivi un grand nombre d'aventuriers et de gens venus nouvellement de San Miguel et des autres parties du Pérou; ils étaient au nombre de huit, et situés sur la route royale, qui va du sud au nord.

3. Alausi, sur la rive orientale de la rivière du même nom, à 2° 11′ de lat. sud et 0° 21′ de long. de Quito. C'est dans cet endroit que s'établissaient souvent les colons qui abandonnèrent Tiquizambi.

Cañar, situé à une des sources de la rivière de Naranjal, à peu de distance du grand palais des Incas, à 2° 32′ de lat. sud et 0° 25′ de long. ouest.

San Miguel de Chimba, sur la rive orientale du Chimba, à 1° 44′ de lat. sud, et 0° 32′ de long. ouest.

Hambato, sur la rive méridionale de la rivière du même nom, à 1° 15′ de lat. sud, et à 0° 6′ de long. ouest; cette colonie fut entièrement espagnole, à cause de l'excellence du climat et de la beauté du site; la ville indienne de Mulli-Hambato était plus au nord, dans une position plus agréable : c'était là que se trouvaient autrefois les *Tambos* et les palais du roi.

Mocha, sur la rive septentrionale du Pachamlica, à 1° 27′ de lat. sud, et à 0° 10′ de long. ouest.

San Vicente martyr de Latacunga, sur la rive orientale du San Felipe, à 0° 57′ de lat. sud, et à 0° 5′ de long. ouest.

Otavalo, sur la rive occidentale du Rio-Blanco, à 0° 13′ de lat. nord, et à 0° 16′ de long. est. Ceux qui avaient commencé à fonder l'*Asiento* de Cayambi, qu'on abandonna à cause de son mauvais climat, vinrent s'établir dans cet endroit.

Carangui, sur la rive occidentale du Taguando, à 0° 23′ de lat. nord, et à 0° 27′ de long.

est, était située sur une éminence et sur l'emplacement même de l'ancienne ville des Caranguis. En 1597 elle fut transportée dans la plaine voisine et reçut le nom de San Miguel de Ibarra et les priviléges de ville.

4. Gonzalo Pizarro fonda encore plusieurs autres colonies. Sa première et sa dernière fondation furent dans les provinces de Paltas et de Zarza; elles avaient pour but de protéger la route royale infestée de barbares. J'ai dit qu'en entrant dans son gouvernement, en 1539, il avait fondé, dans la province, la ville de Oña, avec un petit fort. Celui-ci ayant été détruit, et le lieu étant d'ailleurs peu favorable, il fit construire, en 1546, la ville de Loxa, dans la province de Zarza; ce fut le capitaine Alfonso de Mercadillo qui en posa les fondements entre la rivière de Pulacu et celle de Guacamana, par 0° 4′ de lat. sud, et 0° 59′ de long. ouest de Quito.

5. Gonzalo Dias de Pineda avait commencé la fondation d'un *Asiento* dans la province de Huamboya, alliée de Belalcazar; Pedro del

Villar la continua par ordre de Pizarro avec les gens qu'il avait retirés de Rio-Bamba en 1540. Il était situé par 1° 5′ de lat. sud, et par 0° 8′ de long. est, sur la rive septentrionale du Palora. Cet *Asiento*, fondé pour la seconde fois, prit quelques années après le titre de *Villa*. Dans la même année 1540, Pedro del Villar fonda par ordre de Pizarro l'*Asiento* des Macas, dans la province voisine du même nom, à 1° 27′ de lat. sud, et à 0° 30′ de long. est, sur la rive occidentale du Rio-Upano. Cet *Asiento*, détruit une fois, fut rétabli ensuite sous le nom de *Ciudad* de Sevilla del Oro, et devint la capitale du gouvernement de Macas.

6. Dans la province des Pacamoros, appelés par corruption Bracamoros, on fonda deux *Ciudades* et un *Asiento*. Les habitants de cette riche province, située près de la route royale, étaient si féroces et si guerriers que les Incas n'avaient pu les soumettre, et que Huayna-Capac, qui l'avait tenté, avait été honteusement repoussé. Francisco Pizarro y envoya, en 1538,

le capitaine Pedro de Bergara pour en faire la conquête; celui-ci leur fit la guerre pendant plus de deux ans sans pouvoir les soumettre, quoiqu'il en eût péri la plus grande partie; alors se voyant trop faibles pour continuer leur résistance, ils se décidèrent à faire la paix, mais Pedro de Bergara ne put y fonder aucune colonie.

7. Cette province faisant partie du gouvernement de Gonzalo Pizarro, il en recommanda de nouveau la conquête à Bergara, et pour en effectuer la colonisation, il envoya de Quito quatre-vingt-dix familles conduites par le capitaine Juan de Salinas, qui fonda d'abord en 1541 la ciudad de Valladolid sur les bords du Chinchipe, à 4°30′ de lat. sud et 1° de long. ouest; puis, en 1542, la ville de Loyola, sur l'emplacement de Cubinama, ville indienne détruite par la guerre, sur la rive occidentale du Verjel, par 4° 43′ de lat. sud et 0° 40′ de long. ouest; enfin la troisième fondation qu'il fit, fut dans la même année celle de l'*Asiento* et *Real de Minas* de

San Joseph, sur la rive orientale du San Francisco, à l'orient de Loyola, et un peu plus au sud. Le roi concéda ensuite ces mines sous le titre de seigneuries.

8. Dans les temps postérieurs à ceux de Pizarro, on conquit beaucoup d'autres provinces, et l'on fonda tant de cités et de villes que le gouvernement de Quito se subdivisa en huit, qui sont : Jaen, Yaguarzongo, Macas, Mocoa, Quixos, Cara, Esmeraldas et Maynas ; et en neuf autres plus petits encore appelés *Corregimientos ;* ce sont : Ibarra, Otavalo, Quito, Latacunga, Rio-Bamba, Chimbo, Cuença, Loxa et Guayaquil, dont les fondations, érections et chronologies appartiennent à l'histoire moderne.

9. La ville de Quito fut érigée en évêché dix ans après sa conquête, c'est-à-dire en 1544, et non dans l'année suivante, comme le prétendent quelques auteurs. Le premier évêque qu'on y envoya fut Garcia Diaz de Arias, qui fut sacré à Lima en octobre de cette même an-

née. En 1556 Quito obtint deux cédules royales datées du 14 février; l'une lui accordait le titre de très-noble et de très-loyale, et l'autre le privilége de promener solennellement l'étendard royal dans les rues, le jour de la réunion du corps municipal.

### Gouvernement de Popayan.

10. Avant la séparation des deux gouvernements, j'ai dit que Sebastian Belalcazar avait conquis plusieurs provinces au nord, hors des limites de l'ancien royaume de Quito, et qu'il y avait fondé les *Villas* d'Ampudia et de Madrijal, et les *Ciudades* de Cali, Popayan, Timana et la Plata; j'ai dit aussi qu'après la séparation des deux gouvernements il avait abandonné la *Villa* de Madrijal et fondé dans ses environs celle de Pastos à 6° plus au nord, et la petite *Ciudad* Placencia, qui subsista peu de temps. On se rappelle qu'ayant appris que des Espagnols partis de la mer du Nord étaient arrivés dans

les environs, il avait attiré à son service les gens que commandait le capitaine Georges Robledo, et lui avait donné plein pouvoir pour fonder des colonies dans le gouvernement de Popayan.

11. Cela se passait en 1539, en 1540 et 1541. Robledo reçut des secours d'hommes et de vivres. Cette malheureuse troupe d'aventuriers sortit ainsi de l'état pitoyable dans lequel elle se trouvait. Cieça de Leon nous fait bien voir les misères qu'ils eurent à souffrir dans un pays rempli d'or, mais où ils n'avaient pas de quoi manger; il raconte qu'un soldat, ayant trouvé dans une rivière un morceau d'or de la grosseur de la tête d'un homme, le portait sur ses épaules et allait rejoindre ses compagnons, lorsqu'il vit passer un petit chien indien; il jeta aussitôt l'or pour courir après le chien, et pendant ce temps il roula dans la rivière d'où il venait de le retirer, mais il aima mieux perdre son or que d'abandonner sa chasse (*Crón. del Perú*, chap. 14).

12. Il rapporte aussi que trente soldats étant entrés dans une maison que les Indiens venaient d'abandonner pour y chercher des vivres, ils trouvèrent une marmite pleine de viande déjà cuite et qui paraissait très-bonne, qu'ils s'en rassasièrent tous avec une grande joie, mais qu'en arrivant au fond ils retirèrent des mains et des pieds humains ; et que malgré l'horreur que leur inspira cette découverte, ils finirent par trouver que les Caraïbes n'avaient pas mauvais goût (*Ibid.*, chap. 16).

13. Robledo fonda d'abord une ville sur une éminence dans la vallée de Hebexico, à 7° de lat. nord, près de plusieurs tribus de peuplades riches en or, dont quelques-unes étaient de la nation des Abiles. Il lui donne le nom de *Ciudad* de Antioquia, et Cieça dit que c'est la dernière de toutes celles du Pérou, du côté du nord. Cette fondation eut lieu en 1541 ; la même année il fonda sur la rivière du Cauca une petite ville nommée Santa-Fé de Antioquia, dans les environs des plus riches

mines d'or. Gaspard Rodas augmenta beaucoup l'année suivante la ville d'Antioquia ; en 1544 elle fut transférée par le capitaine Juan de Cabrera sur l'emplacement de la ville de Santa-Fé, de sorte qu'elle s'appela par la suite Santa-Fé d'Antioquia ; elle est située par 6° 50' de lat. nord, et 3° 30' de long. est, sur la rive septentrionale du Cauca, qui fait un détour dans cet endroit.

14. A l'extrémité méridionale du gouvernement, le capitaine Jeromino de Aguado fonda aussi, en 1541, par ordre de Belalcazar, la Nouvelle-Malaga, dans la province des Pastos, entre les rivières Telembi et Patia, sur le territoire des Pichilimbis et des Cuxlès, à 1° 30' de lat. nord, et 1° de long. est. Cette ville dura peu d'années, et plusieurs personnes pensent que ses habitants furent transportés à Barbacoas dans la province voisine, mais c'est une erreur ; la nation des Barbacoas, très-nombreuse et très-brave, se maintint contre les vives attaques des successeurs de Belal-

cazar jusqu'au commencement de 1600, où le capitaine Don Francisco de Parada y entra avec des forces considérables; après avoir fait empaler des centaines d'Indiens sur les bords du Telembi, il y fonda la ville de Barbacoas (Rodriguez, *Hist. del Marañon*, liv. 1, chap. 6.)

15. Dans l'année 1542, le capitaine Georges Robledo fonda la petite ville de San-Bartholome de Aburra, à 5° 20′ de lat. nord, et environ 4° de long. est, dans la belle et riche plaine que, deux ans auparavant, avait découverte le capitaine Louis Texelo, et qui était remplie de tombeaux, d'où on retira des richesses immenses. A une petite distance de la rivière d'Aburra, on fonda ensuite la petite ville de Medellin, qui avec le temps prit une grande extension. Dans la même année, on fonda la ville d'Anserma, ou Santa-Anna de los Caballeros, par 4° 50′ de lat. nord, et 3° de long. est de Quito, sur le territoire des Tapuyas, Guaticas, Quinchias, et Supias, sur

la rive occidentale du Cauca. Les capitaines Robledo, et Lorenzo de Aldana, lieutenant de Cali, à qui Cieça attribue principalement cette fondation, y eurent une part égale; il paraît qu'ils fondèrent aussi en même temps la ville de Guntras, à la source du même fleuve Anserma, ainsi que la ville de Medellin, car Aldana avait reçu des renforts considérables par le port de San-Bonaventure.

16. La même année de 1542, le capitaine Robledo fonda la petite ville de Cartago sur la rivière du même nom, à l'orient de Guntras, à 4° 30′ de lat. nord, et un peu plus de 3° de long. De là, Robledo passa à la conquête de la province d'Arma, qui est riche et étendue; elle pouvait mettre sous les armes plus de vingt mille Indiens, tout couverts d'or de la tête aux pieds; ils avaient des bannières d'une grande valeur, des lances, des dards, des frondes, et se servaient de flûtes, de tambours, et d'autres instruments. Ils opposèrent aux Espagnols une vigoureuse résis-

tance et furent cause de la rupture qui eut lieu entre Belalcazar et Robledo. Si ce dernier avait eu des forces suffisantes, on eût vu se renouveler les guerres civiles du Pérou; mais comme il n'avait que peu de monde, il dut se borner à marcher contre la province del Pozo.

17. Nous ne connaissons pas les motifs de leurs dissensions; nous savons seulement que Belalcazar alla incognito à la province del Pozo et fit prisonnier Robledo, ainsi que le commandeur Fernando Rodriguez de Soza et Baltazar de Ledesma, qu'il condamna à mort, et auxquels il fit trancher la tête. Les Indiens de Pozo, qui les haïssaient mortellement, retirèrent leurs cadavres de la terre, et les dévorèrent. Après cette exécution, que je n'ose qualifier ni de juste ni d'injuste, puisque j'en ignore les motifs, Belalcazar fonda deux autres petites villes (1542) : Santiago de Arma, qu'on transféra sept ans après dans une plus grande plaine, sur la même rivière d'Arma, à environ 5° 30′ de lat. et 3° 20′ de long.; Toro, au nord

de celle d'Arma, sur la rive occidentale du Cauca, et par la même longitude.

18. L'année suivante 1543, Belalcazar fit lui-même trois autres fondations, et en fit faire le même nombre par ses capitaines; il construisit d'abord la ville de Caramanta, sur la rive occidentale du Cauca, à plus de 6° de lat. et 3° 15' de long., puis celle de Caloto, ou Nouvelle-Ségovie, divisée en partie haute et en partie basse, à 3° 30' de lat., et à 3° de long.; ces deux quartiers furent détruits par les barbares Pijaos et Paës en 1641, et on n'en rétablit que la partie basse. Ce fut dans la partie haute qu'arriva l'effrayant prodige de la cloche, dont le bruit a rempli le monde et dont je parlerai dans l'histoire moderne. La troisième fut celle de la petite cité de Jamaica, ou Quilachao, voisine de Caloto.

19. A la même époque le capitaine Diego Martines de Hospina fonda Neyva, sur la rive orientale du grand fleuve de la Magdaleine, à 3° 10' de lat. et à plus de 4° de long. Hospina construi-

sit à neuf lieues de là, dans la même vallée, Ciudad de Angeles, et le capitaine Alonso de Fuenmayor, celle d'Almaguer, sur une hauteur, dans l'ancienne province de Quilia, par environ 2° de lat. nord, et à plus d'un degré de long. est.

20. Depuis le gouvernement de Belalcazar, on n'a fondé dans cette province que quatre nouvelles villes, savoir : San Vicente de Paës en 1583, Guadalaxara de Bugo en 1588, Barbacoas et Isquande en 1600. Les plus riches provinces de ce gouvernement vers le couchant, jusqu'aux bords de la mer, ne furent pas conquises avant 1654, parce qu'elles renfermaient des peuplades très-nombreuses et très-guerrières. Les Espagnols n'osèrent pas y pénétrer avant que les missionnaires jésuites n'y eussent réduit les trois grandes provinces des Noanamas, Zitaraës et Chocoës : on en fit trois dépendances du gouvernement de Popayan : toutes trois furent ensuite érigées en un seul gouvernement sous le nom de

Choco; elles ne contiennent ni *Ciudades*, ni *Villas*, mais seulement quelques villages et *Reales de minas*.

21. En même temps que ce gouvernement s'étendait vers le couchant, il perdait du terrain du côté du nord et de l'orient, car on retira toutes les conquêtes et toutes les fondations qu'avait faites Belalcazar sur les rives de la Magdaleine, pour les joindre au nouveau royaume de Grenade, dont dépendirent désormais les villes d'Antioquia et de Neyva. En 1544, Antioquia obtint le titre royal de *Ciudad*, et en 1547, Popayan fut érigé en évêché, mais sous le titre d'évêché d'Antioquia, qui fut conservé dans les bulles du pape jusque dans les derniers temps. En 1558, Popayan reçut le titre de cité avec un écusson, par une cédule du 27 octobre, et celui de très-noble et très-loyale par une autre du 10 novembre. En 1559, les cités de Cali et de Pastos obtinrent les mêmes titres.

22. Après avoir fait mention de toutes les

fondations effectuées dans les deux gouvernements séparés de Quito et de Popayan, la plupart pendant les révolutions et les guerres civiles du Pérou, il est nécessaire de voir quel fut le résultat de la paix momentanée que Vaca de Castro avait rétablie au Pérou.

## § 6.

Révolte générale de toutes les provinces à la suite de nouvelles ordonnances royales promulguées par Blasco Nuñez Vela, premier vice-roi du Pérou.

1. La paix que la mort de don Diego de Almagro avait rétablie dans le Pérou, fut de peu de durée. Le feu de la guerre civile s'alluma par l'ambition déréglée des conquérants éloignés de leur souverain; et sous le prétexte de s'être exposé aux fatigues et à la mort pour faire la conquête de cet empire, chacun voulut être plus que les autres, et tous oublièrent les seuls titres et droits qu'ils alléguaient eux-mêmes pour en appeler au sort des armes. Ils disaient que c'était pour le bien de ces peu-

ples barbares, et pour introduire parmi eux la religion chrétienne, qu'ils avaient entrepris ces conquêtes, et ils oublièrent entièrement le devoir et l'humanité pour sacrifier des milliers d'Indiens qu'ils considéraient moins que des bêtes féroces, n'épargnant que ceux qui pouvaient leur servir de bêtes de somme.

2. Dès qu'une province était conquise, on faisait le partage des Indiens en commanderies, et les commandeurs les traitaient comme de vils esclaves, en leur faisant porter les fardeaux et en les faisant travailler aux mines sans la moindre paye ni la plus légère récompense. Cette tyrannie décimait tous les jours ceux que l'intérêt avait voulu que le fer épargnât. Les clameurs des hommes sages contre ce scandale, qui attaquait l'honneur de la nation, étaient parvenues plusieurs fois jusqu'au trône. L'empereur avait donné plusieurs ordres pour réprimer ces abus; mais rien n'avait pu jusqu'alors y mettre un frein. L'évêque de Chiapa avait travaillé sans re-

lâche à l'émancipation des Indiens. Tous les religieux et toutes les personnes pieuses avaient dit à Charles-Quint qu'il ne pourrait conserver ses colonies s'il ne portait un prompt remède à tant de maux, tant pour le bien spirituel comme pour le bien temporel de ces peuples infortunés.

3. (1542.) Le monarque, ayant pris à cœur une affaire si importante, donna ordre au docteur Juan de Figueroa, auditeur du conseil royal, de faire une enquête et d'interroger sous serment une foule de gouverneurs, de conquérants et de religieux qui étaient allés dans les Indes, pour bien connaître tant les mœurs et le caractère des Indiens, que la manière dont on les traitait. Il désigna des personnes d'une grande autorité, savantes et consciencieuses, pour qu'après avoir tout entendu et discuté les points les plus douteux, elles formassent des lois d'après lesquelles on pourrait gouverner avec justice et catholiquement, non-seulement le Pérou,

mais encore toutes les Indes. Ces lois furent au nombre de quarante, les unes sous le titre de *Nouvelles Lois des Indes*, les autres sous celui d'*Ordonnances royales*. L'empereur les signa à Barcelone le 20 novembre 1542 (Gomara, *Hist. gen.*, c. 142).

4. Bien avant que l'empereur les signât, et qu'il donnât ordre de les publier, on en tira plusieurs copies qui furent envoyées en Amérique par des amis et des correspondants d'Europe, et qui mirent le feu à toutes les provinces. De nombreuses copies s'en répandirent dans tous les établissements; dès lors ce ne fut pas seulement des dissensions particulières ou entre les divers partis, mais une désobéissance générale au souverain. Dans beaucoup d'endroits on sonna le tocsin; partout on déclarait hautement qu'on ne se soumettrait jamais à de pareilles ordonnances. On maudissait Fr. Bartolomé de las Casas qui les avait envoyées; les hommes n'en mangeaient pas; les femmes et les enfants pleuraient; mais les

Indiens se réjouissaient de la liberté qui leur était rendue (*Idem*, *Ibid.*).

5. Les villes s'écrivaient les unes aux autres pour se consulter sur ce qu'elles devaient ou pouvaient faire. Les plus modérés, ou pour mieux dire les moins insolents, furent d'avis de travailler à la révocation des lois en envoyant à l'empereur une grande quantité d'or pour les dépenses qu'avaient occasionnées ses expéditions d'Alger et de Perpignan. D'autres ne voulaient pas supplier ni recevoir aucune de ces lois, qu'ils proclamaient injustes et regardaient comme l'œuvre des moines. Quelques autres, appuyés sur l'avis d'hommes graves, disaient qu'elles étaient nulles et non obligatoires, parce qu'elles avaient été faites sans le consentement des villes que le souverain était obligé de consulter. Ils prétendaient donc que ce n'était pas désobéir que de refuser de se soumettre à des lois qui n'avaient pas été faites avec les formalités nécessaires.

6. D'autres disaient que l'empereur ne pouvait pas leur retirer les *repartimientos* et les esclaves sans leur donner une indemnité, parce que c'était la dot avec laquelle ils s'étaient mariés, comme il les y avait forcés en envoyant à cet effet des armées de femmes. Il y en avait aussi qui faisaient un choix dans ces mêmes lois; ils acceptaient celles qui défendaient de traiter les Indiens comme des bêtes de somme, qui ordonnaient de taxer les tribus, de châtier ceux qui exerçaient de mauvais traitements, et d'instruire les Indiens dans la religion chrétienne, et ne résistaient qu'à celles qui supprimaient les *repartimientos* et les esclaves. Cet incendie fut général. Prêtres et laïques, tous prirent plus ou moins part à la résistance; c'étaient même les religieux, dont il y avait un grand nombre dans ce pays, qui soufflaient le feu et déclamaient le plus ouvertement et le plus haut contre l'empereur (*Idem*, *Ibid.*, c. 153).

7. Beaucoup écrivirent, soit à Gonzalo Pi-

zarro, soit à Vaca de Castro, pour qu'ils tâchassent de faire révoquer les lois ou de trouver un moyen quelconque de les éluder. On espérait ainsi éviter l'arrivée du nouveau vice-roi qu'on disait avoir été désigné, et maintenir l'ancien système de gouvernement. La cour ne crut pas convenable de charger Vaca de Castro du soin de faire exécuter ces nouvelles lois, parce que, prévoyant l'opposition que l'on trouverait chez des gens déjà accoutumés aux révoltes et aux guerres civiles, on avait recommandé à l'empereur d'envoyer un homme de plus d'autorité et de résolution. L'empereur, ayant compris lui-même cette nécessité, choisit Blasco Nuñez Vela, un des premiers gentilshommes de l'époque, inspecteur général des gardes (*revisor*), et aussi connu par son intégrité que par son courage; il le revêtit de la dignité de premier vice-roi du Pérou, et lui ordonna de faire exécuter à la lettre les ordonnances royales. Pour donner plus de force à cette mesure il institua une

audience royale et une chancellerie, parce que jusqu'alors toutes les plaintes et tous les procès se renvoyaient à Panama. Il nomma membres de cette nouvelle audience de Lima les docteurs Diego de Cepeda, Lison de Texada, Pedro Ortiz de Zarate et Juan Alvarez. Et comme jusqu'alors on n'avait pas demandé de comptes aux officiers royaux du Pérou, il envoya Agostin de Zarate se les faire rendre en qualité de secrétaire du conseil royal.

8. Il s'écoula beaucoup de temps avant que le vice-roi et l'audience pussent se mettre en route avec le train que leur rang nécessitait, et dans cet intervalle la rébellion contre les nouvelles lois prit plus de force. Ils arrivèrent le 10 janvier 1544 à la ville de Nombre de Dios, appelée depuis Portobello. Dès son débarquement le vice-roi montra qu'il était pourvu de toutes les qualités nécessaires pour la mission difficile dont il était chargé, à l'exception seulement de la plus importante, qui était la prudence. Quoique cette ville ne fût

pas dans sa juridiction, il confisqua l'or de ceux qui passaient du Pérou en Espagne, disant que c'était le prix des esclaves qu'ils avaient vendus. De là il alla à Panama, où il mit en liberté beaucoup d'esclaves péruviens marqués du fer de leur seigneur, et les renvoya dans leur pays. Dans cette ville il commença à avoir des différends avec les auditeurs sur les limites de leur autorité respective. Quoique les auditeurs et leurs femmes fussent malades, il ne voulut point les attendre, quoiqu'on l'en priât, et partit tout seul, impatient d'exécuter les ordres dont il était chargé.

9. Il arriva le 4 mars à Tumbez, où il publia les ordonnances et mit en liberté les Indiens. Il en agit de même en arrivant à San Miguel de Piura, où ses manières et sa sévérité excitèrent plus d'opposition que les lois elles-mêmes. L'orage commença à éclater quand il fut arrivé à Truxillo, parce que Fray Pedro de Muños, à qui le vice-roi avait fait

quelques blessures en récompense de je ne sais quel miracle lorsqu'il était gouverneur de Malaga en Espagne, se déclara non-seulement son plus grand ennemi, mais aussi le plus rebelle aux ordres du roi. Il disait à haute voix que l'empereur payait bien mal ceux qui l'avaient servi ; que ses lois sentaient plus l'intérêt que la sainteté, car elles retiraient les esclaves vendus sans en rendre le prix, et qu'elles prenaient les terres pour le roi en en privant les monastères, les églises et les hôpitaux, ainsi que les conquérants qui les avaient gagnées ; et que, ce qui était pire, elles imposaient un double tribut et servage aux Indiens, qu'il prétendait être très-mécontents de ces lois ( *Ibid.*, ch. 155 ).

10. Le vice-roi ayant envoyé les ordonnances à Vaca de Castro, qui était resté à Cuzco, celui-ci se décida à venir à sa rencontre jusqu'à Lima, pour l'assurer de son entière obéissance, mais accompagné d'un grand nombre de personnes, afin qu'elles pussent le

défendre dans le cas où le vice-roi tenterait sur lui quelques-unes de ces violences dont il avait, disait-on généralement, l'habitude. Les habitants de Lima crurent qu'il venait en armes pour se venger d'eux d'avoir chassé son lieutenant, qu'il leur avait envoyé de Cuzco peu de temps auparavant. Ils redoutaient aussi l'arrivée du vice-roi chargé de faire exécuter les ordonnances; mais espérant qu'il consentirait à les adoucir, et qu'après son arrivée ils n'auraient rien à redouter de la vengeance de Vaca de Castro, ils lui écrivirent pour l'engager à prévenir Castro et venir prendre possession de Lima. Quand celui-ci eut appris l'effroi que répandait sa venue, il renvoya tous ses soldats à Cuzco, et poursuivit sa route tout seul.

11. Le vice-roi arriva à Lima, et fut reçu comme un homme exécré, à cause de la mission dont il était chargé, mais dont on croyait avoir besoin pour résister à un ennemi imaginaire; il

promulgua les nouvelles ordonnances malgré l'opposition générale. Aussitôt que Vaca de Castro fut entré dans la ville, Vela l'envoya à la prison publique, comme un vil criminel, parce qu'il avait renvoyé à Cuzco ceux qui l'accompagnaient, et qu'il avait donné des cédules de répartitions d'Indiens après avoir appris la nomination du nouveau vice-roi. Il fit exécuter, sur de vagues soupçons, le procureur général Guillen Xuares de Carvajal, qui jouissait de la plus haute estime dans la ville de Lima; cette conduite souleva contre lui une telle haine qu'on ne pensait qu'aux moyens de se débarrasser de lui. On avait beaucoup insisté auprès de Gonzalo Pizarro, qui se trouvait à Charcas, pour qu'il prît part à la résistance, et on le força de se rendre à Cuzco lorsque Vaca de Castro quitta cette ville. Le corps municipal de la ville, le premier de tout le Pérou, l'élut pour son procureur; les conseils municipaux de Guanmanga, de Charcas et d'autres endroits en

firent de même, et lui donnèrent pouvoir en bonne forme pour aller supplier le vice-roi de déroger aux nouvelles lois. L'armée des mécontents, qui s'était déjà réunie à Cuzco, le proclama son capitaine général. Pizarro refusa constamment ces emplois, non, disent les historiens, parce qu'il n'y était pas disposé, mais parce qu'il voulait attendre et voir quel fond il pouvait faire sur ceux qui se montraient disposés à résister.

12. Gonzalo céda enfin aux instances réitérées de ses compagnons, en déclarant qu'il sacrifiait sa tranquillité au bien commun. Il se chargea des deux missions, et jura en bonne forme tout ce qu'on exigeait de lui; il déploya l'étendard, fit battre les tambours, s'empara du trésor royal, et arma en un instant quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie avec toutes les armes qui étaient restées en abondance depuis la bataille de Chupas. Les conseils des villes ne s'étaient pas imaginés qu'il irait si loin, et commencèrent à

réfléchir; cependant ils ne lui retirèrent pas leurs pouvoirs.

13. Le vice-roi, inquiet de cette nouvelle, envoya à Pizarro Fr. Thomas de San Martin, provincial de l'ordre de saint Dominique, et Fr. Geronimo de Loaysa, premier évêque du Pérou, pour lui assurer qu'il n'avait contre lui aucune prévention, que l'empereur désirait au contraire récompenser ses glorieux services, et qu'il pouvait se fier à sa parole, licencier ses troupes et venir le trouver, lui promettant que loin de chercher à lui nuire il lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer. Pizarro, qui savait d'avance l'objet de leur mission, ne voulut pas leur permettre d'entrer dans la ville de Cuzco, afin de ne pas tomber dans le piége que lui préparait le vice-roi. Non content de son titre de procureur et de capitaine général, il se fit proclamer gouverneur du Pérou, envoya chercher vingt pièces d'artillerie qui étaient à Guamanga, et se prépara à la guerre.

14. Le vice-roi, consterné de son refus et de la nouvelle de ses préparatifs, réunit des troupes et envoya l'ordre à tous les gouverneurs et à tous les capitaines des provinces du nord d'arriver en toute hâte avec des hommes, des chevaux et des armes; tous les almagristes se réunirent à lui; Pedro de Puelles, gouverneur de Guanuco, vint le rejoindre à la tête de ses soldats, ainsi que Diego de Mora, gouverneur de Truxillo. Il espérait aussi recevoir de Quito des renforts considérables; mais son attente fut trompée, ce qui fut cause de sa perte.

15. Le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, un des plus grands partisans de Pizarro, était alors lieutenant-gouverneur de Quito. Le corps municipal l'avait choisi pour son procureur; il était chargé de la même commission par les villes de Cali, Popayan, Pasto, Rio-Bamba, Guayaquil et Puerto-Viejo; et lorsqu'il s'apprêtait à partir, il reçut ordre du vice-roi de marcher avec ses gens contre son ami et son protecteur; il feignit d'obéir au vice-roi, et

sortant aussitôt de Quito avec plus de trois cents hommes et beaucoup de chevaux, il grossit son armée en traversant les autres provinces, et il se trouva bientôt avoir plus de sept cents hommes.

16. Le vice-roi leva une armée de mille hommes, et lui donna pour général son frère Vela-Nuñez, qu'il avait amené au Pérou à cet effet; mais cette armée, formée en un instant, ne resta pas plus longtemps à se disperser. Pineda s'entendait avec Pedro de Puelles, non moins partisan de Pizarro, et tous deux abandonnèrent le vice-roi pour aller le rejoindre. Plusieurs autres officiers suivirent leur exemple, ainsi que beaucoup des principaux habitants de la ville de Lima.

17. Le vice-roi, voyant que ses forces diminuaient de jour en jour et qu'on l'avait en horreur à Lima, résolut de se retirer à Truxillo et de s'y fortifier. Il voulait emmener avec lui le peu de soldats qui lui restaient, l'audience et les caisses royales. Les auditeurs s'y oppo-

sèrent fortement, et après mille querelles, voyant qu'il lui était impossible d'en sortir, le vice-roi se fortifia dans Lima, dont il fit barricader toutes les rues, ne laissant que des meurtrières pour les armes à feu. On alla jusqu'à mettre son courage en doute, et il eut assez de patience pour entendre murmurer contre sa pusillanimité. Il se plaignait souvent de ce que le roi lui avait donné pour l'accompagner un enfant, un imbécile, un fou et un ignorant. C'est ainsi qu'il désignait les quatre membres de l'audience; Cepeda était l'enfant, Zarate l'imbécile, Alvares le fou, et Texada l'ignorant. Ceux-ci, à leur tour, se plaignaient de sa rigidité inflexible et de son imprudence.

18. Les débats et les différends survenus entre les auditeurs et le vice-roi parvinrentà de telles extrémités que les premiers se consultèrent entre eux pour savoir de quelle manière ils pourraient se débarrasser de Nuñez. Ils résolurent enfin de s'emparer de sa personne, et de l'envoyer en Espagne. Ils exécutèrent ce

projet le 18 septembre; mais tant qu'il demeura dans la ville, ils furent exposés à de nouveaux embarras. Beaucoup de gens demandaient sa mort à grands cris. Le plus furieux était Fray Gaspard de Carvajal; mais craignant, comme prêtre zélé, qu'il ne mourût sans sacrements, il pénétra dans sa prison pour lui dire de se confesser aussitôt, et que c'était l'ordre des auditeurs, qui n'y avaient pas pensé; ceux-ci résolurent alors, d'après le désir du vice-roi lui-même, qui craignait que l'on n'attentât à ses jours, de le faire partir au plus tôt pour l'Espagne.

19. Comme il n'y avait aucun navire prêt à mettre à la voile, on le plaça sous bonne garde dans une petite île déserte, voisine de Lima, où on le retint pendant huit jours en attendant que tout fût préparé pour le départ. Les quatre auditeurs s'étaient partagé l'autorité. Cepeda, comme le plus habile, prit la direction du gouvernement et le titre de président-gouverneur; Texada se chargea de la guerre, et fut appelé

capitaine-général. Zarate devait rendre la justice, et Alvares expédiait les dépêches pour l'Espagne et rédigeait les accusations contre le vice-roi. On le désigna ensuite pour l'accompagner en Europe et donner verbalement tous les renseignements qu'on ne pouvait mettre par écrit.

20. Vela-Nuñez, frère du vice-roi, s'était emparé de tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port voisin du Guaura; il y avait fait embarquer les jeunes enfants de Francisco Pizarro, qu'il voulait emmener avec lui, ainsi que Vaca de Castro, qui, à son arrivée en Espagne, fut enfermé dans le château d'Arevalo, où il mourut au bout de cinq ans. L'auditeur Juan Alvares partit de l'île avec le vice-roi son prisonnier, dans une pauvre barque, sept mois après leur entrée dans le Pérou. Tandis qu'ils se rendent au port de Guaura où étaient les navires, qui devaient les conduire en Espagne, il est bon de savoir quelle conduite tint contre Pizarro le président gouverneur Cepeda.

21. Quelques auteurs disent qu'ils étaient tous deux d'intelligence, même avant la prison du vice-roi, et expliquent par là la conduite de l'audience. Le fait est que Cepeda, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, fit détruire les barricades que le vice-roi avait faites dans la ville, licencia les troupes et les paya, distribua les emplois militaires, et envoya à Gonzalo Pizarro une dépêche, qui lui ordonnait de disperser aussitôt son armée, sous peine d'être déclaré traître au roi, et de venir en sa qualité de procureur des villes réclamer la justice qui lui serait rendue, puisque le vice-roi n'y était plus. Gonzalo se moqua de cet ordre, et répondit qu'il fallait qu'il entrât à Lima avec toute son armée pour que l'audience royale répondît en sa présence à la pétition qu'elle voulait lui présenter.

22. Effrayés de cette réponse, les auditeurs lui firent dire de venir comme il lui plairait et qu'ils lui feraient justice autant que cela serait en leur pouvoir. Pizarro, qui était déjà campé

à deux milles de distance, entra avec sept cents hommes bien armés et plus de mille Indiens qui les précédaient en traînant l'artillerie. Il s'arrêta sur la grande place où il fit faire halte à ses troupes, puis il envoya chercher les auditeurs, et leur présenta un écrit, signé de tous les gouverneurs et officiers du Pérou, qui venaient avec lui, et qui demandaient qu'on déclarât Pizarro gouverneur, parce que cela était nécessaire au service du roi, au bien des Indiens et à la tranquillité de tous les Espagnols. L'écrit était effectivement signé de tous, et daté du mois d'octobre 1544.

23. Les auditeurs, qui étaient sous le canon, ne pouvaient pas, quoique assis, se tenir sur leurs jambes, et se consultèrent sur cette affaire avec les officiers royaux, le provincial de Saint-Dominique et les évêques, qui étaient présents; c'étaient ceux de Lima, de Cuzco et de Quito; ce dernier venait d'être sacré par les autres, avant de partir pour son évêché qui avait été érigé cette même année. D'après

le vœu et l'avis de tous, ils accordèrent tout ce que la pétition demandait, ce qui d'ailleurs ne tirait pas à conséquence ; car dans la position où ils se trouvaient, ils auraient aussi bien accordé la couronne ou la tiare, si on la leur avait demandée. Les quatre auditeurs signèrent le traité, et y apposèrent le sceau royal, reconnaissant Gonzalo Pizarro pour gouverneur du Pérou, en attendant que l'empereur en eût disposé autrement; ils reçurent le serment, qu'il fit en bonne forme, de remplir son emploi fidèlement pour le service du roi, le bonheur des Espagnols et des Indiens, et en se conformant aux lois et aux statuts royaux (Gomara, *Hist. gener.*, cap. 164).

24. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus digne de remarque, c'est que Pizarro remplit fidèlement ses promesses tout le temps que son mestre de camp Francisco de Carvajal fut absent. Tant qu'il ne fut pas sous son influence, il gouverna admirablement bien le Pérou, et peut-être mieux que personne. C'é-

tait lui qui accordait les charges et expédiait les affaires par la voie de l'audience, et au nom du roi; jamais il ne condamna personne à mort, sans l'approbation à la majorité du conseil et sans un procès régulier. Il accordait toujours les sacrements aux condamnés; il défendit expressément et sous peine de mort de faire porter des fardeaux aux Indiens, de leur rien prendre de force, de les faire travailler sans salaire, et il eut soin de les faire instruire dans la religion chrétienne.

25. Il ordonna aussi que tous les commandeurs eussent des prêtres dans les villages de leurs *repartimientos* pour instruire les Indiens, sous peine de perdre leur commanderie. Il préleva avec un grand zèle et une grande vigilance les quints et les revenus royaux, en taxant les tribus des Indiens pour la dixième partie seulement, et il publia plusieurs autres dispositions avec un ordre et une justesse de vues tels que Charles-Quint se serait réjoui d'avoir beaucoup de gouver-

neurs comme Gonzalo; mais il sacrifia tout cela à Carvajal dont il ne pouvait se passer, et dont l'influence fut cause qu'il perdit son honneur et sa réputation! Toutes les fois qu'il se trouvait avec lui, il se voyait obligé, pour lui complaire, de commettre mille injustices et mille violences; de sorte que tout le monde commença à le regarder comme un tyran, et à se repentir d'avoir contribué à son élévation. Mais revenons aux aventures étranges qui arrivèrent au vice-roi.

## § 7.

**Le vice-roi Blasco Nuñez recouvre la liberté. Il se rend à Quito et à Popayan. Sa mort à la bataille de Iña-Quito.**

1. Aussitôt que l'auditeur Juan de Alvarez, qui emmenait le vice-roi prisonnier, fut arrivé le 28 octobre au port de Guaura, il se jeta à ses pieds et lui dit que jusque-là il avait exécuté malgré lui l'ordre qu'on lui avait donné de le garder prisonnier; mais qu'il était libre, et qu'il le voyait prêt à lui obéir comme à son supérieur légitime. Il donna aussi la liberté à son frère Vela-Nuñez, et à d'autres prisonniers qu'il devait conduire en Espagne. Le vice-roi, croyant qu'il recouvrerait son pouvoir aussi facilement que sa li-

berté, se rendit aussitôt avec l'auditeur et son frère à Tumbez, où il déploya l'étendard royal, rassembla des troupes, et compléta l'audience royale en nommant provisoirement trois autres personnes. Il appela aux armes tous les Espagnols, prit l'argent qui se trouvait dans les caisses royales à Tumbez, Piura, Puerto-Viejo et Guayaquil, et ouvrit un emprunt chez quelques riches marchands. Il envoya son frère pour réunir de l'argent dans les provinces du Nord, fit demander des secours et des chevaux à Panama, et fit partir pour l'Espagne un de ses officiers, qu'il chargea d'y rendre compte de tout ce qui s'était passé.

2. Aussitôt qu'on eut appris dans le royaume de Quito que le vice-roi était en liberté à Tumbez, on accourut de toutes parts se ranger sous ses étendards; le capitaine Diego de Ocampo, qui commandait à Quito, depuis que Pineda avait retiré de cette capitale tous les soldats qu'il y avait placés; don Alonzo de Monte-

mayor lui amena les soldats qui se trouvaient à Rio-Bamba, et dans d'autres endroits situés sur la route royale, et Gonzalo de Pereyra, tous ceux de Valladolid et de Loyola de Pacamoros; mais ce dernier fut arrêté dans sa marche par Gonzalo Diaz de Pineda, qui gardait la route pour Pizarro : il mourut sur un gibet, et ses soldats s'en retournèrent tous. Ceux qui s'étaient joints au vice-roi furent consternés de cette nouvelle, et plus encore quand Hernando de Bachicao arriva avec ses navires au port de Tumbez.

3. Aussitôt que Pizarro eut été proclamé gouverneur il fit équiper deux brigantins : il y plaça cinquante hommes bien armés et choisis parmi les plus résolus, et en donna le commandement à Bachicao, officier aussi célèbre par son courage que par sa beauté, quoique d'une naissance obscure et du caractère le plus vil. Il avait l'ordre de s'emparer, de gré ou de force, de tous les navires qu'il trouverait dans les divers ports, et de s'en ser-

vir pour garder la mer du Sud. Bachicao répondit si bien à la confiance de Pizarro, qu'il devint un insigne pirate, vola et saccagea plusieurs ports, en commettant mille insolences; il alla jusqu'à entrer à Panama, avec vingt-huit navires et quatre cents hommes, et s'empara de la ville, où il fit pendre tous ceux qui refusèrent de crier *vive Pizarro!* Il y laissa la plus grande partie de ses forces, et retourna à Truxillo, où il s'empara de trois autres navires; ce fut là qu'il apprit que le vice-roi était en liberté et réunissait une armée à Tumbez.

4. Il se dirigea vers ce fort avec cent hommes seulement, et parvint à faire croire qu'il en avait cinq cents; le vice-roi avait avec lui plus de deux cents hommes, la plupart bien armés; il aurait pu le faire pendre au mât de son navire, mais croyant qu'il avait en effet cinq cents hommes, et n'osant compter sur la fidélité de ses soldats, il s'enfuit avec précipitation à Quito, dès qu'il vit que Bachicao opérait ef-

frontément son débarquement. Après un long et pénible voyage de trois cents milles, il arriva accablé de fatigues à Quito, où il fut reçu avec honneur : on lui livra aussitôt tous les trésors, toutes les armes et tous les chevaux.

5. Il fut si charmé de la loyauté des habitants de cette ville qu'il leur promit de ne pas y faire exécuter les ordonnances royales; il fit fabriquer de la poudre et des armes, convoqua tous les gouverneurs, tous les officiers et les capitaines du royaume, et mit sur pied quatre cents hommes avec bon nombre de cavaliers. Il nomma général son frère Vela-Nuñez; les capitaines de la cavalerie furent D. Alonzo Montemayor et Diego de Ocampo, et pour l'infanterie Juan Perez Guevara, Geronimo de la Cerda et Francisco Hernandez de Aldana; il choisit pour son mestre de camp un des membres du corps municipal nommé Rodrigo de Ocampo. Il arriva à cette même époque plusieurs personnes qui s'étaient enfuies de Lima pour échapper à la cruauté de

Francisco de Carvajal; ils informèrent le vice-roi de la haine qu'elle avait soulevée contre Pizarro, et l'assurèrent qu'il avait si peu de monde avec lui, que l'armée qu'on avait réunie à Quito suffirait pour remporter une victoire facile.

6. Le vice-roi, voulant profiter de cette circonstance, se mit en marche à la tête de quatre cents hommes : en arrivant aux environs de San Miguel, il apprit que Geronimo Villegas, Fernando de Alvarez et Gonzalo Diaz de Pineda, capitaines de Pizarro, s'étaient portés dans les montagnes avec bon nombre de soldats. Il marcha secrètement contre eux, les attaqua au lever du soleil et les mit dans une déroute complète; les chefs parvinrent d'abord à s'échapper, mais Pineda mourut de faim dans sa fuite, et les autres furent massacrés par les Indiens. Le vice-roi usa de clémence envers les soldats et leur rendit tout ce qu'ils possédaient, dans l'espérance de les gagner. Il entra triomphant dans San

Miguel, où il condamna à mort quelques-uns des partisans de Pizarro, et se mit en état non-seulement de se défendre, mais même de l'attaquer : on était au mois de juin 1545.

7. Pizarro fut très-alarmé de cette nouvelle. Il mit sur pied toutes les troupes qu'il put réunir, aidé de son mestre de camp, Francisco de Carvajal, et de Fray Gaspar de Carvajal; c'est-à-dire de ce bon religieux qui avait voulu confesser le vice-roi dans sa prison, et qui était le meilleur soldat et le plus adroit tireur de l'armée. Francisco de Carvajal prit le commandement de l'avant-garde, et Pizarro le suivit avec le corps principal; ils grossirent leur armée pendant la marche, en offrant aux recrues double solde qu'ils payaient d'avance. Le vice-roi, en apprenant que l'ennemi s'approchait avec des forces si considérables, et menaçait de le faire exécuter, perdit courage et s'enfuit une seconde fois à Quito en passant par la route de Caxas. De-

puis sa mise en liberté, il s'était comporté avec courage et avec prudence; mais il commença alors à suivre un système si capricieux et si désordonné qu'il commit les mêmes injustices et les mêmes violences que les autres.

8. Toujours suivi et poursuivi, il arriva avec sa petite armée à Tumi-Bamba dans la province de Cañar. Soupçonnant sans motifs les capitaines qui l'avaient le mieux servi, il fit exécuter Serna, et peu s'en fallut qu'à Ocampo ses soldats indignés de cette cruauté ne l'abandonnassent entièrement. En arrivant à Rio-Bamba, il fit fusiller trois moines franciscains sur de vains soupçons de conspiration. Il eût mieux valu qu'il eût traité ainsi son confesseur Fray Gaspar, et avec lui Fray Pedro Muñoz qui lui manqua grossièrement de respect à Truxillo et débita mille injures contre l'Empereur; mais je dois raconter ici ce qui se passa à la mort de ces trois innocents religieux.

9. Ils furent conduits pour être exécutés sur

une petite place nommée *S. Blas*, remplie d'herbes et où l'on avait coutume de dresser le gibet pour les malfaiteurs. Un d'eux, qui était prêtre (car pour les autres on raconte diversement les faits), dit à haute voix, peu de temps avant d'être exécuté, que pour preuve de leur innocence, l'endroit où ils se trouvaient serait desséché et ne produirait plus d'herbe. Sa prédiction fut accomplie à la lettre, et encore aujourd'hui il n'en croît pas sur cette place. Quelques-uns disent que c'est parce qu'on y a semé du sel, et que c'est pour cela qu'elle se nomme *Cachi-Bamba*; mais on sait par expérience que d'autres endroits naturellement sablonneux ou semés de sel, produisent avec le temps beaucoup d'herbe. En arrivant à Quito, le vice-roi ordonna à l'auditeur Alvarez de faire exécuter plusieurs autres personnes contre lesquelles il avait conçu des soupçons. Dégoûtés de ses violences, beaucoup de personnes l'abandonnèrent.

10. Tandis que le vice-roi affaiblissait son

parti par sa conduite maladroite, Pizarro augmentait son armée à mesure qu'il avançait. Il trouva dans la province de Latacunga des renforts que lui amenait Bachicao. Le vice-roi, instruit de son approche, abandonna Quito pour se réfugier à Pastos, qui en est à cent vingt milles. Pizarro le poursuivit avec son armée, mais ne put l'atteindre, car il avait gagné Popayan presque seul pour pouvoir avancer plus rapidement. Pizarro envoya après lui Francisco de Carvajal et le docteur Carvajal, qui le suivirent jusqu'à la rivière de Mayo, presque à moitié chemin entre Pastos et Popayan. Ils revinrent alors sur leurs pas, désespérant de l'atteindre, mais après lui avoir enlevé le peu de soldats et de chevaux qui lui restaient.

11. Pizarro revint à Quito, après avoir poursuivi le vice-roi depuis Lima jusqu'à la rivière de Mayo, sur une étendue de quatorze degrés du sud au nord, ce qui fait 1400 milles en ligne directe, et plus de 2000 milles en

comptant les détours. Blasco Nuñez arriva presque seul à Popayan, au mois de septembre 1545; il y fut bien reçu par le gouverneur Sebastian de Belalcazar, non-seulement par fidélité envers le roi, mais aussi à cause de quelques ressentiments qu'il avait contre Pizarro. Pendant qu'il rassemble des troupes pour défendre le vice-roi, voyons ce que fait Gonzalo Pizarro à Quito.

12. Celui-ci avait reçu de tous côtés mille plaintes contre les vols et les exactions d'Hernando de Bachicao, et contre les crimes qu'il avait commis pour former la flotte dont il était le commandant. Il n'était jamais entré dans les intentions de Pizarro de lui permettre de se livrer à ces désordres; il lui avait seulement ordonné de s'emparer des vaisseaux de gré ou de force, en indemnisant les possesseurs, pour se rendre maître de la navigation de la mer du Sud. Heureusement le pirate se trouvait à Quito, car s'il n'en eût pas été ainsi il aurait été très-difficile d'en

venir à bout. Pizarro envoya pour le remplacer le capitaine Pedro de Hinojosa, homme d'honneur et de courage, qu'il chargea de rétablir l'ordre et de rendre justice à tous ceux qui avaient été lésés; mais il lui ordonna aussi de conserver la flotte pour rester maître de la mer.

13. Ayant appris que Diego Centeno, alcalde de Charcas, s'était révolté et avait tué son lieutenant en répandant le bruit que Pizarro avait été fait prisonnier à Quito par le vice-roi, il envoya contre lui celui qui était sa main droite et son tout, je veux dire son mestre de camp, Francisco de Carvajal, qui commit partout, et surtout à Charcas, des cruautés incroyables, sans pouvoir cependant s'emparer de la personne de Centeno, qui s'était réfugié chez les Indiens des montagnes.

14. Avant de se mettre en route, Carvajal avait conseillé à Pizarro de lever tout à fait le masque et de se faire proclamer roi, parce qu'il

était maître de la mer et que personne n'était en état de s'opposer à ses desseins. Gonzalo, qui n'était que trop enclin à suivre ce conseil, n'en eut cependant pas le courage ou ne crut pas le moment opportun; peut-être même n'avait-il pu arracher de son cœur un reste de respect pour les droits de son souverain. Il vivait cependant à Quito comme un monarque, donnait des fêtes, se livrait au plaisir de la chasse, et s'environnait d'une pompe vraiment royale, oubliant que trois ans auparavant il était entré dans cette même ville presque nu et couvert de poils comme un sauvage.

15. Ayant appris que le vice-roi levait des troupes à Popayan, loin d'en être effrayé il résolut d'en profiter pour lui tendre un piége qui lui réussit. Il s'assura de tous les chemins, afin que personne ne pût se rendre auprès de Nuñez, et il répandit le bruit qu'il allait à Lima avec toutes ses troupes; il força plusieurs femmes dont les maris étaient

à Popayan de leur écrire qu'il n'était plus à Quito. Pedro de Puelles, son mestre de camp, en l'absence de Carvajal, écrivit aussi la même fausse nouvelle, assurant que Pizarro marchait contre Centeno, qui était à Charcas, et que Quito demeurait sans garnison. Toutes ces lettres ne laissèrent aucun doute ni au vice-roi, ni à Belalcazar. Il pensa qu'en s'emparant de Quito, il pourrait peu à peu conquérir tout le Pérou, qui était en proie aux dissensions et aux révoltes contre Pizarro.

16. (1545.) Le vice-roi partit de Popayan au commencement de décembre 1545, à la tête de quatre cents hommes bien armés, sous la conduite du gouverneur Belalcazar. Pizarro avait placé des espions pour l'avertir aussitôt que le vice-roi partirait, et tous les jours il recevait des nouvelles de sa marche. Il était à Quito à la tête de sept cents hommes, et il laissa son ennemi s'approcher; ce qu'il fit sans redouter aucune trahison. Le vice-roi arriva donc à Otavalo, qui n'est qu'à treize

lieues de Quito. Ce fut là qu'il apprit que Pizarro, qu'il croyait bien loin, l'attendait avec ses troupes dans la plaine de Guaylla-Bamba, au passage de la rivière Pisqui. Il lui sembla honteux de reculer, et il voulut en conséquence s'assurer de la disposition des lieux, et voir s'il ne pourrait pas trouver à son tour les moyens de tromper Pizarro.

17. Il alla donc en personne la nuit, et déguisé sous l'habit d'un Indien, reconnaître le camp ennemi, qui dominait le cours de cette profonde rivière; c'était une position naturellement très-forte par sa nature et capable d'arrêter une puissante armée. On dit que Pizarro se servit, de son côté, du même déguisement pour examiner le camp du vice-roi, éloigné seulement de quelques lieues. Conduit par d'habiles guides indiens, le vice-roi partit d'Otavalo le lendemain au soir, feignant de vouloir traverser la rivière de Pisqui. Il envoya quelques hommes avec l'ordre d'allumer une quantité de feux vers la partie inférieure de

la rivière pour faire croire que son armée se dirigeait de ce côté, tandis que lui et tous ses gens passeraient par un sentier difficile et tortueux et entreraient dans la ville de Quito, qui était sans garnison.

18. Mais ayant appris que les forces de l'ennemi étaient presque le double des siennes, et ne sachant comment opérer sa retraite, il fut saisi de frayeur, se croyant déjà dans les mains de Pizarro. Belalcazar et l'auditeur Alvares lui conseillèrent de se rendre par capitulation; mais il repoussa cette proposition, aimant mieux mourir les armes à la main que de se rendre honteusement. Ils lui conseillèrent de se fortifier au moins dans la ville, mais il ne voulut pas non plus y consentir, et alla camper dans la plaine voisine d'Ina-Quito. Passant du désespoir à l'excès opposé, il exhorta et anima ses soldats avec une ardeur incroyable, les rangea en bataille, nomma pour capitaines de l'infanterie réunie en un seul corps Juan Cabrera, Sancho de

Avila, Francisco Hernandez, Pedro de Heredia et Rodrigo Nuñez, trésoriers de la ville; il forma deux escadrons de la cavalerie, prit l'un sous son commandement et donna l'autre à Belalcazar et à Bazan.

19. Pizarro, qui était déjà près de lui avec sept cents hommes, dont deux cents fusiliers et cent quarante cavaliers, ayant aperçu l'armée du vice-roi, disposa la sienne de la même manière; il forma l'aile gauche de cent cavaliers, les meilleurs de l'armée, et en donna le commandement à l'auditeur Cepeda, et aux capitaines Guevara, Gomez de Alvarado et Martin Robles; l'aile droite était composée d'arquebusiers appuyés par de l'infanterie armée de lances, il en donna le commandement à Juan de Acosta; l'arrière-garde était commandée par le docteur Carvajal, Diego de Urbino, et Pedro de Puelles. Quand tout fut disposé, le 18 janvier 1546, Pizarro défendit aux siens de faire aucun mouvement avant d'être attaqués par l'ennemi.

20. Le vice-roi aurait voulu en faire autant; mais animé par la colère, il fut le premier à donner le signal du combat. La première décharge de Pizarro fit un si grand ravage dans l'escadron commandé par Belalcazar, qu'il fut obligé de se joindre au vice-roi et de former avec lui un seul corps de cavalerie. Celui-ci, s'en apercevant, tomba avec une impétuosité si grande sur l'aile droite de l'ennemi, qu'il la rompit entièrement et renversa plusieurs officiers; il chargea ensuite, la lance en main, l'arrière-garde de Carvajal, et fit des prodiges de valeur, de sorte qu'il croyait déjà la victoire assurée, quand l'auditeur Cepeda, voyant la position critique de son parti, le chargea en flanc à la tête de son aile gauche et le mit dans une déroute complète.

21. La victoire s'étant ainsi déclarée en faveur de Pizarro, les vaincus prirent la fuite, et le vice-roi resta sur le champ de bataille, mortellement blessé d'un coup de lance, que lui avait donné un soldat nommé Torres;

mais il n'avait été reconnu de personne, parce qu'il avait caché son armure sous un costume d'Indien. Il demanda à se confesser, et le prêtre qui confessait Pizarro étant accouru, lui demanda qui il était : « Fais ton devoir, lui répondit le vice-roi ; peu t'importe de savoir qui je suis. » Un soldat le reconnut enfin, et en avertit Puelles ; celui-ci le dit au docteur Carvajal, et ce dernier envoya un esclave nègre lui couper la tête. Puelles la prit dans ses mains, ainsi que beaucoup d'autres, se divertissant à lui arracher la barbe et à l'accabler d'outrages ; après quoi ils allèrent en triomphe la planter sur le fer destiné à recevoir celles des traîtres.

22. Pizarro fit son entrée dans la ville, au milieu des acclamations de ses soldats victorieux. En apprenant ce qu'on avait fait de la tête du vice-roi, il le désapprouva, comme une chose indigne des Indiens barbares eux-mêmes. Il ordonna aussitôt qu'on la retirât de l'endroit où on l'avait fixée, et qu'on la réunît au corps, qu'il fit déposer avec res-

pect dans la maison de Vasco Xuaraz, un des principaux de Quito; le jour suivant il lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles il assista vêtu de deuil; le vice-roi fut enterré dans l'endroit même où on lui avait coupé la tête, et Pizarro y fit construire une petite chapelle, qu'on y voit encore sous le nom de chapelle royale (*capilla real*).

23. La bataille n'avait pas été très-sanglante; sept hommes étaient morts du côté de Pizarro, et trente de celui du vice-roi; il y eut en outre un grand nombre de blessés de part et d'autre, parmi lesquels il en mourut beaucoup. Francisco de Carvajal étant absent, Pizarro usa de clémence envers les vaincus; il n'en condamna que quelques-uns, et pardonna avec générosité à tout le reste. On s'étonna beaucoup de la clémence dont il usa envers le plus coupable des prisonniers, c'est-à-dire Sebastian de Belalcazar. Celui-ci ne doutait pas qu'il ne fût sacrifié à sa vengeance comme rebelle au frère de Francisco Pizarro, et protec-

teur du vice-roi, auquel il avait amené tous ses soldats; mais contre toute attente, puisqu'il s'était déjà confessé, et préparé à la mort, il trouva dans Pizarro un ennemi généreux, qui lui donna des gens, des armes, et de l'argent pour s'en retourner dans son gouvernement de Popayan. Gonzalo pardonna aussi à l'auditeur Juan Alvarez, qui s'attentendait à une mort certaine pour avoir donné la liberté au vice-roi; mais quelques-uns prétendent que ce dernier pardon ne fut qu'apparent, parce qu'Alvarez mourut quelques jours après avec tous les symptômes de l'empoisonnement.

24. Dès que cette guerre fut terminée, Pizarro pensa à rétablir l'ordre dans le gouvernement de Quito. Il fit exécuter trois habitants que le licencié Léon avait condamnés à mort pour leurs crimes six mois auparavant. Après avoir nommé aux places vacantes, il célébra son triomphe en donnant des fêtes, des tournois et des banquets.

Comme il avait trop de monde, il en envoya une partie sous le commandement du capitaine Alfonso de Mercadillo, pour fonder, dans la province de la Zarza, la ville de Loxa, dont j'ai fait déjà mention (chap. V de ce livre).

25. Il commença surtout à penser sérieusement aux mesures qu'il devait prendre pour s'assurer la possession du Pérou. Dans l'absence de Carvajal, c'était son confident et ami, Pedro de Puelles, qui faisait toutes ses affaires; il s'était décidé à lui laisser le gouvernement de Quito, avec l'intention de fixer sa résidence à Lima. Puelles lui dit avec résolution que, dans l'état des choses, il n'y avait d'autre moyen d'être en sûreté que de s'emparer de la souveraineté, et de renoncer à toute subordination et même à toute communication avec l'Espagne; qu'il était déjà maître de la mer du Sud et de l'isthme de Panama, qui en était la clef; qu'en mettant dans cette ville une forte garnison, et y faisant construire une bonne for-

teresse, il pourrait braver toutes les armées du monde. L'auditeur Cepeda fut du même avis, et en sa qualité de légiste et de politique, il lui fit entendre, après lui avoir représenté toutes les raisons de nécessité, que le droit de conquête était ici très-supérieur à celui qui avait présidé à la formation de beaucoup d'autres monarchies, et principalement de celle d'Espagne sous Pélage.

26. Francisco de Carvajal, qui lui avait de tout temps suggéré les mêmes pensées, lui écrivit longuement dès qu'il eut appris à Charcas le triomphe qu'il avait obtenu sur le vice-roi, pour l'exhorter à les mettre à exécution sans perte de temps. Il l'engagea à se munir d'une bonne artillerie, puis ensuite à distribuer des *repartimientos* et des terres, et à conférer des titres de noblesse et des honneurs; enfin, à récompenser les services, en instituant des ordres de chevalerie, des titres de distinction et des grandesses comme en Espagne, mais surtout à épouser la fille de l'Inca, que les In-

diens regardaient comme l'héritière de l'empire, afin de gagner leur affection et leur aide en cas de nécessité.

27. Pizarro ne repoussait pas ces conseils; sa tête, remplie d'air et de fumée, commençait à tourner, et il se voyait déjà souverain de presque toute l'Amérique méridionale, puisqu'il avait entre ses mains tout le pays qui s'étend depuis Panama et Popayan jusqu'au Chili. Mais comme il n'avait pas assez de force d'esprit pour supporter le poids de la couronne, ou plutôt parce que d'autres confidents et conseillers qui étaient en faveur auprès de lui dans l'absence de Carvajal rejetaient ces idées, il aima mieux prendre un terme moyen qui lui permît de satisfaire son ambition, en conservant son autorité usurpée, sans se soustraire à l'obéissance qu'il devait à son souverain.

28. Il se détermina à envoyer de nouveaux fondés de pouvoirs à la cour pour demander à être confirmé en son gouvernement, eu

égard aux circonstances critiques qui l'exigeaient, et qui, en cas de refus, pourraient mettre toutes les possessions d'Amérique en danger d'être perdues. Il pensait que s'il ne réussissait pas par ce moyen, il aurait le temps de mettre le conseil des autres en pratique, et que sa conduite serait justifiée par le refus de la cour. Mais ses espérances furent déçues, la cour ayant pris toutes les mesures nécessaires pour déjouer ses folles prétentions.

29. (1546.) Dès que les affaires du royaume furent arrangées et après qu'il eut nommé Pedro de Puelles lieutenant-gouverneur, Pizarro s'avança vers Lima avec une pompe royale au mois de juillet 1546. Il se trouvait très-près de la ville lorsque les principaux habitants se réunirent pour décider quel titre on devait lui donner et de quelle manière on devait le recevoir. Quelques-uns voulaient lui accorder seulement le titre de gouverneur; d'autres, celui de vice-roi; d'autres, celui de *père et de libérateur de la patrie*; quelques-

uns même celui de *souverain du Pérou*. On proposa aussi de construire un arc de triomphe par lequel il ferait son entrée, et d'ouvrir jusqu'à son palais une large rue en démolissant les maisons, comme c'était l'usage chez les Romains dans de pareilles circonstances.

30. Don Antonio de Ribera, un des principaux et des plus riches habitants de Lima, vint à sa rencontre à dix milles de distance, et le reçut dans un palais qu'il possédait à la campagne, où pendant plusieurs jours il lui offrit des fêtes somptueuses, donnant ainsi à la ville le temps de se préparer à le recevoir. C'est dans cet endroit que l'atteignit Diego Velasquez, majordome de son frère Fernando Pizarro. Il était porteur de lettres de Pedro Hinojosa et d'autres capitaines qui faisaient partie de l'armée navale de Panama. Ils lui annonçaient qu'ils étaient maîtres de l'isthme de Panama et de la ville de ce nom, sur la mer du Sud, et en outre de celle de Nom-

bre-de-Dios, appelée ensuite Portobelo, sur la mer du Nord, où ils avaient mis une bonne garnison pour la défendre contre les pirates français qui la menaçaient.

31. Hinojosa lui donnait aussi avis de l'arrivée du licencié La Gasca, prêtre de peu d'apparence, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, mais qui se disait président de l'audience royale de Lima et muni de pouvoirs de l'empereur pour révoquer les ordonnances royales qui avaient causé tant de troubles dans le Pérou, par l'imprudence de Blasco Nuñez Vela. Il ajoutait que c'était un homme très-bon, que tout ce qu'il lui avait entendu dire lui paraissait favorable au pays, mais que cependant il espérait lui arracher le vrai secret de sa mission, et dans le cas où il apporterait quelque ordre qui fût contraire à leur intérêt, il s'en débarrasserait facilement par le fer ou le poison.

32. Cette manière de voir d'Hinojosa fut la cause de la perte de Pizarro. Gomez dit (*Idem*, c. 174) que si Hinojosa lui eût conseillé de se

soumettre à La Gasca, il l'eût fait infailliblement, parce qu'il avait résolu d'obéir à l'empereur, d'après le conseil de quelques capitaines qui avaient beaucoup d'influence sur lui en l'absence de Carvajal. Mais il se reposa sur la fidélité de Hinojosa; il se fia à ses assurances et à ses promesses, et ne fit point de cas de La Gasca, que l'on dépeignait comme un petit prêtre mal accompagné. Il était si loin de penser que ce personnage dût lui causer de l'inquiétude, qu'il se crut dès lors assuré contre tous les revers de la fortune.

33. Il fit son entrée solennelle à Lima, au son de la musique, des cloches, des vivat et des acclamations, et par des arcs de triomphe richement ornés. Ne craignant pas que rien y pût ternir sa gloire, il ne vécut qu'au milieu des tournois et des fêtes, sans oublier cependant les soins du gouvernement. Pendant qu'il jouit de son triomphe éphémère, voyons quel était le but de la mission du licencié La Gasca.

## § 8.

**Mission du président La Gasca. — Sa conduite et ses préparatifs de guerre contre Gonzalo Pizarro.**

1. Lorsque l'auditeur Juan de Alvarez, chargé de conduire le vice-roi prisonnier en Espagne et d'instruire la cour de sa conduite, lui eut donné la liberté et qu'il se fut décidé à rester au Pérou, l'auditeur Texada fut aussitôt envoyé avec Francisco Maldonado, pour donner connaissance de l'affaire en Espagne; mais Texada étant mort dans le trajet, Maldonado fut celui qui apporta le premier la nouvelle de la révolution du Pérou. Charles-Quint se trouvait alors engagé dans les guerres d'Allemagne contre la fameuse ligue des luthériens.

Le prince Don Philippe et le conseil royal qui gouvernait pour lui, comprirent aussitôt toute la gravité du mal et la nécessité d'y porter un prompt remède. Mais cela paraissait impossible dans les circonstances où se trouvait le royaume, car il n'y avait pas moyen d'envoyer une flotte capable de réprimer la rébellion.

2. Cependant on ignorait les dernières nouvelles et on savait seulement l'emprisonnement du vice-roi et l'usurpation de Pizarro. On sentait bien qu'il y avait de la faute du vice-roi, qui n'avait voulu écouter aucune espèce de représentations et avait persisté à vouloir exécuter au pied de la lettre les ordonnances royales. D'un autre côté, Pizarro, en demandant sa confirmation comme gouverneur du Pérou, prouvait qu'il n'avait pas positivement levé l'étendard de la révolte. Après de mûres réflexions, le conseil pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'envoyer un homme entièrement différent du vice-roi, c'est-à-dire d'un caractère sage et modéré, et

qui exécutât par l'astuce du renard ce que le vice-roi avait perdu en voulant employer la force du lion.

3. On jeta les yeux sur le licencié Pedro de La Gasca, prêtre et membre du conseil de l'inquisition, homme qui, quoique petit de stature, était d'une grande habileté et aussi prudent que brave, ainsi qu'il l'avait prouvé dans la mission difficile dont il avait été chargé contre les Morisques du royaume de Valence. La Gasca, quoique de complexion faible et d'un âge avancé, accepta la mission dont on le chargeait, mais il refusa la dignité d'évêque que l'on voulait y joindre, ne voulant d'autre titre que celui de président de l'audience royale de Lima. Il refusa tout salaire et n'accepta que les frais de son voyage et de celui de ses domestiques. Il ne voulut emporter d'autre arme que son étole et son bréviaire, mais il demanda qu'on lui accordât toute faculté d'agir et une autorité sans limites.

4. Il représenta que dans un aussi grand

éloignement il ne pouvait recourir facilement à son souverain, et que par conséquent il avait besoin d'avoir une juridiction entière sur toutes les personnes et sur toutes les affaires du pays, avec la faculté de pardonner ou de châtier, de récompenser les services, de lever des troupes et de demander des renforts dans toutes les colonies de l'Amérique. Le conseil refusa de lui accorder des pouvoirs qui remettaient entre ses mains l'autorité souveraine, mais Charles-Quint ne fut pas de la même opinion; il approuva le choix qu'on avait fait de La Gasca, car il le connaissait très-bien, et il lui fit l'honneur de lui écrire de sa propre main. Il lui accorda non-seulement les pouvoirs sans limites qu'il demandait, mais, pour lui montrer toute sa satisfaction, il lui confia encore plusieurs blanc-seings, pour en faire l'emploi qu'il jugerait convenable.

5. Il lui envoya aussi une lettre pour Gonzalo Pizarro, dans laquelle il accordait à celui-ci

le pardon de ses fautes pourvu qu'il les reconnût, et se conformât, en sujet obéissant, aux instructions que lui donnerait La Gasca; on désigna, pour accompagner, le licencié Don Andrès de Chanca et le docteur Renteria, connus tous deux pour des hommes sages et prudents, et qui devaient remplacer deux auditeurs qui étaient morts.

6. (1546.) La Gasca s'embarqua le 26 mai 1546, et arriva le 27 juillet à Nombre-de-Dios, où se trouvait, avec une bonne garnison, Fernand Mexia et Pedro de Cabrera, capitaines chargés de défendre la mer du Nord contre les pirates français; ils le reçurent très-bien et n'éprouvèrent aucune défiance, en voyant un corps si petit, et un prêtre seul et sans armes. Sa douceur et ses manières affables lui gagnèrent tous les cœurs. Questionné sur sa mission, il dit qu'il allait à Lima, en qualité de président de l'audience, et qu'il apportait la révocation des ordonnances royales qui avaient tout bouleversé au Pérou, mais

que cependant, si Pizarro ne voulait point le recevoir, il s'en retournerait à la cour, car il n'avait l'intention d'exaspérer personne. En arrivant à Panama, il dit la même chose à Hinojosa, dont il sut tout à fait gagner la bienveillance.

7. En apprenant dans cet endroit les derniers actes de Pizarro et la puissante armée qu'il avait réunie, il sentit qu'à moins d'en avoir une plus considérable, il ne pourrait réussir que par la ruse. Il écrivit à Quito, à Nicaragua, à Mexico et à l'île de Saint-Domingue, pour demander des troupes, des chevaux et des armes. Il envoya Pedro Fernandez au Pérou, avec des lettres adressées aux corps municipaux, dans lesquelles il leur apprenait son arrivée, la révocation des lois ainsi que la lettre de l'empereur pour Pizarro, avec une autre de lui beaucoup plus longue. Dans cette lettre, il l'exhortait par tous les moyens possibles à déposer les armes, et à remettre son gouvernement entre les mains de l'empereur.

Il lui disait aussi qu'il apportait la révocation des lois, le pardon de tous les excès commis, l'ordre de faire le partage des villages, suivant l'avis des gouverneurs des villes, tant pour l'avantage des Espagnols que pour celui des Indiens, et la faculté de faire de nouvelles conquêtes et de distribuer des charges et des *repartimientos*. Il lui conseillait de ne pas se fier à ceux qui jusqu'alors avaient été ses partisans, parce qu'ils l'abandonneraient pour profiter de l'amnistie, et lui ôteraient même la vie pour servir leur souverain légitime, ajoutant que s'il perdait l'occasion qu'il lui offrait d'obtenir son pardon il n'en trouverait pas facilement une autre.

8. Si Pedro de Hinojosa eût écrit dans le même sens, il n'y a pas de doute que Pizarro ne se fût soumis. Il se trouvait seul lorsqu'il reçut ces lettres, et fit appeler l'auditeur Cepeda; il ne pouvait croire à leur contenu; il pensa qu'elles cachaient une perfidie, et convoqua ses principaux officiers, en les priant de lui

dire franchement leur avis sur la conduite qu'il devait tenir ; il leur jura sur une image de la Vierge qu'il suivrait tous ceux qu'ils lui donneraient. Beaucoup de membres de l'assemblée ne se fièrent pas à ce serment et n'osèrent déclarer franchement leur opinion. On examina surtout dans ce conseil si l'on laisserait ou non entrer La Gasca au Pérou, et s'il ne serait pas convenable de le tuer.

9. Quelques-uns furent d'avis de dépeupler aussitôt Panama, Nombre-de-Dios et tous les autres points maritimes, pour que ceux qui viendraient de la part du roi ne trouvassent ni provisions, ni personne pour le servir ; de s'emparer aussi de tous les navires que l'on trouverait sur la mer du Sud, de soulever toute la côte, jusqu'aux ports de la Nouvelle-Espagne, en faveur de Pizarro, et de détruire ensuite toutes les villes de la côte, afin que d'aucun côté on ne pût pénétrer dans le Pérou. Après une longue discussion on convint enfin qu'on écrirait à La Gasca une lettre pour l'exhorter

à retourner en Espagne, et à laisser les choses dans l'état où elles étaient, en lui disant que c'était la seule chose qui convînt pour le service du roi et pour le bien et la tranquillité de ses sujets. Ce fut l'auditeur Cepeda qui la rédigea longuement et qui la signa le premier comme lieutenant-général de Pizarro pour la guerre et la justice; plus de soixante personnes les plus distinguées du Pérou suivirent son exemple.

10. Pizarro envoya cette lettre par Lorenzo Aldana, son confident, et par Pedro Lopez, chargés d'aller trouver l'empereur de sa part, ainsi que de celle des membres de l'audience du Pérou, pour lui demander sa confirmation dans le gouvernement, et lui offrir une somme considérable, pour l'aider dans ses guerres avec les luthériens. Il écrivit aussi à Hinojosa pour le charger de donner à La Gasca 50,000 pesos d'or pour qu'il s'en retournât satisfait en Espagne, ou de se défaire de lui d'une manière quelconque.

Il fit la même recommandation à Aldana ; il craignait seulement de déplaire à Francisco Carvajal en envoyant ses fondés de pouvoirs à la cour, parce que celui-ci ne voulait pas entendre parler de l'empereur d'Espagne, ni de dépendance aucune.

11. Les deux fondés de pouvoirs arrivèrent à Panama ; mais la première chose qu'ils firent fut de dire à La Gasca, en lui remettant la lettre, d'être assuré de trois choses : 1° Que Pizarro ne le recevrait jamais au Pérou ; 2° Qu'il se tînt pour averti qu'on complotait sa mort ; 3° Que beaucoup de personnes désiraient au contraire le voir arriver, afin de se déclarer en faveur du roi. La Gasca, qui soupçonnait déjà qu'on en voulait à ses jours, en fut effrayé, et sachant que beaucoup de personnes supportaient avec peine le joug de l'usurpateur, il se décida à déclarer ouvertement la mission dont il était chargé, et à montrer ses pouvoirs. Il parla d'abord à Pedro Hinojosa, et l'ayant mis de

son parti, il assembla tous les officiers et tous les capitaines de la province; il leur déclara l'objet de sa mission et le pouvoir illimité qu'il avait pour récompenser largement ceux qui se montreraient fidèles à leur souverain et l'aideraient à exécuter ses ordres.

12. Celui qui se soumit le premier fut Hinojosa, qui remit volontairement entre ses mains le commandement de la flotte : tous les autres chefs suivirent son exemple. La Gasca prit possession de toutes les troupes au nom du roi, et les confia aux mêmes personnes qui s'étaient soumises volontairement, pour leur prouver sa satisfaction. Cet heureux début lui fit concevoir un bon espoir pour la suite de son entreprise, et sans perdre un instant, il commença à s'y préparer; il envoya l'auditeur Chanca à Nombre-de-Dios pour chercher l'artillerie, et se réservant les pièces de campagne, il arma plusieurs navires avec le reste; il prit le trésor du roi et l'argent de plusieurs

riches marchands; il fonda à Panama un hôpital très-nécessaire, et consacré spécialement aux soldats malades; il secourut généreusement les pauvres gentilshommes, les veuves et les orphelins, et fit plusieurs autres actes de bienfaisance.

13. Il plaça des gardes-côtes, afin que la nouvelle de ces préparatifs ne pût parvenir à Pizarro; il paya d'avance la solde de ses troupes, et écrivit à tous les établissements de la Nouvelle-Espagne et des îles, pour les avertir qu'il avait en son pouvoir toute l'armée navale; il destina ses quatre meilleurs navires pour le Pérou, et en donna le commandement au fondé de pouvoirs de Pizarro, c'est-à-dire à son fidèle Lorenzo Aldana; il lui remit pour tous les ports et tous les points maritimes diverses lettres, dans lesquelles il proclamait une amnistie générale et la révocation des ordonnances; il lui ordonna de ne toucher terre qu'à Lima, de crier *vive le roi!* et d'en faire autant, en remettant les lettres, à Are-

quipa, à Truxillo, et sur les autres points de la côte.

14. Cette conduite adroite contribua puissamment à désorganiser les moyens de résistance. Dès qu'on apprit au Pérou qu'Hinojosa avait livré la flotte, on vit partout un changement notable; tous les gouverneurs et lieutenants qui étaient éloignés de Lima se déclarèrent contre Pizarro et en faveur du roi. Un des premiers fut Diego de Mora, qui commandait à Truxillo, et qui, ayant réuni quelques troupes, se rendit à Caxamarca, ainsi que beaucoup d'autres. Gomez de Alvarado se déclara avec toutes ses troupes en faveur du roi dans la province de Chachapoyas; Juan de Saavedra en fit de même à Guanuco; Alphonso de Mercadilla à Loxa, et Francisco de Olmos à Guayaquil, suivirent leur exemple : ce dernier tua Manuel Estacio, lieutenant-gouverneur, qui voulait s'y opposer. Diego de Urbina en fit autant à Rio-Bamba et Rodrigo de Salazar à Quito : ce dernier poi-

gnarda le lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles.

15. Plusieurs provinces et villages de la partie méridionale se soulevèrent aussi. Diego d'Alvarès se joignit, près d'Arequipa, à Diego Centeno, qui s'était jusqu'alors tenu caché chez les Indiens des montagnes; il se rendit avec cinquante hommes seulement à la ville de Cuzco, qui était gardée par une garnison de trois cents hommes, y entra par surprise, et y rétablit l'autorité royale par l'influence de l'évêque. Centeno entraîna Mendoza et Saavedra, qui étaient à Charcas avec quatre cents hommes, et s'unissant à eux, il alla camper hardiment avec cette armée au *Desaguadero* de Titicaca, en attendant que La Gasca vînt en prendre le commandement.

16. Pizarro ignorait encore son malheur; mais ayant envoyé dans toutes les provinces pour faire des levées de troupes, ceux qui furent chargés de cette commission s'aperçurent qu'il était trop tard. S'il fut vivement affligé

en apprenant la trahison de Hinojosa, qui venait de livrer la flotte, sa douleur fut bien plus grande lorsqu'il vit arriver à Lima son confident et fondé de pouvoirs Lorenzo de Aldana avec les quatre navires. Comme la ville était en révolution, Aldana envoya à terre un capitaine chargé des dépêches de La Gasca et des copies des ordonnances royales. Pizarro fit de secrètes tentatives pour gagner Aldana; mais ce fut en vain. Il lut les lettres et les ordonnances et assembla son conseil pour qu'on décidât ce qu'il y avait à faire. Les esprits y étaient tellement changés qu'il sentit qu'il ne pouvait se fier à personne, et dès lors il commença à désespérer du succès et à se livrer à sa fureur.

17. Il ne savait quel parti prendre. Il ressentait plus vivement encore que son malheur la justesse de la prédiction que lui avait faite La Gasca, en lui écrivant de ne se fier ni à ses amis, ni à ses partisans, qui l'abandonneraient. Il voyait cette prédiction se réa-

liser; car ses meilleurs amis le quittaient les uns après les autres. Il pensait aussi à prendre la fuite, mais il ne savait où se réfugier, car Diego de Mora s'était fortifié dans la partie du nord, et c'était de ce côté que devait arriver La Gasca avec les siens. Dans le sud, la ville de Cuzco était au pouvoir de Centeno et pour le roi. Considérant cependant que ce serait plutôt de ce côté qu'il pourrait s'évader pour aller au Chili avec Carvajal, et y entreprendre de nouvelles conquêtes, il se décida à s'y rendre sur-le-champ, avant que ses partisans l'eussent entièrement abandonné et livré à La Gasca.

18. (1547.) Il partit de Lima en septembre 1547 avec cinq cents hommes seulement, et lorsqu'il arriva à Arequipa, vingt des principaux l'avaient déjà quitté. Il réunit dans cet endroit son conseil pour décider de quel côté il devait se diriger. Tous furent d'avis qu'il valait mieux aller au Chili pour découvrir et conquérir par là des pays inconnus

aux Espagnols, où ils pourraient vivre dans une entière indépendance. L'auditeur Cepeda, qui fut un des premiers qui proposèrent cette expédition, fut d'avis de suivre la route qui borde les Andes, afin de tromper par ce moyen Centeno, qui, dans la pensée qu'ils allaient à Cuzco, les y attendrait avec sa grande armée et leur laisserait libre le passage des montagnes. A cet effet il envoya trente cavaliers au défilé du *Desaguadero*, sous prétexte d'y préparer des vivres. Pizarro parvint en même temps à augmenter ses troupes en y réunissant quelques bandes éparses de fugitifs.

19. Ses projets furent découverts par la trahison de quelques-uns de ces trente cavaliers. En arrivant au *Desaguadero*, où Centeno s'était campé avec douze cent douze hommes, quelques déserteurs révélèrent tous les stratagèmes de Cepeda. Le capitaine Diego de Centeno, joyeux de cette intéressante nouvelle, se flatta d'enlever à La Gasca l'honneur de couper la tête à Pizarro. Il abandonna le *Desa-*

*guadero*, après avoir coupé son pont fameux, et s'avança avec son armée vers Pucara, éloigné de quinze milles de Guarina, où Pizarro était campé, le 25 octobre. Quoique très-malade à cette époque, Centeno nomma des officiers, et ayant rangé son armée en bon ordre, il se prépara, en compagnie de l'évêque de Cuzco, à regarder de loin la bataille.

20. Pizarro ne s'effraya point à la vue de cette grande armée, quoique la sienne fût moins forte de moitié. Son mestre de camp, Carvajal, l'avait rejoint; et dans son désespoir il était déterminé à risquer le combat. Il ne pouvait fuir sans déshonneur, et d'ailleurs il n'aurait su où aller. En cas de réussite il espérait s'emparer de Cuzco, soit pour s'y fortifier contre La Gasca, soit pour courir à de nouvelles conquêtes. Cepeda lui dit que dans le cas où ils obtiendraient la victoire et s'empareraient de la ville de Cuzco, il était d'avis de ne pas aller plus loin et de s'y fortifier, afin de forcer La Gasca à conclure avec lui un

traité honorable. Le capitaine Garcilaso de la Vega fut du même avis, et Pizarro, loin de s'y opposer, leur promit de suivre leurs conseils.

21. Le moment décisif arriva enfin. L'habileté de Carvajal d'une part, et le talent militaire de Cepeda de l'autre, lui firent soutenir avec patience les décharges de l'ennemi, et attendre qu'il fût épuisé de fatigue pour le charger à son tour. Le combat dura fort longtemps, et au moment où ses ennemis se croyaient sûrs de la victoire, Pizarro, par une attaque subite, les mit complétement en déroute. Il ne perdit que cent hommes, tandis que Centeno en laissa quatre cent cinquante sur le champ de bataille. Celui-ci fut de nouveau obligé de s'enfuir pour ne pas tomber entre les mains de Carvajal, et l'évêque, qui avait fait tant d'efforts pour soulever la ville et la faire déclarer en faveur du roi, imita son exemple et disparut.

22. Pizarro envoya le lendemain quelques

soldats à la poursuite des fugitifs; d'autres furent dirigés sur Charcas pour faire des levées et occuper les routes, et sur Arequipa pour détruire la ville après en avoir retiré les habitants, les trésors et les vivres, de manière à ce que La Gasca ne pût y rien trouver. Il fit exécuter quelques-uns des partisans de Centeno, et fit souffrir une mort honteuse à ceux qui étaient passés à l'ennemi pour révéler ses projets. Francisco de Carvajal mérita ce jour-là une gloire immortelle et le pardon de tous ses crimes, en faisant pendre l'infâme Bachicao, qui s'était enfui lâchement au moment du combat. Mais il fut malheureux que Bachicao ne pût ressusciter pour être à son tour le digne bourreau de Carvajal. Cet homme barbare s'acquit dans cette occasion la triste gloire de massacrer de sa propre main cent Espagnols, parmi lesquels se trouvait un prêtre (Gomara, *Idem*, c. 182). Il se rendit à Arequipa où, d'après ce qu'on lui avait dit, Centeno s'était réfugié. Mais n'ayant pu l'atteindre, il

pilla la ville et en emmena toutes les femmes des Espagnols qu'il conduisit à Cuzco.

23. Après une victoire si complète, Pizarro ne pensa plus à faire de nouvelles expéditions dans le Chili, ni à traiter de la paix avec La Gasca, quoiqu'il eût à ce sujet engagé sa parole d'honneur à Cepeda. Ce manque de foi amena entre eux, à Pucara même, une querelle qui fut la cause de sa ruine, comme nous le verrons plus tard. Il préféra suivre les conseils de son mestre de camp et l'impulsion de sa propre destinée, alléguant qu'on attribuerait à lâcheté toute espèce de traité avec La Gasca, et que ce qui lui restait de partisans l'abandonneraient. Il fit son entrée à Cuzco, dont la population fut très-étonnée de le voir paraître, car on le croyait déjà mort. Il fit exécuter plusieurs habitants, et, pour encourager ses partisans, il fit fabriquer beaucoup d'arquebuses, des armes de fer et des piques, fondre des canons, faire de la poudre et réunir des munitions de guerre; mais il négligea de

regagner le cœur des hommes, la plus grande de ses fautes et celle qu'il a toujours commise.

24. La Gasca était loin d'en agir de même; sa conduite prudente lui fit mettre le plus grand soin à s'attirer adroitement l'affection de tous ceux qu'il croyait pouvoir être utiles à son parti. Aussitôt qu'il apprit que Lorenzo de Aldana était arrivé avec ses navires à Lima, il quitta Panama à la tête de tous les soldats qu'il avait pu réunir sur la terre ferme. Mais comme il avait choisi la plus mauvaise saison pour faire ce voyage, il fut contraint, par les courants et les tempêtes, de se réfugier à l'île de la Gorgone. Le temps s'étant amélioré, il put atteindre Tumbez le 21 octobre 1547, jour même où Pizarro remportait la victoire sur Centeno. Dans cet endroit, il commença à recueillir les fruits de sa sage conduite, en y recevant la nouvelle que tous les lieutenants et gouverneurs du royaume de Quito s'étaient déclarés en faveur du roi, et que Diego de Mora l'attendait à Caxamarca

avec plusieurs autres chefs. Il fit venir aussitôt les habitants de Quito, et on vit arriver à marches forcées toutes les troupes de Mauta, Puerto-Viejo, Guayaquil, Valladolid, Loyola, Loxa, Alausi, Rio-Bamba, Chimbo, Latacunga, Quito, Pasto, Cali et Popayan, ayant à leur tête le gouverneur Sebastian de Belalcazar.

25. La Gasca, en se voyant le chef d'une armée si considérable et d'officiers si habiles, qu'il reçut avec toutes les démonstrations de bienveillance, envoya aussitôt un navire à la Nouvelle-Espagne pour avertir le vice-roi Don Francisco de Mendoza de suspendre jusqu'à nouvel ordre le départ des six cents hommes qu'il devait lui envoyer sous le commandement de son fils. Le même avis fut envoyé à Nicaragua et Guatimala pour empêcher qu'il ne lui arrivât des Espagnols du dehors, puisqu'il en avait assez. Il reçut cependant quelques renforts qui étaient partis depuis longtemps de Nicaragua. Il partagea

son armée, et, en prenant avec lui une partie, qu'il conduisit à Truxillo, il envoya l'autre à travers les montagnes et sous le commandement du général Pedro de Hinojosa, avec l'ordre de réunir tous les habitants du pays et de venir avec eux le rejoindre à Xauxa. La Gasca arriva le premier, et apprenant la déroute de Centeno, il en fut très-affligé, mais sans concevoir la moindre inquiétude des triomphes de Pizarro. Il envoya le capitaine Alfonso de Mercadillo, lieutenant-gouverneur de Loxa, faire des excursions sur le chemin de Cuzco, et le capitaine Lope Martin à Andaguaylas. Celui-ci rencontra un détachement des troupes de Pizarro qui cherchait des vivres, et quoiqu'ils fussent en plus grand nombre, il les attaqua, les défit et les fit pendre tous, à l'exception de six qu'il amena à La Gasca.

26. Il reçut d'eux des informations sur la situation et les intentions de Pizarro. Il envoya d'autres troupes pour occuper la vallée importante de Andaguaylas, qui était très-

riche en vivres. Il reçut les débris de la troupe qui s'était échappée des mains de Carvajal avec l'évêque de Cuzco lors de la déroute de Centeno. Quand Hinojosa fut arrivé, son armée se monta à plus de deux mille cinq cents hommes, dont cinq cents cavaliers et neuf cent cinquante fusiliers. Il confirma tous les capitaines, savoir : Pedro de Hinojosa dans le grade de général ; le maréchal Alfonso de Alvarado dans celui de mestre de camp ; Don Benito Xuares de Carvajal resta porte-étendard, et Gabriel de Roxas commandant de l'artillerie.

27. Dès que les soldats, que des retards avaient rendus mécontents, furent payés, l'armée s'avança en bon ordre de Xauxa à Guamangua, où le manque de vivres commença à se faire sentir jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Villcas. En parvenant à Andaguaylas, on en eut en abondance ; mais l'excès des pluies, qui durèrent trente jours et qui pourrirent jusqu'aux étendards, rendirent malade la plus grande partie de l'armée. C'est dans cet endroit que le fugitif

Diego de Centeno et le capitaine Pedro de Valdivia, qui était aussi versé dans la science militaire que Francisco de Carvajal, et peut-être plus encore, parvinrent à rejoindre La Gasca. Celui-ci, plein de joie, le reçut comme le secours le plus opportun, et le nomma colonel de l'infanterie. Dès cet instant il inspira à ses troupes le désir le plus ardent de combattre.

## § 9.

**Bataille de Xaquixahuana. — Mort de Gonzalo Pizarro. — Mesures prises par le président La Gasca.**

1. (1548.) La Gasca partit d'Andaguaylas au mois de mars 1548. Il traversa le pont d'Abancay au grand contentement de son armée ; le président se tenait à l'arrière-garde, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Cuzco et de Quito, et d'une troupe de prêtres et de moines. Les espions donnèrent avis que le pont de l'Apurimac avait été coupé par les rebelles à soixante milles de Cuzco. La rivière d'ailleurs était très-haute, et elle ne pouvait recevoir qu'un pont de lianes dans l'endroit le plus étroit et en même temps le

plus profond, qui avait cent trente-quatre pieds de large, et où il était impossible de faire un pont de bois.

2. L'armée parvint à traverser ce passage difficile, qui était la fortification sur laquelle Pizarro comptait le plus, sans autre perte que celle d'un petit nombre d'hommes et de chevaux. Quelques Espagnols réussirent à traverser le fleuve à la nage et à tendre des cordes de liane d'une rive à l'autre; mais il y en eut plusieurs qui se noyèrent dans cette tentative périlleuse. Les ennemis voulurent d'abord défendre le passage, et tuèrent trente de ceux qui étaient venus fixer les cordages. Si Pizarro eût placé en cet endroit un détachement tant soit peu considérable, il eût pu sans doute braver toute l'armée ennemie. Mais le petit nombre de soldats qu'il y avait postés furent obligés de se retirer. Le pont fut heureusement achevé, et l'armée de La Gasca, après l'avoir traversé, se fortifia sur une hauteur voisine, où elle établit une batterie de douze pièces de canon.

3. Pizarro partit de Cuzco avec plus de mille Espagnols, dont deux cents cavaliers et cinq cent cinquante fusiliers; mais il ne pouvait compter sur tous, car il y en avait quatre cents qui avaient fait partie de l'armée de Centeno. Il envoya deux ecclésiastiques vers La Gasca pour lui dire que s'il était porteur d'un ordre de l'empereur pour prendre possession du gouvernement, il eût à lui en exhiber l'original, et que dans ce cas il lui remettrait non-seulement l'autorité, mais encore qu'il s'engageait à quitter le Pérou; ajoutant que dans le cas contraire il repousserait la force par la force. Les deux ecclésiastiques furent mis en prison par le vice-roi, averti qu'ils venaient dans l'intention de gagner Hinojosa et les autres capitaines. Il envoya à Pizarro deux autres ecclésiastiques pour l'exhorter à se soumettre, et lui offrir son pardon. Mais tout fut inutile; sa victoire sur Centeno avec la moitié moins de troupes lui donnait l'espérance d'en faire autant dans

cette occasion. Il persista donc dans sa révolte, soit qu'il se crût invincible ou qu'il fût entraîné par les avis imprudents de ses conseillers furieux.

4. Il est vrai de dire que les chances paraissaient en faveur de Pizarro. Si son armée était moins nombreuse et d'une fidélité plus douteuse, elle était campée dans une excellente position et vivait dans l'abondance. La Gasca pouvait, à la vérité, compter sur la fidélité de la sienne, qui était presque double; mais il était posté dans un endroit incommode et manquait de vivres.

Il n'y eut ce soir-là que quelques escarmouches; mais à la faveur d'un brouillard très-épais, le vice-roi fit descendre toute son armée dans la plaine qu'on nomme de Xaquixahuana; elle fut suivie de l'artillerie, ainsi que de tous les évêques, prêtres et moines qu'elle traînait à sa suite. Il y eut quelques engagements partiels entre la cavalerie des deux armées qui s'accablaient

réciproquement d'injures. Les partisans de La Gasca appelaient les autres traîtres et rebelles, et ceux-ci les traitaient de vils esclaves.

5. La nuit se passa ainsi; au point du jour l'armée de La Gasca était rangée en bataille et prête à commencer le combat; Francisco de Carvajal alla la reconnaître et déclara « qu'il n'y avait que le diable ou Pedro de Valdivia qui eût pu l'avoir si bien disposée. » Il ignorait que celui-ci eût quitté le Chili et se trouvât avec La Gasca; il ne pouvait donc faire un plus grand éloge de Valdivia qu'en devinant que ces dispositions n'avaient pu être prises que par lui.

6. Pizarro ordonna à l'auditeur Cepeda de ranger son armée en bataille. Cepeda, qui attendait avec impatience le moment de passer du côté de La Gasca, profita de cette occasion. Il s'éloigna un peu sous le prétexte de trouver une meilleure position, et partant au galop, avec quelques Nègres, il alla re-

joindre l'ennemi. Il était près d'arriver lorsqu'il tomba dans une mare d'eau où il se serait noyé sans ses Nègres qui l'en retirèrent aussitôt. En se présentant à La Gasca, il l'embrassa sans réflexion et le couvrit de boue. Le président, loin de s'en fâcher, reçut avec plaisir le baiser de paix de ce traître, qui lui assurait la victoire en abandonnant Pizarro.

7. A l'exemple de Cepeda, le capitainc Garcilaso de la Vega et quelques autres prirent aussi la fuite. Pizarro fut affligé de cette désertion et encore plus du découragement qui commençait à s'emparer des autres. Il s'empressa de commencer le combat avant que le désordre se mît dans ses rangs. L'artillerie se mit à jouer des deux côtés; mais les boulets de celle de Pizarro, qui était placée trop haut, passaient par-dessus la tête de l'ennemi, tandis que celle de La Gasca faisait un grand ravage. Pizarro resta immobile dans sa position, espérant charger l'ennemi avec plus d'avantage

quand celui-ci aurait épuisé sa fureur, comme cela lui avait réussi lors de la victoire qu'il avait remporté sur Centeno. Carvajal essaya en effet de l'attirer par quelques attaques simulées; mais le général Hinojosa, averti de cette intention par les déserteurs, ne fit aucun mouvement, sachant bien qu'il remporterait la victoire sans effusion de sang.

8. (1548.) Cela ne manqua pas d'arriver. Un grand nombre de soldats abandonnèrent l'armée de Pizarro et vinrent grossir les rangs de ses ennemis; d'autres s'enfuirent ou jetèrent leurs armes en déclarant qu'ils ne voulaient pas combattre contre leur souverain. En un instant son armée se débanda, et La Gasca fut maître du champ de bataille. Pizarro, consterné de se trouver seul avec quelques capitaines, leur demanda : « Que ferons-nous maintenant? » — « Passer aussi du côté de La Gasca, » répondit Juan de Acosta. « Passons, dit Pizarro, car je préfère mourir chrétiennement et soumis que fuir comme un lâche,

et l'ennemi ne m'a jamais vu par derrière. Passons, » répéta-t-il, avec une héroïque résolution. Et comme il faisait un signe pour s'acheminer vers La Gasca, il vit un individu qui venait à lui et qu'il ne connaissait pas. Il lui demanda qui il était? « Je suis, lui dit l'étranger, Diego de Villavicencio, sergent de bataille du camp impérial. » — « Et moi, lui répondit-il, je suis le malheureux Gonzalo que tu cherches sans doute. » Et il lui présenta son épée.

9. Pizarro maniait avec adresse le cheval fougueux sur lequel il était monté. Il était armé d'une cotte de mailles et d'une cuirasse recouverte d'une soubreveste de velours, et un magnifique casque d'or lui couvrait la tête. Villavicencio, ravi de sa capture, l'amena devant La Gasca, qui lui demanda s'il croyait avoir bien agi en se révoltant contre son souverain légitime. « Mes frères et moi, répondit Pizarro, nous avons conquis le Pérou au prix de notre sang. Ceux qui étaient chargés

de le gouverner m'ont appelé au pouvoir; ils m'ont même offert la couronne, et je l'ai refusée. J'ai demandé à l'empereur de me confirmer dans le gouvernement, et par cette démarche même j'ai prouvé que je n'avais pas cessé de me regarder comme son vassal. »

10. Irrité du ton et de la fermeté de Pizarro, La Gasca ordonna au capitaine Diego Centeno de l'emmener et de le tenir sous bonne garde. « Je suis moi-même la meilleure garde, répondit-il à haute voix, car je pouvais fuir et je ne l'ai pas voulu. » Francisco de Carvajal et les autres officiers qui n'avaient pas voulu non plus se retirer furent également faits prisonniers. Jamais victoire n'avait été moins sanglante; car il n'avait péri que douze hommes du côté de Pizarro, et un seul de celui de La Gasca. Jamais on n'avait vu non plus une armée avec tant de prêtres et de moines. Le moine Roca accompagnait La Gasca une hallebarde à la main, et les autres prêtres et re-

ligieux avaient pris des mousquets. L'archevêque de Lima et les évêques de Cuzco et de Quito accompagnaient l'artillerie, et peu s'en fallut que l'évêque de Popayan, nommé l'année précédente, ne jouât aussi le rôle de soldat.

11. On pilla la magnifique maison de Pizarro, qui était remplie de trésors. Un de ses propres soldats, ayant trouvé une mule chargée d'or, jeta la charge par terre et monta la mule pour s'enfuir. Après avoir donné les ordres nécessaires pour poursuivre les fugitifs et pour empêcher le pillage de la ville de Cuzco, La Gasca remit la cause de Pizarro et de ses partisans entre les mains de l'auditeur Chanca et du maréchal Alfonso de Alvarado. Après un procès sommaire, les treize principaux d'entre eux furent condamnés à mort comme traîtres, et exécutés le jour suivant sur le lieu même du combat.

12. On conduisit Pizarro à la mort, monté sur une mule, les mains attachées et couvert d'un manteau. Il mourut comme un bon ca-

tholique après s'être confessé. Il s'avança, pour recevoir le coup fatal, sans dire une seule parole, avec un courage invincible, une gravité et un sang-froid inaltérables. Sa tête fut portée à Lima et placée dans la grande place sur un pilier de marbre, entourée d'une forte grille de fer, et portant cette inscription : « *Cette tête est celle du traître Gonzalo* » *Pizarro, qui livra bataille dans la vallée de* » *Xaquixahuana contre le royal étendard de* » *son maître, le lundi* 9 *avril* 1548. » Son corps fut enterré dans la ville de Cuzco, sans lui rien ôter de sa riche armure, ni de son vêtement; parce que Diego Centeno, quoique son ennemi, paya au bourreau la valeur de tout ce qu'il portait sur lui, disant que ce n'était pas l'action d'un gentilhomme d'insulter les morts.

13. Cette bataille fut la seule que perdit Gonzalo Pizarro de toutes celles qu'il avait livrées. Il était d'une valeur et d'un courage intrépide; les plus grands malheurs et les

plus cruelles fatigues ne pouvaient l'abattre. Il gouverna avec honneur, loyauté, prudence et justice, tout le temps qu'il avait été éloigné de Francisco de Carvajal, au point que La Gasca disait qu'il avait gouverné trop bien pour un usurpateur (Gomara, *Idem*, c. 173). Tout son crime fut d'avoir auprès de lui Carvajal, qu'il jugeait nécessaire à ses entreprises, et qui, abusant de sa confiance, lui fit commettre mille injustices et mille cruautés. Il fit de plus la faute de se fier à ses partisans avant d'avoir su les gagner ou s'être assuré d'eux.

14. Quant au parallèle à faire entre les quatre frères Pizarro, quelques-uns disaient que leurs forces corporelles étaient à peu près égales, et que Francisco était le plus capable, mais le moins honorable de tous. Fernando, au contraire, qui était le plus honnête homme, était aussi le plus présomptueux et le plus vain. Juan fut le plus courageux et le plus habile à manier l'épée, quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'occasions d'en faire preuve.

Enfin Gonzalo fut celui qui réunissait le plus de qualités; le meilleur avec les bons, le plus mauvais avec les méchants, le plus ambitieux et le plus enclin aux grandeurs, aux amusements et aux plaisirs. Quelques-uns, peu versés dans l'histoire, disent qu'il eut des prétentions à la couronne, et que même il l'usurpa. J'ai démontré le contraire suivant la relation exacte des meilleurs historiens anciens.

15. Quand on donna lecture à Francisco de Carvajal de la sentence qui le condamnait à être pendu, écartelé, et sa tête placée à Lima avec celle de Pizarro, il dit avec un grand sang-froid : « Ne suffit-il pas de me tuer une seule fois? » Il montra de la répugnance à se confesser; mais on dit qu'il finit par s'y déterminer. Le soir même Centeno étant allé lui rendre visite, il fit semblant de ne point le reconnaître. Quand Centeno lui eut dit son nom, il lui répondit : « Je ne reconnaissais pas ta figure, car je ne t'ai vu

jamais que par derrière. » Quoique âgé de quatre-vingt-quatre ans, Carvajal était aussi vigoureux qu'un jeune homme; il était aussi distingué par son esprit que par sa valeur et ses talents militaires, et son courage ne se démentit pas à ses derniers moments. Il avait été soldat du grand capitaine en Italie. Enseigne à la bataille de Ravenne, et le plus habile guerrier qui eût paru au Pérou, il était aussi le plus grand traître et le plus cruel tyran; il se vantait hautement d'avoir tué plus de quatre cents Espagnols hors du champ de bataille.

16. Pour se faire une idée de son caractère sanguinaire, il suffira de raconter le fait suivant. A la tête de l'avant-garde de Pizarro, il poursuivait le vice-roi Blasco Nuñez-Vela lorsqu'il arriva au tambo de Guamoti : à quelques lieues de Rio-Bamba, un soldat lui demanda la permission de monter un des chevaux qu'il conduisait, parce qu'il était tellement affaibli par la dyssenterie, qu'il ne

pouvait plus marcher. « Il n'est pas nécessaire, dit-il, de monter à cheval; je sais un remède plus efficace; il est bon que tout le monde l'apprenne, afin que personne ne soit malade dans de semblables occasions. » Il ordonna d'unir par force deux arbres qui étaient peu éloignés l'un de l'autre, et d'attacher à chacun d'eux un bras et une jambe du soldat; puis ayant fait détacher la corde qui resserrait les deux arbres, ils se séparèrent avec force et déchirèrent le soldat en deux. « Le voilà maintenant guéri de la dyssenterie, » dit alors Carvajal, en continuant tranquillement sa route.

17. Le plus coupable de tous était certainement l'auditeur Cepeda, qui, quoique membre de l'audience, se montra, en secret, le plus grand ennemi du vice-roi, et qui, dès le principe, excita Pizarro à la rébellion. Enfin, s'étant déclaré ouvertement son partisan, ce fut lui qui le porta le plus à la désobéissance et à l'usurpation. Toutefois on lui

fit grâce de la vie pour être venu se ranger du côté de La Gasca, et avoir ainsi épargné beaucoup de sang; mais il fut destitué de sa place d'auditeur et jeté dans une étroite prison.

18. Dès que les treize condamnés furent exécutés, La Gasca se rendit à Cuzco avec toute son armée; il y fit abattre les maisons de Pizarro et de ses partisans, semer du sel sur leur emplacement, et y élever des colonnes avec cette inscription : *Ici furent les maisons des traîtres*. Il entreprit, après cela, l'œuvre la plus difficile, qui était de faire cesser les désordres, de calmer les esprits, et d'introduire un gouvernement pacifique et régulier. Affaire non-seulement difficile, mais presque impossible, surtout après la mort de Pizarro. Il aurait fallu détruire entièrement le fatal système qui était enraciné depuis si longtemps. Avant de pouvoir penser au bien public, au service de Dieu et du roi, au bonheur des Indiens, il eût fallu contenter tous les Espagnols, et pour cela

donner à chacun d'eux le Pérou tout entier.

19. Après avoir envoyé divers capitaines et officiers de confiance dans toutes les provinces pour lever des quints et des tributs royaux, son premier soin fut de disperser les troupes. Il renvoya chez eux tous ceux qui avaient un gouvernement ou des *reparticiones*. Il chargea Pedro Valdivia de continuer l'importante conquête du Chili, avec tous ceux qui voudraient le suivre. Il fit partir Alfonso de Mendoza pour la province des Pocaxes, entre Cuzco et Charcas, avec l'ordre d'y fonder une ville qui y devenait nécessaire, et à laquelle on donna le nom de Notre-Dame-de-la-Paz. Il envoya le capitaine Diego Centeno à la riche mine de Potosi.

20. Il récompensa plusieurs officiers de mérite qui n'avaient aucun emploi, en leur donnant dans le royaume de Quito, avec les titres de gouverneurs, quelques provinces qui étaient très-riches en or et en troupeaux, et qui n'étaient pas encore conquises. Il leur

fournit des soldats et des armes pour les soumettre et y fonder leurs colonies, avec la promesse que, suivant la prospérité qu'ils procureraient à chacune, elles leur seraient confirmées par des cédules royales pour une ou deux vies. Il désigna ainsi le capitaine Pedro Benavente pour les provinces de Huamboya et de Macas qui, quoique déjà conquises, et ayant deux *asientos*, avaient été abandonnées à cause des guerres civiles. Le capitaine Alonso de Mercadillo eut la province de la Zarza, où il avait fondé la ville de Loxa. Il devait conquérir les peuples voisins, tout à fait barbares, et y établir des *asientos*. Il donna au capitaine Pedro de Mercadillo la province de Yaguarzongo, une des plus grandes et des plus riches qui avoisinaient celle de Zarza; au capitaine Diego de Palomino la province de Chacayunga, dernière limite du royaume de Quito du côté du Sud.

21. Il donna ordre à tous les autres, et principalement à ceux du district de Cuzco,

de s'en retourner dans leurs villages et dans leurs maisons, tandis qu'il s'occuperait de la distribution des *repartimientos* et des terres à ceux qui n'en avaient point. A cet effet, il alla dans la petite ville de Guanuco, où, avec l'avis de Loaisa, archevêque de Lima, et du secrétaire Lopez, il distribua plus d'un million de pesos d'or de rente annuelle, sans compter 150,000 pesos d'or de pension dont il chargea les plus riches commanderies. Il maria beaucoup de veuves très-riches avec des hommes pauvres qui avaient servi fidèlement le roi; et il augmenta le bien-être de ceux qui avaient déjà des *repartimientos* et commanderies. Mais il récompensa surtout le capitaine Pedro de Hinojosa, auquel il devait principalement ses succès.

22. Beaucoup d'Espagnols eurent une rente annuelle de 400 ducats, et un grand nombre d'autres n'en reçurent guère moins. Cependant presque tous étaient mécontents et se plaignaient; les uns parce qu'il ne leur revenait rien

encore; les autres parce qu'ils trouvaient leur part trop petite; enfin la plupart parce que, peu faciles à contenter, ils croyaient que tout devait leur appartenir. De sorte que, pour ne pas entendre les lamentations, les blasphèmes et les malédictions des soldats, puisqu'il lui était impossible de contenter tout le monde également, et craignant quelque nouvelle révolution, il résolut de passer en toute hâte à Lima. Il envoya l'archevêque Loaisa à Cuzco, afin de faire de nouveaux partages et d'engager sa parole vis-à-vis de ceux qui n'avaient rien ou qui avaient trop peu reçu.

23. Rien ne put calmer les mécontents. L'effervescence augmenta, et les menaces ne furent pas épargnées contre La Gasca. Un complot fut tramé en secret d'après lequel on devait emprisonner l'archevêque, l'auditeur Chanca et les capitaines Hinojosa et Alvarado pour obliger le président à refaire le partage ou à donner de nouvelles rentes, avec la menace de porter une accusation contre lui devant

le conseil des Indes s'il ne les satisfaisait pas. Le complot fut découvert à temps, et les chefs en furent sévèrement châtiés; ce qui pacifia la ville de Cuzco. Cependant le maréchal Alfonso d'Alvarado et le capitaine Melchior Verdugo, qui attendaient des récompenses plus grandes que celles qu'ils reçurent, envoyèrent de sanglantes plaintes contre La Gasca au fiscal du roi; mais ces accusations furent méprisées.

## § 10.

### Autres dispositions du gouvernement.

1. Après que le président La Gasca eut terminé à Guanuco plusieurs affaires, il alla à Lima où de plus importantes l'appelaient. Il partit à la fin de la même année 1548. Les quatre points qui attirèrent le plus son attention furent l'audience royale, le gouvernement de Popayan, la situation des Indiens et la division de la juridiction des évêchés. L'audience royale, avec laquelle il avait à traiter et à résoudre plusieurs points, ne se composait plus que de l'auditeur Andrès de Chanca, les deux autres étant morts et Cepeda dé-

pouillé de son emploi. En vertu de son pouvoir illimité et de la nécessité de constituer promptement le tribunal suprême et royal du Pérou, il conféra les titres d'auditeurs aux docteurs en droit Pedro Maldonado, Hernando de Santillan et Melchior Bravo Saravia. Ce docte gentilhomme, aussi savant que juste, entreprit avec activité de savantes recherches et écrivit sur *les Antiquités du Pérou.*

2. (1549.) Le gouvernement de Popayan avait besoin d'être visité. Des plaintes et des accusations contre son conquérant et gouverneur, Sébastien de Belalcazar, étaient parvenues depuis plusieurs années à la cour, et le président avait été chargé de les examiner. Belalcazar avait amené à la conquête de Quito et de Popayan quelques officiers d'une conduite inhumaine et exécrable, tels que Juan de Ampudia, Alonzo Sanchez, Francisco Garcia de Tovar et Roque Martin. Comme il importait à Belalcazar de demeurer longtemps à Rio-Bamba, pour les motifs que nous avons

rapportés précédemment, il chargea ces officiers de faire reconstruire Quito et de soumettre les provinces voisines. Dans l'espoir de découvrir les trésors cachés d'Atahualpa, ils commirent des horreurs incroyables, massacrèrent de sang-froid des milliers d'Indiens, mirent le feu aux villages et firent subir, sinon la mort, du moins de cruelles tortures, à presque tous les caciques. Ce furent eux qui imaginèrent de changer les maisons en bûchers et d'y mettre le feu après y avoir enfermé leurs prisonniers; les premiers ils donnèrent l'exemple de boucheries publiques de chair humaine, pour nourrir une grande quantité de chiens dont ils se servaient pour faire la chasse aux Indiens fugitifs.

3. Les excès abominables de ces quatre tyrans furent attribués à Belalcazar, parce que, en ayant connaissance, il n'y porta pas remède. Ils passèrent en conséquence dans la province de Popayan, où ils commirent les mêmes horreurs, mais où ils trouvèrent une mort

affreuse, puisqu'ils assouvirent la rage des Indiens et furent dévorés par eux. Fray Marcos Niza et le capitaine Alfonso Palomino, témoins oculaires de ces excès, et tous deux irrités contre Belalcazar, informèrent de ces faits non-seulement l'évêque de Mexico, Zumarraga, mais la cour elle-même, et les mirent sur le compte de Belalcazar. Ils l'accusèrent aussi d'avoir ouvert de sa propre autorité les sceaux royaux, et d'avoir fait frapper à Popayan tout l'or qu'il avait pu se procurer, sans en rendre compte à personne. Les partisans du capitaine George Robledo, qui était du côté de la mer du Nord, et qui avait concouru à la fondation de Popayan, se plaignirent de ce que Belalcazar s'était arrogé l'autorité souveraine en faisant décapiter Robledo et deux de ses officiers.

4. Le président La Gasca ne pouvant aller personnellement faire l'enquête, y envoya un magistrat instructeur (*pesquisidor*), afin de prendre d'abord des informations judiciaires

à Quito, et de passer de là à Popayan pour les terminer. Par suite il ôta à Belalcazar son gouvernement, confisca ses biens et l'envoya prisonnier à la cour, accompagné d'un des juges qui avait instruit son procès. Belalcazar, dépouillé de ses grandes richesses et privé de tous ses honneurs et de toutes ses charges, mourut de chagrin en arrivant à Carthagène, à la fin de 1549. Il fut un des meilleurs officiers qui avaient pris part à la conquête du Pérou, vaillant, prudent, plein de sagacité et bon envers les Indiens. Il se montra toujours très-fidèle au roi, en exposant sa vie et ses biens pour suivre son parti; mais il eut le malheur d'être obligé de se servir de Juan de Ampudia, qui entacha son honneur et fut cause de sa fin malheureuse.

5. Ce qui occupa le plus La Gasca pendant presque toute l'année 1549, ce fut de régler, de concert avec l'audience royale, les points concernant les Indiens. On n'avait pas pensé jusqu'alors à leur conversion. Le tribut qu'ils

payaient appartenait aux titulaires des *reparti-mientos*, et l'avarice de ceux-ci leur faisait prélever des taxes énormes. Leur conduite inhumaine avait été le sujet d'une foule de plaintes et le scandale du monde entier. Plus de vingt mille Indiens étaient morts en portant les fardeaux des Espagnols pendant leurs guerres civiles, et un bien plus grand nombre encore avaient succombé dans leurs expéditions et dans leurs conquêtes, soit à cause du climat auquel ils n'étaient pas habitués, soit dans les mines où ils étaient assujettis à un travail continuel.

6. La Gasca confia la conversion et l'instruction des Indiens aux évêques, aux prêtres et aux moines, qui n'avaient eu jusqu'alors d'autres occupations que la guerre, et avaient pris part à tous les troubles. Les évêques étaient au nombre de quatre; les prêtres étaient très-nombreux, ainsi que les moines qui avaient déjà fondé un grand nombre de couvents dans presque toutes les villes et tous les

villages du Pérou; car ils avaient pleine liberté de venir s'établir en Amérique et de fonder des maisons dans les nouvelles conquêtes, sans avoir besoin de permission particulière, liberté dont ils profitaient largement. Depuis quelques années il y avait déjà, dans la ville de Quito seulement, trois couvents très-grands et très-nombreux : un de Dominicains, fondé par Fr. Alonzo de Montenegro; un autre de Franciscains, fondé par Fr. Luis Flamenco; et le troisième de l'ordre de la Merci, fondé par Fr. Martin de Victoria. Le dominicain Montenegro avait catéchisé et converti quelques Indiens de Quito. Les autres n'avaient ambitionné jusqu'alors que les emplois militaires.

7. Le vice-roi menaça des peines les plus sévères, et même de la perte de leurs *repartimientos*, ceux qui réduisaient les Indiens en esclavage ou les forçaient à porter des fardeaux sans les payer. Quant aux tributs, il envoya des délégués dans toutes les provinces interroger les Indiens et leurs commandeurs,

et leur faire déclarer, sous la foi du serment, ce qu'ils avaient payé jusqu'alors. Après s'être fait instruire de tout et s'être consulté avec l'archevêque et d'autres personnes pleines de sagesse et de prudence, il taxa les tributs royaux plus bas qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce moment; de sorte que les Indiens en furent très-contents. La taxe ne fut pas la même pour toutes les provinces; elle fut un peu plus forte pour celles qui s'étaient montrées plus rebelles, et où il y avait eu des soulèvements, et plus faible, au contraire, pour celles qui s'étaient soumises volontairement et qui avaient rendu des services.

8. Quand il fallut en venir à la désignation des limites de la juridiction des divers évêchés, il s'éleva beaucoup de disputes. Jusqu'en 1549 on avait établi cinq siéges épiscopaux, et aucun ne connaissait encore les limites précises de sa juridiction, parce que la nomination des évêques n'avait eu lieu que quelque temps après

l'érection du siége, lorsque le pays était livré aux plus grandes révolutions. La première érection fut celle de Cuzco en 1537; en 1539 on érigea celles de Lima et de Truxillo. En 1543 Don Fray Juan de Solano, de l'ordre de saint Dominique, vint prendre possession du siége de Cuzco, et Don Fray Geronimo de Loaisa de celui de Lima. Quant à l'évêché de Truxillo, il resta longtemps vacant. En 1544 on érigea celui de Quito en faveur de Don Garcia Dias de Arias, prêtre séculier. Quelques-uns mettent cette fondation à l'année suivante 1545, lorsque Lima devint archevêché; mais il est certain que ce fut en 1544, et qu'en octobre de cette même année, Arias était déjà sacré; il fut un de ceux que l'audience royale consulta pour savoir si l'on donnerait le titre de gouverneur à Gonzalo Pizarro (Gomara, *Hist. gen.*, c. 164). En 1547 on fonda l'évêché de Popayan, et Don Juan del Valle vint aussitôt l'occuper avec le titre d'évêque, non de Popayan, mais d'Antioquia, comme en font

foi les bulles des papes, même celles qui sont bien postérieures à cette époque.

9. Comme on ne savait quel territoire donner à l'évêque de Truxillo, on fit le partage du Nord au Sud entre les quatre évêchés de Popayan, Quito, Lima et Cuzco. Celui de Popayan partait du 7° 30′ de lat. nord dans la province d'Antioquia, dont la capitale reçut son écusson royal la même année de la fondation de l'évêché, c'est-à-dire en 1547, et se terminait à la rivière de Mayo, à près de 2° de lat. nord, comprenant ainsi, dans ces limites, presque toutes les provinces et tous les établissements dépendants du gouvernement de Popayan.

10. Celui de Quito, qui s'étendait depuis la rivière de Mayo, à 2° de lat. nord jusqu'à 6° de lat. sud, comprenait les provinces de Pasto et Pastos, appartenant au gouvernement de Popayan, toutes celles du royaume de Quito et la province de San-Miguel de Piura, dépendant du gouvernement de Lima. L'archevêché de Lima

prenait depuis le 6° de lat. sud jusqu'au 12° $\frac{1}{2}$ de la même latitude, et comprenait les provinces de Chachapoyas, Caxamarca, Truxillo, Lima, Xauxa et les provinces adjacentes. L'évêché de Cuzco partait des limites de l'archevêché de Lima et s'étendait, non au sud, mais à l'est, sur les provinces où l'on avait fondé Guamanga, Arequipa, La Paz, Chuquisaca et leurs dépendances. Plus tard, lorsqu'on établit de nouveaux évêchés, on fit les divisions pour chaque juridiction particulière. Lorsqu'on nomma un évêque à Truxillo, en 1612, les deux évêchés de Quito et de Lima durent lui céder chacun une partie de son territoire. Il y eut alors mille difficultés à vaincre, et c'est pour cette raison qu'on n'y nomma pas d'évèque en 1577, lorsqu'on en fit une seconde fois un évêché, et ce siége resta près d'un siècle sans être occupé.

## § 11.

### Nouvelles conquêtes et nouvelles fondations dans le royaume de Quito.

1. Tandis que le président La Gasca s'occupait, pendant le cours de l'année 1549 et au commencement de la suivante, à mettre de l'ordre dans toutes les parties de son gouvernement, ceux qui avaient été envoyés à de nouvelles conquêtes accomplissaient aussi leur mission. Je passerai sous silence ce qui n'entre pas dans mon sujet, et je parlerai seulement de ce qui a rapport au royaume de Quito.

2. La province de Yaguarzongo, située vers

l'orient, au delà des Cordillières des Andes, depuis le 4° de lat. sud, était la plus riche de tout le royaume par la grande quantité de mines d'or qu'elle contenait. Les Indiens qui l'habitaient étaient d'un caractère pacifique, et se soumirent sans résistance aux Espagnols, grâce à l'habileté de Don Pedro de Mercadillo, à qui elle échut en partage, en récompense de ses services, avec le titre futur de gouverneur. Il effectua, dans le courant de 1549, trois fondations : 1° la ville de Zamora, sur la rivière du même nom, à un peu moins de 4° de lat. sud et 3′ de long. ouest; 2° l'*Asiento* et la mine de Cagara, un peu plus au sud, à la source de l'Irambiza; 3° l'*Asiento* et la mine de Jamguambi, à l'orient de Zamora. Le bruit des richesses du Pérou y attira tant de monde qu'il put fonder l'année suivante, 1550, la ville de Santiago, à l'extrémité orientale de cette province, à l'endroit où la rivière de Santiago se jette dans le Maragnon, à 4° 25′ de lat. sud, et 1° 16′ de long. est.

3. La province de Chacayunga, touchant, au sud, à celle de Yaguarzongo, dernière limite du royaume de ce côté, et qui échut au capitaine Diego Palomino, était de moindre importance et pas aussi riche. Il la conquit avec un égal bonheur, et fonda, dans la même année 1549, la ville de Jaen sur la rive sept. du Chinchipe, près de l'endroit où il se jette dans le Maragnon, à 5° 25′ de lat. sud, et 0° 15′ de long. ouest.

4. La province de la Zarza, qui touchait à celle de Yaguarzongo à l'orient, et à celle de Pacamoros, au sud, fut donnée au capitaine Alfonso de Mercadillo; elle est plus étendue, mais un peu moins riche en minerai que celle de Yaguarzongo. Elle comprend plusieurs petites provinces qui ont des noms particuliers; mais toutes se nomment vulgairement de la Zarza d'après la principale. Alfonso de Mercadillo avait fondé dans celle-ci, par ordre de Gonzalo Pizarro, trois ans auparavant, la belle ville de Loxa. Dans cette même année 1549,

les autres provinces ayant fait leur soumission, il fonda au commencement de l'année suivante la ville de Zaruma, sur la rive occ. du Rio Amarillo, à 3°40′ lat. S., et 1°15′ long. est de Quito. Il établit des mines tout autour, lesquelles ne produisaient que de l'or commun, mais qui furent cependant exploitées avec la plus grande constance, depuis la conquête jusqu'à présent, sous l'inspection d'un alcalde mayor des mines.

5. Les provinces de Macas et de Huamboyas, qui confinaient du côté du couchant avec celle de Cañar, et vers le nord avec celle de Puruha, ne firent pas alors autant de progrès que les autres. Celles-ci abondaient en riches minerais d'or, en pierres précieuses et en une matière colorante égale au bleu d'outre-mer. Les peuplades dociles s'étaient soumises volontairement depuis le commencement de la conquête de Belalcazar, en 1535. Le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda entreprit deux fondations qui furent abandonnées faute d'habitants. Le

capitaine Pedro del Villar effectua la fondation de deux *Asientos* avec des gens de Rio-Bamba; mais ils furent aussi abandonnés en partie à cause de la guerre, et en partie parce qu'on se figurait que c'était un pays malsain.

6. Le capitaine Pedro de Benavente, à qui La Gasca avait commis le soin de visiter ces provinces, les trouva épuisées par la guerre que leur faisait la nombreuse et féroce nation des Xibaros, leurs voisins du côté du sud. Ils occupaient les vastes et riches pays situés entre les rivières de Morena et de Paute jusqu'à la province de Pacamoros. Benavente, s'étant assuré des provinces de Huamboya et de Macas, entreprit, conjointement avec les naturels eux-mêmes, la conquête des Xibaros, dont les Espagnols n'avaient pas eu encore connaissance; de sorte qu'ils ne pouvaient savoir les difficultés qui les attendaient dans cette expédition.

7. Les Xibaros, dans le royaume de Quito, furent, et ont été jusqu'à présent, par leur multitude et leur férocité, ce que les Arau-

canos ont été pour le royaume de Chili. Dans tout le cours de 1549, Benavente n'obtint d'autre résultat que de perdre presque tous les hommes qu'il avait amenés. Il eut, dans le principe, plusieurs combats qui tantôt lui étaient favorables, tantôt défavorables, avec des forces inégales et beaucoup plus de monde de son côté. On peut dire que les Xibaros étaient innombrables; mais ils ne formèrent jamais un seul corps de nation; ils étaient divisés en diverses tribus indépendantes qui étaient ennemies les unes des autres. La tribu qui touchait aux Macas comptait à peine trente mille âmes, et cependant elle soutenait la guerre avec les autres tribus, ainsi qu'avec les Macas et Huamboyas, qui étaient deux fois plus nombreux, et dont elle triomphait souvent.

8. Ces deux nations s'étant unies avec les Espagnols, qui étaient plus de cent, ils ne doutèrent pas de la victoire. L'aspect inusité des armes européennes causa un moment de l'inquiétude aux ennemis; mais

avec l'expérience ils perdirent toute crainte. Ils lançaient des dards avec beaucoup d'adresse. Ils combattaient aussi corps à corps avec de petites lances et une espèce de bouclier. Les Espagnols, confiants dans le nombre de leurs alliés, pénétrèrent imprudemment dans le pays ennemi; mais après plusieurs combats, il périt dans une seule bataille plus de dix mille hommes avec presque tous les Espagnols.

9. Benavente s'enfuit avec un très-petit nombre de ses compagnons, et alla demander du secours à La Gasca au commencement de 1550; mais il était trop tard, car celui-ci se disposait à quitter le Pérou. L'importance de cette conquête engagea Benavente à s'arrêter à San Miguel, où il chercha à réunir de nouvelles troupes et armes; mais il était aussi trop tard de son côté, car il mourut en laissant ces provinces dans le même état, jusqu'à ce que le vice-roi Don Antonio de Mendoza, successeur de La Gasca, les fit conquérir en 1552.

## § 12.

**Retour du président La Gasca, et fin de la quatrième et dernière époque d'antiquité.**

1. En arrêtant la rébellion, en récompensant largement les dignes officiers et soldats qui l'avaient servi fidèlement, en cherchant à faire le bonheur de tous, en leur assurant une existence raisonnable, en introduisant les maximes d'un gouvernement régulier, La Gasca réussit dans un peu plus de deux ans à calmer autant que possible cette mer tumultueuse du Pérou. Sa conduite habile, sa prudence et son noble désintéressement lui firent accomplir avec honneur la commission diffi-

cile qu'on lui avait confiée. Il donna connaissance de tout à la cour et demanda avec instance un successeur dans le gouvernement. On nomma deuxième vice-roi du Pérou Don Antonio de Mendoza, qui était alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne. La Gasca se prépara alors à retourner en Espagne, au commencement de 1550.

2. Lorsqu'il était arrivé à la terre ferme, il n'avait que quatre cents ducats, et était sans armes et sans soldats. Il fit si bien qu'il mit sur pied la plus belle armée qui ait été vue au Pérou. Il dépensa, en préparatifs contre Pizarro, 90,000 *pesos* d'or qu'on lui avait prêtés et qu'il remboursa. Il rapporta à l'empereur Charles-Quint 1,500,000 *pesos*, ce qui revient à 10,000,000 de piastres fortes. Il était chargé de plus, pour compte de divers particuliers, de 2,000,000 de *pesos* d'or, et avec tout cela il ne rapporta rien pour lui, ce qui est certainement le plus grand miracle qu'on ait vu en Amérique.

3. La Gasca s'embarqua à Lima au mois de février 1550, et c'est à ce moment que se termine la quatrième et dernière époque de l'histoire ancienne du Pérou. Il arriva à Panama avec les immenses trésors qu'il rapportait, et comme tout ne pouvait entrer dans le navire qu'on avait préparé à Nombre-de-Dios pour le transporter en Europe, il laissa en dépôt dans la ville de Panama 600,000 *pesos* d'or, appartenant à des particuliers. La nouvelle des richesses qu'il portait avec lui mit en mouvement deux célèbres bandits, qui formèrent le dessein de le dépouiller de tout, en lui donnant la mort.

4. Ces deux bandits étaient les deux frères Contreras, fils du gouverneur de Nicaragua, qui, ayant donné la mort à leur évêque et commis mille autres brigandages, armèrent trois navires avec deux cents hommes, aussi pervers que leurs chefs, pour l'exécution de l'entreprise. Lorsque les Contreras arrivèrent à Panama, La Gasca était déjà parti de Nombre-

de-Dios. Ils pillèrent la ville, s'emparèrent des 600,000 *pesos* qu'y avait déposés La Gasca, volèrent les richesses des autres particuliers et embarquèrent le tout dans deux navires, par lesquels un des deux frères s'en retourna.

5. L'autre, ayant gardé pour lui le troisième bâtiment, continua son chemin par terre, avec presque tous ses gens, à la recherche de La Gasca, ne doutant pas qu'il ne s'emparât de tous les trésors qu'il portait, après lui avoir donné la mort; mais il lui arriva tout le contraire. La Gasca, ayant appris cette nouvelle, vint à sa rencontre avec tous les gens qu'il put réunir à Nombre-de-Dios, il lui livra combat et le vainquit. Il fit exécuter plusieurs de ces bandits, mais Contreras lui-même se noya dans une rivière en s'enfuyant. Il envoya ensuite de Panama un navire bien armé contre l'autre frère, qui attendait à la cape avec ses deux navires, celui qu'il avait laissé à Panama, et qu'il espérait voir arriver chargé de beaucoup plus d'or encore. Mais on s'en saisit heureuse-

ment et ils furent conduits à Panama. La Gasca recouvra tout ce qu'on lui avait enlevé, fit exécuter presque tous les bandits, et continuant aussi son voyage, arriva en Espagne aux acclamations de tous. L'empereur le fit venir à Augsbourg pour se faire raconter, par lui, tout ce qui s'était passé, et lui donna pour récompense l'évêché de Palencia, qui valait 20,000 ducats de rente.

## § 13.

### Conclusion et réflexions sur cette partie de l'histoire.

1. Je n'ai pas voulu couper le fil de mon récit en citant à chaque instant les historiens anciens. J'ai cherché au contraire à coordonner tout ce qu'ils nous ont raconté. Les quatre principaux auteurs que j'ai consultés, sont : Don Agustin de Zárate (*Historia de la conquista del Perú*, depuis le livre 3 jusqu'au 7) ; Francisco Lopez Gomara (*Historia general*, depuis le c. 110 jusqu'au 189) ; Don Antonio de Herrera (*Historia general*, depuis la décade V jusqu'à la VIII) ; et l'Inca Garcilaso de la Vega (Partie II$^{e}$, depuis le livre 2 jusqu'au 5).

2. J'ai raconté, d'après eux, d'une manière simple et logique, toutes les actions des Espagnols pendant l'espace de dix-huit ans, depuis 1533, première année de la conquête, jusqu'à 1550. Je n'ai cherché ni à exagérer le bien, ni à atténuer le mal; mais il est incontestable que les écrivains étrangers sont injustes et qu'ils ne cherchent qu'à obscurcir la gloire des Espagnols en exagérant leurs cruautés et leur tyrannie. La tyrannie et les cruautés qu'on raconte de certains individus, sont rejetées par des auteurs malintentionnés sur la nation entière, et ils prétendent la punir tout entière, en la représentant sous les couleurs les plus odieuses et en la caractérisant toujours comme inhumaine, barbare et sanguinaire.

3. Si plusieurs officiers déshonorèrent la nation espagnole en trempant dans le meurtre de l'Inca, il y en eut un nombre presque égal qui protestèrent. Si un Juan de Ampudia, un Alonzo Sanchez, et quelques autres qui étaient

la lie et le rebut de la nation par la bassesse de leur naissance, manquèrent à tous les devoirs de l'humanité, beaucoup d'autres réprouvèrent leurs actes, furent les premiers à les accuser et à demander un prompt remède aux maux qui en résultaient, ainsi qu'un châtiment pour les coupables. Les souverains, leurs conseillers, leurs ministres, leurs magistrats et leurs juges punirent les agresseurs et opposèrent à ces excès des lois et des peines très-sévères.

4. Ainsi, puisque tout ceci est incontestable, quelle raison a-t-on d'attribuer à toute la nation le caractère odieux de quelques misérables les plus bas et les plus vils d'entre tous? Quelle est la nation qui, se vantant d'être la plus humaine, a manqué de Cromwell et de Carvallos? Ce qu'il y a de particulier dans la nation espagnole et ce qui ne s'est point vu ailleurs, c'est d'avoir eu des individus qui ont péché par le côté opposé. Je veux parler de quelques écrivains mus par un zèle généreux, mais

imprudent; comme un Casas, un Niza et un Palomino, dont les hyperboliques exagérations ont confondu les justes avec les coupables, et ont fait croire à plus de crimes qu'il n'y en a eu réellement.

5. Il n'y a pas d'écrivain ancien et raisonnable qui ne déclare et n'avoue hautement les cruautés qui se commirent en Amérique, mais ils en indiquent toujours les auteurs, faisant observer que tous périrent misérablement. « Ceux qui prirent part (dit Cieça de Léon, » un des écrivains les plus modérés) à la sen- » tence de mort d'Atahualpa, et ceux qui » commirent d'autres cruautés contre les In- » diens, eurent presque tous une fin mal- » heureuse; et il semble que Dieu ait permis » les guerres civiles du Pérou pour leur châ- » timent, en faisant de Carvajal l'exécuteur » de la justice divine, et en le laissant mourir » lui-même pour prix de ces méfaits. » (*Cron. del Perú*, cap. 120.)

6. Les écrivains étrangers, outre le soin qu'ils

prennent de faire ressortir comme inhumain le caractère de la nation espagnole tout entière, dévoilent encore toute leur injustice, en dépréciant et en rapetissant notre gloire et les louanges que méritent les premiers conquérants. L'action héroïque de Francisco Pizarro, en restant avec treize compagnons seulement, exposés aux plus horribles calamités et en face d'un monde entier d'ennemis, pour ne pas abandonner son entreprise, n'a pas d'exemple dans l'histoire. La conquête fut entreprise par trois personnes d'une condition médiocre et à leurs frais. Ayant réuni un petit nombre de compagnons, ils attaquèrent le plus puissant empire, rempli de nations vaillantes, et parvinrent à surmonter une mer de difficultés.

7. Ils surent résister à des fatigues et à des souffrances qui font frémir rien qu'à les entendre raconter. Enfoncés au milieu des montagnes les plus arides et les plus escarpées, entourés de précipices, étant obligés de traverser des vallées profondes et des torrents

impétueux, contraints de s'enfoncer dans les bois les plus élevés et les plus épais, entourés d'ennemis de tous côtés, se nourrissant de chevaux morts de fatigue, et de racines amères, toujours les armes à la main et la mort devant les yeux; ils combattirent une infinité de nations barbares, et les soumirent toutes. Ils s'emparèrent en peu de temps d'un pays immense, et dans l'espace de dix-huit ans ils fondèrent tant de villes et de villages que le nombre s'en est accru au point de paraître incroyable.

8. Cette gloire, à la vérité grande, est si propre et si particulière à la nation espagnole qu'il n'est pas facile d'en trouver un second exemple dans le monde; parce qu'il est difficile de rencontrer une nation d'une nature aussi robuste, d'un courage aussi intrépide et d'une constance aussi infatigable à surmonter et à vaincre des difficultés. Malgré les injustices graves qu'ils commirent et les excès violents dont ils se rendirent coupables envers la na-

tion indienne, les Espagnols introduisirent chez eux la vie rationnelle, politique et civile, et les indemnisèrent, par la lumière de l'Évangile, des maux qu'ils leur causèrent.

FIN DE L'HISTOIRE DE QUITO.


DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD